LE CHOC DU MOIS

N° 39 AVRIL 1991

PAMIAT : LES REBELLES DE LA PERESTROIKA

ROUMANIE : VERS LE RETOUR DU ROI ?

POLOGNE : LA DROITE CONTRE LECH WALESA

ARNO BREKER, LE SCULPTEUR PRÉFÉRÉ D'HITLER

LE NAUFRAGE DE L'INFORMATION

TELE-MENSONGE

M 4724 - 39 - 35,00 F



LE CHOC DU MOIS

« Entre l'inconvénient de se répéter, et celui de n'être pas entendu, il n'y a pas à balancer. »
Louis de Bonald

Directeur de la publication
Patrice Boizeau

Chroniqueur
François Brigneau

Responsables de la rédaction
Christian de La Mazière
Catherine Barnay

Ont collaboré à ce numéro :
Arnaud Lutin, Aramis, Miche Toda, Christian Ville, Anne Le Pape, Jacques Devidal, Jacque Berrel, Jean-Claude Valla, Redon, Pierre Vial, Eric Eudes, Xavier Berthelot, Christophe Verneuil, Robert-Paul Chevrier, Lucien Renart, François Chesnay, Jean Mabire, Robert Scheuer, Daniel Raffard de Brienne, Yves Arzel, Alexe Orlov, Arnaud Buclet, Eric Stetten, Domnique Gardes, Jean Nouyrigat, Jean Rimeize.

Imprimerie Berger-Levrault Graphique, Z.I. Croix-de-Metz 54200 TOUL.
Dépôt légal à parution

Publicité : **Au journal**

Crédit photo :
Gamma, Roger-Viollet, AFP
Dragan Tomitch,
Couverture : Sygma

Siège social
25 rue Jean-Jacques Rousseau 75001 Paris.
Tél. : (16.1) 40.26.22.02
CCP 256790 A - Paris Chèques
Télécopie : 40.28.07.93

Edité par Les Editions Choc, Sarl au capital de 217 400 F. Durée 99 ans. Siège social : 25 rue Jean-Jacques Rousseau, 75001 Paris. Gérant : Patrice Boizeau.

Principaux associés :
APNI, Michel Merlin, Catherine Barnay.

RCS Paris B 344 969 886
Numéro de commission paritaire : 69622

ÉDITORIAL

Qui détient l'image tient la vérité

PAR FRANÇOIS BRIGNEAU

Avec Saddam Hussein le grand vaincu de la guerre du Golfe me paraît être saint Thomas qui professait comme règle première de ne croire qu'à ce que l'on voit. Dans la société médiatique qui est la nôtre, c'est le contraire qu'il faut observer. Si nous voulons échapper à l'erreur, il nous faut impérativement douter de ce que nous voyons. Car ce que nous voyons, c'est ce qu'on nous montre pour nous empêcher de voir ce qui est.

Le bobard considéré comme arme de guerre a toujours existé. Mais jadis, il était écrit ou parlé. Donc de moindre impact. En 1939-40, par exemple, tout l'effort de la propagande judéo-anglo-française fut de nous persuader qu'Hitler, c'était un gigantesque bluff. Ses soldats n'étaient que des zombies, des fantoches, mal entraînés, mal vêtus, avec des bottes en buvard, et des draps fabriqués à partir de la sciure de bois. Nourris d'ersatz de saucisson, armés de lance-pierres, ils se débanderaient au premier coup de canon, ils égorgeraient leurs officiers. Ils se rendraient en criant : *« Kaputt ! Kaputt ! »* La tartine de confiture — de 1914 — ne serait même plus nécessaire. Ses fortifications, sa fameuse ligne Siegfried était en carton-pâte. Nos vingt ans dansaient sur un fox trott particulièrement futé, venu d'Angleterre qui disait :

Nous irons pendre notre linge sur la ligne Siegfried si elle est encore là !

Rien n'a changé, mais tout s'est aggravé. Car en 1990-91 le bobard est visible. Regardez ! Comme à Timisoara. Il a donc la force et le poids de l'image. C'est vrai : la preuve. Voyez, à l'inverse de 1939, où l'on minimisait Adolf, on a gonflé Saddam mais on ne s'est pas contenté de dire que l'armée irakienne est la quatrième du monde : les images l'ont attesté.

Voici les remblais antichars, les fossés remplis de pétrole fox trott qu'une simple grenade va transformer en geysers de flammes. Voici les bunkers que relie un réseau de tunnels. Voici l'usine de lait qui fabriquait les armes bactériologiques. Voici les champs de mines. Voici au Koweït, 500 000 hommes enterrés, qui



attendent, le couteau entres les dents, derrière les mitrailleuses, les soldats du Droit et de la Liberté. Voici, toujours par l'image, la preuve de la précision des bombardements de l'aviation coalisée. Suivez le missile guidé au millimètre. Rien que des objectifs militaires. La sélection par ordinateur garantit le respect absolu des populations civiles. D'où le nombre réduit des victimes, 30 000 à peine… (en réalité dix fois plus !). Regardez, découvrez et saluez : c'est la guerre propre, la guerre aseptisée, la guerre respectueuse de la vie, la guerre civilisée.

Et ce ne sont pas les services d'intox psychologique des professionnels du bourrage de crâne qui le prétendent. Ce sont les caméras automatiques et scientifiques qui vous apportent la preuve par l'œil de la vérité. Ce sont elles qui établissent sans contestation la barbarie du tyran qui fait la guerre totale, même aux cormorans.

Ce sont des leurres de cette dimension qui ont convaincu la terre entière que Saddam, c'était Adolf II, et qu'il y avait urgence à empêcher ce redoutable sanguinaire de se servir d'un peuple de 17 millions d'habitants pour s'emparer du monde entier.

Après six semaines de bombardement et cent heures d'offensive, fox trott a mis les pouces. Force a été de convenir qu'il n'était pas plus Hitler que l'Irak n'était l'Allemagne nationale socialiste.

Quelle importance ?

Même si l'on reconnaît que le bouchon fut poussé un peu loin ; même si l'avenir révèle qu'on a peut-être tué (aussi) le mauvais cochon, l'essentiel est atteint. La coalition américano-sioniste est victorieuse sur le terrain et dans les esprits. Outre la supériorité technique de l'armement américain, elle a fait une démonstration accablante : qui détient l'image tient la vérité.

■ François Brigneau

SOMMAIRE

N° 39

P.6 : DOSSIER

LE NAUFRAGE DE L'INFORMATION TV

TÉLÉ-MENSONGE

LA GUERRE PROPRE ■ ■ 300 BÉBÉS KOWEÏTIENS ARRACHÉS À LEURS COUVEUSES ■ LA QUATRIÈME ARMÉE DU MONDE ■ ÇA GAZE ÉNORMÉMENT ■ LE CORMORAN BRETON ■ LA LIGNE MAGINOT DES SABLES ■ LES AMICALES PRESSIONS D'OVADIA SOFER ■ KARIM : FAUX CAPITAINE ET VRAI ESCROC ■ ■ L'USINE DE LAIT QUI FABRIQUAIT DES ARMES BACTÉRIOLOGIQUES ■ ■ DES SKINHEADS PAYÉS PAR LA 5 POUR TABASSER UN NOIR ■ DES FIGURANTS DANS LES CATACOMBES ■ ■ LES 4000 CADAVRES DE TIMISOARA...



PANEM ET CIRCENSES

LA TÉLÉ VOUS REGARDE

Les médias correspondent à l'ère des masses. Ils sont le corollaire de l'homme-masse dont Gustave le Bon, José Ortega y Gasset et d'autres bons esprits solitaires ont décrit avec effroi l'avènement au XXe siècle. Et l'homme-masse, c'est vous, c'est moi... pour autant que nous acceptons de l'être.

Le 30 octobre 1938, l'Amérique est prise de panique : les Martiens viennent de débarquer en plein New Jersey ! L'envoyé spécial de CBS sur place le confirme en décrivant les envahisseurs et des scènes de panique, des experts scientifiques en discutent gravement sur les ondes. Orson Welles a réalisé le plus gros canular du siècle en adaptant à la radio un roman de science-fiction paru 20 ans plus tôt.

Orson Welles avait compris la puissance de suggestion des médias de masse. Franklin Delano Roosevelt vit aussitôt le parti qu'il pouvait en tirer. Il déclara que lui et Welles étaient les deux meilleurs acteurs au monde et il embaucha le comédien pour sa quatrième campagne électorale et sa propagande de guerre.

Les médias sont avant tout des instruments de propagande. On fait semblant aujourd'hui de s'en apercevoir à l'occasion du montage gigantesque de la guerre du Golfe, après les modèles réduits que furent Carpentras et Timisoara.

LE TROU NOIR DE NOTRE SOCIÉTÉ

La manipulation des médias est née avec eux, elle ne date pas d'aujourd'hui. Elle n'est pas non plus le propre des dictatures totalitaires d'hier : elle est un élément constitutif du totalitarisme contemporain, de notre société moderne modelée par l'individualisme.

La télé est le trou noir de notre société, la Société du Spectacle qu'annonçait et dénonçait fort justement le situationniste Guy Debord dès 1968. Elle n'est que le reflet de notre univers mental d'homme moderne. Dans une manipulation, le manipulateur est moins nécessaire que le manipulé. Le téléspectateur souhaite être abusé, sans quoi il ne regarderait plus son écran. Il serait mal venu de se plaindre : il est au spectacle, il se passionne pour les vedettes, il en veut pour son argent.



Une chaîne de télévision, c'est d'abord une entreprise commerciale, uniquement régie par la loi de l'argent. L'unique objectif est en effet de recueillir le maximum de publicité au tarif le plus élevé, y compris pour les chaînes publiques. Les enquêtes déterminent ce qui plaît au plus grand nombre pour mieux ajuster les programmes. Les parts d'audience mesurent la popularité des émissions. Un journaliste télé doit être avant tout un bon acteur. Il est là pour retenir l'attention des gens, pour plaire et faire de bons scores. Ses qualités morales ou intellectuelles n'entrent pas en ligne de compte. Elles sont en général très médiocres. C'est sans doute le milieu le plus pourri de tous, en concurrence avec celui de la publicité.

Le spectateur n'ignore rien de tout cela, au moins s'en doute-t-il. C'est justement ce qu'il apprécie ! *Panem et circenses...*

L'ILLUSION COCOONISTE

Les images télévisées ne sont pas la réalité, ce ne sont que des images. Leur évidence est une fausse évidence. La télé construit de toutes pièces une autre réalité, une hyperréalité qui parait plus vraie que le réel, comme l'école de peinture hyperréaliste (selon l'excellente analyse du sociologue Jean Baudrillard). Sa séduction repose sur une confusion volontaire.

Cette illusion cocooniste est finalement bien confortable. Le monde que présente la télé n'engage à rien, on le regarde sans en faire partie, comme un objet mort. Il dissout les références de l'espace et du temps réels, il abolit la distance nécessaire pour porter un jugement (ou s'en abstenir). Il n'oblige



En 1938, Orson Welles avait déclenché une panique mémorable en racontant la *Guerre des Mondes* à la radio. Un canular tellement réussi que Franklin D. Roosevelt, président des Etats-Unis, l'avait engagé ensuite pour faire sa campagne électorale.

pas à prendre parti comme le monde réel qui, lui, est imprévisible, changeant, « imparfait », dangereux. Comme le dit Guy Debord dans ses Commentaires sur la société du spectacle, *« qui regarde toujours pour connaître la suite n'agira jamais ».*

On voit de suite l'intérêt que présente cette situation pour ceux qui dirigent la société du spectacle. Il est bien tentant en effet de profiter de la passivité du téléspectateur pour lui faire avaler n'importe quoi. La guerre du Golfe a montré à quel point c'était facile pour peu qu'il y ait contrôle direct de la source d'information et censure. Le résultat était assuré d'avance. Plus de contradiction possible, des experts en pagaille (qui a besoin de l'expert, sinon l'ignorant et le manipulateur ?), des images d'archives, des journées entières de discussion dans le vide.

Il y a cependant un hic, et il est de taille. Les spectateurs n'ont certes rien vu de cette guerre mais ils ont vu en direct pour la première fois comment fonctionnait la machine à refouler le réel. La machine s'est déréglée, le spectacle s'est montré comme un ersatz du réel, sans pouvoir le remplacer. On a vu les journalistes tels qu'ils sont : des charognards de la réalité ; des ignorants qui exhibent leurs certitudes ; des serviles répétant les mensonges les plus incroyables ; des rouages interchangeables d'une machine qui les dépasse. Des pitres dont on aurait envie de rire si la réalité n'avait été si tragique. Qui pourra encore les prendre au sérieux ?

Il ne faut cependant pas exagérer l'influence de la télévision. Combien de téléspectateurs sont capables de résumer ce qu'ils viennent d'entendre aux informations ? Quels sont ceux qui se souviennent de l'émission qu'ils ont vu la veille ? La plupart allument leur écran, vaquent à leurs occupations sans y faire attention. Qu'est-ce qu'ils font ? ils ne regardent pas une émission précise, ils regardent « la télé ». Et finalement, c'est la télé qui les regarde !

Le goût du spectacle a certes envahi toute la société. Les gens ne vivent plus, ils regardent s'agiter des personnages sur l'écran et comptent les points. La dégradation de la vie politique au rang de pur spectacle en est le signe le plus désolant. François Mitterrand ne se maintient au pouvoir que grâce à ce phénomène.

Le mol assentiment du public au spectacle télévisé pose une limite à la manipulation volontaire. Si Le Pen a réussi sa percée politique, par exemple, c'est à la fois contre la nomenklatura médiatique, mais aussi grâce à elle. La télévision est en fait une arme à double tranchant. Certes, elle fait de ceux qui se laissent faire des zombies. Mais est-ce que des zombies peuvent faire l'Histoire ?

■ François Chesnay

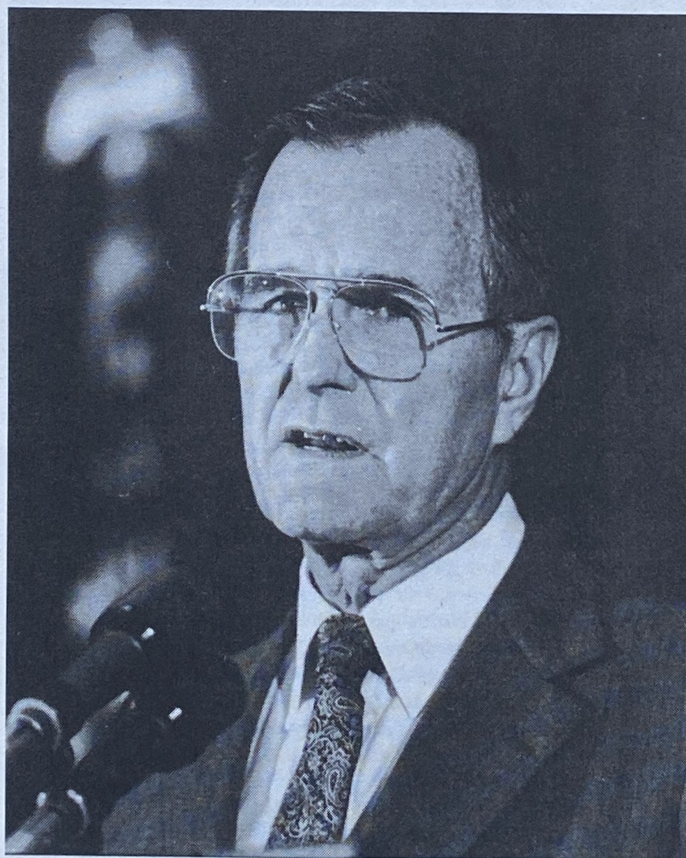


INFORMATION ASEPTISÉE

LA MANIPULATION AMÉRICAINE

La victoire de George Bush sur Saddam Hussein n'est pas seulement militaire, mais aussi médiatique. Aidée objectivement par l'attitude du président irakien qui a joué le premier sur ce registre, la coalition alliée a pu utiliser l'information comme arme psychologique. Aux Etats-Unis et en Europe, cette manipulation laisse comme un sentiment de malaise, car elle montre les limites du « quatrième pouvoir » et pose la question de la crédibilité des médias.

« *Les hommes, en général, jugent plutôt avec les yeux qu'avec les mains, car chacun a occasion de voir, mais de tâter bien peu.* » (1) Aux Etats-Unis, rares sont ceux qui connaissent Machiavel, lequel enseignait aux princes la politique du « faire croire », mais l'impératif du « sembler être » a parfaitement été intégré par les dirigeants américains. Ceux-ci savent que leurs concitoyens passent plus de temps à regarder la télévision qu'à lire les analyses des journaux. George Bush, qui a officié à la CIA, tient compte de cette donnée, d'autant plus qu'il doit se préparer pour l'échéance de 1992. Avant même le jour J, il s'exhibe devant les caméras : serein pour grimper dans l'hélicoptère qui le déposera à Camp David où il entend se reposer *« comme si de rien n'était »*, grave pour s'entretenir avec ses collaborateurs, déterminé et paternel pour sa visite aux *boys* envoyés en Arabie Saoudite, pédagogue pour s'adresser directement aux téléspectateurs irakiens. D'emblée, il a pris la pose du chef de la croisade mondiale pour le droit. Héritier spirituel de Thomas Woodrow Wilson et, ce qui n'a rien d'incompatible, fils d'un banquier de Nouvelle-Angleterre, il est celui qui va conduire une guerre « juste ». Avec complaisance, les commentateurs accrédités rapportent qu'il a reçu son chapelain quelques heures avant l'expiration de l'ultimatum et qu'il prie, chaque soir, avec Barbara, son épouse.



Pour obtenir le soutien de l'opinion publique américaine et surmonter l'opposition éventuelle du Congrès, George Bush avait besoin que l'intervention dans le Golfe apparaisse comme une querre « juste » et « propre » menée au nom du « droit ». Ses conseillers en communication ont bien travaillé.

Aux Etats-Unis, Dieu figure sur le dollar et dans la parole des dirigeants. Surtout, le locataire de la Maison Blanche — qui n'a pas l'étendue des pouvoirs de son homologue de l'Elysée — doit intégrer en permanence la dimension médiatique à sa stratégie présidentielle. Elle seule lui permet de gouverner *avec* le soutien de l'opinion publique et de surmonter l'opposition éventuelle du Congrès. Le souci de l'image et de la manipulation des médias dont James Baker, l'actuel secrétaire d'Etat, passe pour avoir été un des spécialistes à l'époque où il figurait parmi les conseillers de Ronald Reagan, lequel s'y connaissait, sont des préoccupations stratégiques en temps de paix. A fortiori à la veille d'un conflit. Aux Etats-Unis, le pouvoir « de déclarer la guerre » est, en effet, détenu par le Congrès seul. Le Président qui commande en chef les armées, doit « solliciter » cette déclaration (2).

Autre élément d'importance : le traumatisme du Vietnam, qui a humilié l'Amérique, a laissé des séquelles. La télévision a été rendue coupable du retournement de l'opinion américaine, pour avoir trop souvent contredit l'optimisme des communiqués militaires et montré les horribles réalités de la guerre conduite par les Etats-Unis (bombardements au napalm, victimes



civiles, démoralisation des troupes américaines). Les stratèges du Pentagone qui, comme le général Colin Powell, sont pour la plupart, des vétérans du Vietnam, ont retenu la leçon. Ils n'ont pas été les seuls.

« Depuis le début des années 80, rappelle Ignacio Ramonet, aucune puissance occidentale engagée dans un conflit n'a permis à la presse, encore moins à la télévision, de voir la guerre de près. » (3) Ni Israël, lors de l'opération Paix en Galilée, c'est-à-dire l'invasion du Sud-Liban par Ariel Sharon (1982), ni la Grande-Bretagne lors de la reconquête des Malouines (1982), ni les Etats-Unis lors de l'occupation de la Grenade (1983), ni la France au Tchad (1983), ni les Etats-Unis lors de l'invasion du Panama (1989) n'ont laissé les journalistes « couvrir » les événements. Dans le délicat souci de ménager la sensibilité des opinions publiques, les seules images diffusées ont été celles prises sous le contrôle des armées. Cette pratique de la censure sera la règle explicite dans le conflit du Golfe.

L'ultimatum n'a pas encore expiré que chacun sait que l'objectif de la coalition anti-irakienne est de faire une *« guerre courte, propre et chirurgicale »*. Certains experts militaires américains, immédiatement relayés par les chaînes européennes, affirment que l'opération ne saurait excéder les trente-six heures. Au préalable et pour « conditionner » l'opinion, l'adversaire a été largement « diabolisé » : *« Saddam Hussein égale Hitler, il n'hésitera pas utiliser l'arme chimique. »* L'ennemi du droit a également été surévalué : *« L'armée irakienne est la quatrième armée du monde. »* Chacun sait donc que cette guerre s'impose comme une nécessité, mais qu'elle sera *« morale et juste »*, comme l'a répété George Bush.

BEAU COMME UN FEU D'ARTIFICE

« Il se passe quelque chose ici à Bagdad. Le ciel est empli de zébrures blanches. » Le 16 janvier à 1 heure du matin, le monde apprend que la guerre a commencé. Le « top chrono » a été donné par Bernard Shaw de CNN, laquelle bénéficie dès lors d'une sorte d'exclusivité mondiale. *« C'est beau comme un feu d'artifice »* : tenu en haleine par les commentaires du trio de CNN qui, de sa chambre à l'Hôtel Rachid, s'extasie devant les tirs de DCA qui illuminent le ciel de Bagdad, le monde peut bientôt *vérifier* que la « guerre technologique » annoncée est à la fois « propre » et « chirurgicale ». En effet, les seuls images diffusées par les chaînes occidentales ressemblent à s'y méprendre à celles d'un immense écran de *Wargame*. La guerre électronique donne enfin « à montrer » aux téléspectateurs. Elle fascine les journalistes de télévision. En France, elle provoque les commentaires enthousiastes de Michèle Cotta qui affirme : *« Les photos aériennes de bombardements au laser diffusées l'armée américaine sont extraordinaires. »* L'ancienne présidente de la Haute Autorité de l'audiovisuel est relayée aussitôt par son complice Gérard Carreyrou, lequel renchérit : *« Ce sont effectivement des images tout à fait étonnantes. »* Et, sur le même ton euphorique qui n'est pas sans rappeler le débit des commentateurs de manifestations sportives, Carreyrou annonce : *« Dans quelques instants, d'autres images tout à fait étonnantes. »* (4) Des heures durant, les télévisions américaines et européennes diffusent les mêmes images d'une guerre qui ne semble faire aucun mort et aucun blessé. Les « clips » du Pentagone tiennent lieu d'information.

Sur place, les équipes de télévision et de reporters-photographes doivent se contenter de recueillir les images paisibles de pilotes se préparant à partir en mission ou de fantassins *« calmes et déterminés »* perdus dans le sable. Pas question de laisser les journalistes prendre des images à leur gré ou d'interroger qui bon leur semble. Malheur à ceux qui ne respectent pas la consigne. Les journalistes américains porteront plainte contre leur gouvernement en déclarant : *« Ces restrictions équivalent à une politique de censure pour la première fois dans l'histoire de la guerre moderne. »* (5) Mais la plupart s'y soumettront.

CENSURE ET INTOXICATION

Pour apaiser la curiosité des journalistes débarqués en grand nombre (chacun des trois réseaux ABC, CBS, NBC et CNN en a envoyé plus d'une centaine), le Pentagone organise des *breefings* où le général Schwarzkopf apparaît en tenue camouflée pour délivrer des commentaires marqués par la rétention délibérée d'informations notables ou chargés volontairement de fortes doses d'intoxication. Ainsi, les premiers bombardements sont censés avoir détruit 80 % du potentiel irakiens. Mais les « pilonnages » seront poursuivis durant toute l'intervention. De même, les premiers comptes rendus militaires de la bataille de Khafji minimisent la participation des *Marines*, alors même que celle-ci a été déterminante. Le commandement américain qui a d'abord estimé que l'occupation par les Irakiens de la ville saoudienne était *« aussi significative qu'une piqûre de moustique sur le corps d'un éléphant »*, affirme, par la suite, que la libération de Khafji est *« une grande victoire de la coalition »*.

Pour donner à dire et à voir, les autorités militaires américaines ont formé des *pools* sur des critères assez discriminatoires (non seulement les médias, mais les journalistes français en sont exclus). Ces *pools* permettent d'« encadrer » les journalistes, de les tenir éloignés du périmètre des combats, de les « promener » en autocars ou en hélicoptères, de leur proposer des « images », mais aussi de les conduire sur de fausses pistes, comme ce fut le cas pour le fameux débarquement amphibie au Koweït. Lorsque viendra l'heure de l'engagement terrestre, ils ne seront sur place que plusieurs heures après les engagements.

DE LA « LIBÉRATION » DU KOWEÏT À L'ÉCRASEMENT DE L'IRAK

Astreints à des contrôles sévères et à une mobilité limitée, dépendants d'une source univoque d'information, les journalistes seront, en fait, les otages d'une logique qui a transformé l'information en arme de guerre et enferme les supposés observateurs dans le schéma mental de la coalition. Le glissement des objectifs de guerre, de la libération du Koweït à l'écrasement de l'Irak, se fait sans douleur dans la couverture médiatique, laquelle s'interdit toute analyse de la stratégie et vit au jour le jour. Son grand souci est « l'image ». Celle-ci est particulièrement surveillée. Un grand reporter-photographe de l'agence Gamma qui a refusé la contrainte des *pools*, nous a confirmé que le « cadrage » exigé par les autorités américaines était d'une extrême simplicité : *« Ils ne voulaient ni blessés, ni morts, ni civils, mais une guerre propre, honnête, morale, une guerre technologique, chirurgicale, alors même qu'ils faisaient des "cartons" effroyables. »* Une logique que le général Germaonos, le patron du SIRPA, fera sienne en France. Au cours d'une émission télévisée, il déclare sans rire : *« Est-ce que nous avons à savoir combien il y a de morts ? »*



La guerre devait être « propre » et « chirurgicale ». On jeta donc un voile pudique sur les « dommages collatéraux »



« Le Président trouve que la couverture médiatique de cette guerre est extraordinaire », peut déclarer, le 26 janvier, Martin Fitzwater, le porte-parole de la Maison Blanche (6). De fait, George Bush n'aura pas à se plaindre des médias. Rapidement, ceux-ci se sont mis au garde-à-vous. Les chaînes américaines, très vite imitées par leurs homologues françaises, ont toutes engagé des experts recrutés parmi les militaires en retraite. Elles donnent une large place aux images « optimistes » — pour plaire aux publicitaires — des manifestations de soutien à George Bush et occultent les démonstrations pacifistes. Elles diffusent une multitude d'émissions spéciales dont la tonalité dominante est fournie par le Pentagone. Certaines vont jusqu'à passer l'intégralité des conférences de presse des différents commandements alliés en Arabie Saoudite.

La saturation tient lieu d'information et le « bellicisme » sert de clé d'analyse. Comme le rapporte Serge Halimi (7), pour Tom Brokaw, le présentateur du journal télévisé de NBC, la meilleure conclusion à une émission spéciale consacrée aux bombardements américains sur Bagdad est un étrange souhait : que la guerre soit *« courte et douce »* (*short and sweet*) (8). Quant à Dan Rather, le présentateur de CBS, il n'hésite pas à conclure l'une de ses émissions spéciales par un salut militaire. Avec cette explication : *« En ce moment, nos hommes et nos femmes nous regardent en Arabie Saoudite. Je vous salue ! »* (9) Ces comportements contamineront les chaînes françaises, habituées depuis longtemps à s'aligner sur les modes américaines (10). L'information en *non-stop* donnera l'occasion à plusieurs journalistes français de montrer la limite de leurs capacités à traiter l'événement « en direct et en temps réel ».

EUPHÉMISMES ET HYSTÉRIE

Particulièrement significative est la reprise à leur compte par les médias américains et français, de la sémantique du Pentagone. Les civils seront désignés par l'euphemisme de *« dommages collatéraux »* ou de *« pertes collatérales »*, tandis que les bombardements de cibles seront baptisés *« opérations chirurgicales »* et que les zones non encore atteintes deviendront des *« objectifs lucratifs »*. Dans le même temps, les images diffusées par Bagdad des pilotes alliés tombés aux mains des forces irakiennes, seront immédiatement qualifiées de *« crime de guerre »*, le visage tuméfié d'un des pilotes malchanceux étant prétexte pour les commentateurs occidentaux à de longs épilogues sur le parallèle évident entre Adolf Hitler et Saddam Hussein, ainsi que sur la nécessité de prévoir un nouveau procès de Nuremberg.

Le bombardement permanent de Bagdad relèvera simplement de la rubrique des « sorties ». Longtemps, au grand moyen. Devant les caméras américaines, Dan Burton, le représentant de l'Indiana, réclamera le bombardement atomique de l'Irak. Et Dick Cheney, le secrétaire américain à la Défense (11), sera interrogé sur l'opportunité d'utiliser *« des armes nucléaires tactiques »* pour *« sauver un nombre significatif de vies américaines »* (12).

Tout autre sera naturellement le traitement télévisuel des attaques irakiennes sur Israël ou sur l'Arabie Saoudite. Chaque alerte et chaque tir de missiles *Scud* seront répertoriés avec minutie, généralement avec l'évocation pressante de la menace chimique. Alertes et tirs serviront à des erreurs et leurs manquements. Ce n'est certainement pas sans raison. Dominique Wolton qui participait récemment à l'une de ces émissions d'autocritique, a souligné que la prudence s'impose pour traiter de ce thème (13). En effet, l'information et la télévision ont statut de « vaches sacrées » dans nos sociétés démocratiques. Ces « folles du logis », pour reprendre l'expression de Wolton, sont les « reines » d'un système où l'information et l'image sont à la fois des valeurs marchandes et les signes de la démocratie. Douter de leurs vertus, c'est mettre en cause beaucoup de choses et prendre le risque de susciter la déception. En anglais, désinformation se dit d'ailleurs *deception*.

■ Eric Eudes



Pour justifier a posteriori le bombardement de cette usine de production de lait en poudre pour bébés, dans la région de Bagdad, les Américains ont cherché à faire croire qu'il s'agissait d'une fabrique de produits chimiques.

les télévisions n'en diffuseront que l'image aseptisée et esthétique de longues traînées de lumière. Il faudra attendre le bombardement d'un abri souterrain pour que soit évoquée l'hypothèse de victimes civiles dont le chiffre sera immédiatement contesté. Cette « bavure », qui pourrait contredire le concept de « guerre chirurgicale », sera naturellement écartée avec véhémence par le commandement américain. Argument majeur : le cynisme de Saddam Hussein qui se serait servi à dessein de la population civile pour « protéger » un objectif militaire. Le mythe du « souterrain » qui suggère le maléfice caché à l'imaginaire occidental, sera d'ailleurs fréquemment évoqué pour installer l'idée que l'éradication du « mal » nécessite le recours *suspens* et à des mises en scène frisant le grotesque. Ainsi, la séquence offerte par CNN, de ses journalistes coiffant leurs masques à gaz devant les caméras, outre qu'elle montrait les limites du « direct », révélait l'indigence de l'information télévisuelle. La télévision n'avait que la ressource de se montrer elle-même.

« La première victime d'une guerre, c'est la vérité. » disait Kipling, *c'est la vérité.* Les nombreux débats qui se multiplient actuellement autour de la manipulation des médias, le découvrent avec une certaine naïveté. Les plus honnêtes des journalistes reconnaissent aujourd'hui qu'ils n'étaient pas libres de pratiquer leur métier et qu'ils ne possédaient pratiquement ni image ni information. D'autres refusent de reconnaître leurs

(1) Machiavel : *Le Prince* (Seghers, 1972).

(2) Contrairement à ses prédécesseurs, Bush n'a rien sollicité du tout. Le 12 janvier dernier, il s'est contenté d'une déclaration « virtuelle ». Voir Marie-France Toinet : « M. Bush, seul décideur » in *Le Monde diplomatique* (février 1991).

(3) « La télévision loin des fronts » in *Le Monde diplomatique* (février 1991).

(4) TF 1 « Edition spéciale » du 18 janvier 1991.

(5) *Herald Tribune* du 5 janvier 1991.

(6) CNN, 26 janvier 1991.

(7) « Des médias en tenue camouflée » in *Le Monde diplomatique* (mars 1991).

(8) NBC News, 17 janvier 1991.

(9) CBS News *« Special Edition »* 25 janvier 1991.

(10) L'insoumission aux normes américaines vaudra à Dominique Pradalié, rédactrice en chef sur Antenne 2, d'être démise de ses fonctions pour « incompétence ». Son tort principal semble avoir été de passer à l'antenne, le 2 février, un éditorial de Marcel Trillat dénonçant le monopole de CNN et les rétentions d'information, et d'avoir récidivé, le lendemain, en invitant Roger Garaudy qui parlera de la « censure américaine ».

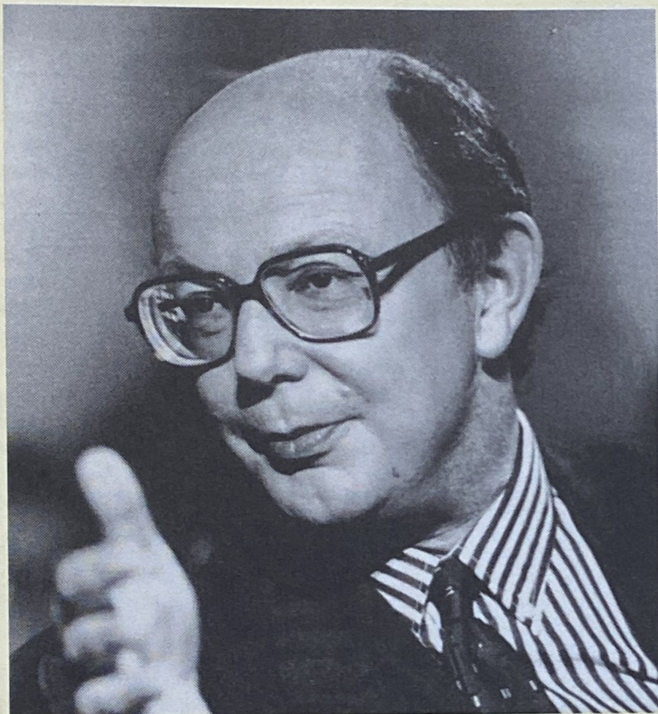
(11) Il est amusant de rappeler que le secrétaire à la Défense de l'Amérique belliciste, n'a pas, contrairement aux hommes de sa génération, été engagé au Vietnam, à raison de son exemption du service militaire.

(12) ABC News, *« This Week »* 3 février 1991.

(13) TF 1 « Le point sur la table » 14 mars 1991.



JEAN-FRANÇOIS KAHN « RÉVISIONNISTE » ?



Jean-François Kahn est l'un des rares à oser affronter publiquement les bobards de cette guerre. Se rend-il compte du profond discrédit dans lequel sont tombés les médias français ?

« *Le sud irakien est en révolte. L'insurrection chiite progresse vers Bagdad... Enfin c'est ce que de nombreux témoins affirment... Une chose est sûre, c'est que le chef de cette rebellion anti-Saddam Hussein n'est pas un inconnu. C'est en effet ce même ayatollah Bakr Hakim qui fut l'inspirateur sinon le vrai chef du groupe Hezbollah qui détint en otage notre ami Jean-Paul Kauffmann pendant trois ans à Beyrouth. Pour le reste méfions-nous, méfions-nous... De quoi ? De tout. Car enfin, maintenant que le voile se déchire, faisons le point. Je résume :*

***Il n'y avait pas de ligne Maginot, pas de bunkers en béton ni de tunnels interminables, pas de tranchées remplies de pétrole, ni de talus de plusieurs mètres de haut, il y avait des milliers de mines et non des millions, il n'y avait pas d'ogives chimiques, il n'y avait ni 500 000 fantassins irakiens au Koweït mais 200 000 au plus, ni 150 000 soldats dans la garde républicaine, il n'y eut pas 170 000 prisonniers irakiens mais moins de 80 000. Koweït City n'était pas détruite et les otages koweïtiens se comptent par centaines et non par dizaines de milliers, le bunker bombardé à Bagdad n'était pas un objectif militaire et l'usine de lait ne fabriquait pas d'armes bactériologiques.* »**

(Déclaration de Jean François Kahn sur Europe 1, mercredi 6 mars 1991)

LES BOBARDS DE LA GUERRE DU GOLFE

Depuis le 2 août, les médias se sont faits les complices d'une gigantesque manipulation de l'information, voulue et orchestrée par les Etats-Unis. Jean-Claude Guillebaud, membre de l'association Reporters sans frontières, cite l'exemple de la fameuse marée noire qui aurait été provoquée par les Irakiens. *« Il est évident,* dit-il, *que les Américains, de façon délibérée, ont exagéré ce phénomène, l'ont dramatisé et n'ont pas donné des informations exactes. En réalité, on sait maintenant qu'il y a eu cinq marées noires successives, échelonnées dans le temps, et pour quatre d'entre elles au moins la responsabilité des Alliés est avérée. »* Dans cette affaire, les journalistes se sont abstenus de tout esprit critique, sauf quelques envoyés spéciaux qui avaient demandé à survoler la marée noire en hélicoptère et à qui il fut répondu que c'était trop dangereux. Certains de nos confrères, accuse Jean-Claude Guillebaud, n'ont pas hésité à bidonner : *« Nous avons vu sur nos écrans de télévision des images de cormorans qui étaient prises en Bretagne. »*

Le 13 février au soir, toutes les chaînes de télévision ont montré quelques images des civils irakiens, tués la nuit précédente dans le bombardement d'un abri antiaérien de Bagdad. On vit même un général jurer sur l'honneur de l'US Army qu'il s'agissait d'un *« bunker »* militaire dans lequel les Irakiens avaient installé un *« poste de commandement »*. Tous les journalistes ont repris cette thèse à leur compte. La vérité a été connue le 17 février, lorsque le Sunday Times de Londres a cité des *« sources haut placées au Pentagone »* qui reconnaissaient que le bombardement avait été *« une erreur »*. Mais il n'y eut aucun démenti sur nos écrans. Quelques jours plus tard, un « expert » français fut même invité par une chaîne de télévision pour maintenir qu'il s'agissait bien d'un « bunker » militaire, doté d'*« un système de transmission perfectionné »*, alors qu'il n'y avait sur le toit, on le sait aujourd'hui, qu'une antenne de télévision !

ON A PERDU LA LIGNE MAGINOT

Lorsque la presse écrite a commencé à publier des schémas illustrant les fortifications installées par l'armée irakienne dans le sud du Koweit, les télévisions n'ont pas voulu être en reste. Images à l'appui, nos présentateurs nous ont expliqué tous les « secrets » de la défense irakienne : un mur de sable de 6 à 8 mètres de haut ; derrière, des fossés antichars, remplis de pétrole, des barbelés, des champs de mines ; puis un premier échelon de fantassins, de chars enterrés et de DCA ; plus loin, un deuxième échelon, également fortifié et enterré, d'infanterie, de blindés et de canons d'artillerie équipés d'obus chimiques. Bigre ! Une véritable ligne Maginot qui a disparu du jour au lendemain... sans doute emportée par une tempête de sable !

On se souvient également du faux « capitaine Karim », invité vedette de Patrick Poivre d'Arvor, sur TF1, qui était venu expliquer, le 19 décembre, comment Saddam Hussein avait abattu l'un de ses propres généraux, Salah el-Khadi, de sept balles de révolver, après lui avoir dit : *« Lève-toi, tu es un lâche et un traître ! »* Témoignage capital, puisque le « capitaine Karim » affirmait avoir assisté à ce meurtre. Hélas ! on apprenait, quelques jours plus tard, que le général Salah el-Khadi ne pouvait pas avoir été

assassiné par Saddam Hussein... puisqu'il avait été tué au combat, quatre ans plus tôt, par les troupes iraniennes. Mais on attend toujours le démenti de PPDA. De même, toutes les télévisions ont affirmé que le chef de l'Etat irakien avait fait exécuter deux de ses généraux, responsables de l'armée de l'air et de la défense antiaérienne, après les premiers bombardements alliés du 17 janvier. Mais, lorsque l'information fut démentie ultérieurement par un spécialiste américain du renseignement, le vice-amiral Mike McConnell, aucune chaîne, à notre connaissance, ne jugea utile d'en faire état.

Mais le plus gros « bobard » reste indiscutablement celui des trois cents bébés prématurés de l'hôpital Moubarak, arrachés à leurs couveuses par la soldatesque irakienne. C'était à la fin du mois d'août. Un chef de la résistance koweïtienne, membre de la famille de l'émir Jaber, avait convoqué la presse internationale à Khafji, pour lui raconter avec force détails les exactions des troupes d'occupation. N'importe quel journaliste digne de ce nom aurait dû se méfier et chercher à obtenir des compléments d'information, mais la terrible nouvelle fut diffusée sans la moindre précaution. Haro sur le Saddam ! Nos présentateurs de télévision étaient trop contents de faire pleurer dans les chaumières. Ils tenaient un « crime » qui n'allait pas manquer de dresser l'opinion contre le Führer babylonien et qui justifiait à lui seul l'intervention militaire des puissances coalisées. L'information fut d'ailleurs reprise par Amnesty International dans un rapport officiel, publié quelques semaines plus tard.

Or, nous savons aujourd'hui que cette histoire des bébés arrachés à leurs couveuses a été purement et simplement inventée. Le 1er mars, après enquête auprès des responsables de l'hôpital Moubarak, le médecin-chef militaire français Guy Angel a reconnu que l'établissement n'avait pas été dévasté et qu'il avait même continué à fonctionner jusqu'à l'offensive terrestre des Alliés. Quant au directeur adjoint des services de santé de l'émirat, Jehad al-Gharabally, il confirme que de tels actes ne sont jamais produits et accuse un médecin koweitien d'avoir lancé cette rumeur.

Ce ne sont que des «détails», me direz-vous. Et les «détails» n'intéressent que la XVII° Chambre !

■ **Jacques Devidal**

LE FAUX « CAPITAINE KARIM » : LE PROTÉGÉ DE PPDA

Parmi les montages médiatiques les plus rocambolesques de la guerre-éclair du Golfe, l'épisode du mystérieux « Capitaine Karim » est à marquer d'une pierre blanche. Visiblement furieux d'avoir été attaqué par ses confrères à cause de son entretien avec Saddam Hussein, le journaliste de TF1 Patrick Poivre d'Arvor (recordman du temps d'antenne durant le conflit) a « couvert » un mythomane se présentant comme un ex-membre des services secrets de Bagdad, ancien garde du corps du président irakien.



Invité de Patrick Poivre d'Arvor, les 19 décembre et 23 janvier, le « capitaine Karim » n'a jamais été garde du corps de Saddam Hussein. La DST considère qu'il s'agit d'un imposteur qui a voulu se faire passer pour un opposant par peur d'être incorporé dans l'armée irakienne.

Depuis le début de l'affaire, alors que Karim parle sur TF1, PPDA affirme que l'homme l'a fouillé le 20 août, avant sa rencontre avec Saddam. C'est sur son témoignage que l'individu est considéré comme un témoin digne de foi, quand il dépeint avec force détails les horreurs du régime de Bagdad. La baudruche a été dégonflée depuis, en particulier par la CIA, avec l'accord de la DST, mais PPDA refuse de reconnaître qu'il a été abusé. L'affaire est pourtant aujourd'hui établie : l'homme est un affabulateur, le détecteur de mensonges des services américains l'a prouvé.

La lettre confidentielle *La 5ème colonne à la une* (CODINTER-BP 682-35009 Rennes cedex), lancée en février dernier par Gilles Munier, a consacré son premier dossier à cette affaire de manipulation médiatique. Après une enquête approfondie, elle est également formelle : *« Aucune des révélations du "capitaine Karim" ne résiste à la moindre enquête ».*

Mis en avant par TF1 et par le *Nouvel Observateur,* qui en fait une couverture fracassante en pleine crise du Golfe (*« Moi, capitaine Karim, garde du corps de Saddam Hussein »*, recueilli par Jean-Paul Mari dans le numéro du 20 décembre) l'homme s'appelle en réalité Affat Muzhir, comme le précise le 23 janvier 1991, dans le cadre de l'émission *Le droit de savoir,* l'ambassadeur d'Irak en France, M. Abdul Razak al Hashimi. Pour lui, *« cet homme est un imposteur »*, qui a travaillé comme attaché de presse de l'ambassade. La manœuvre d'intoxication est évidente.

Ce qui est plus curieux, c'est le motif pour lequel Poivre d'Arvor soutient mordicus que l'homme est un authentique transfuge. Et il n'en démord pas. Le 14 mars dernier, il récidive, plutôt que de se faire oublier sur ce sujet. Question de *l'Evénement du Jeudi* : *« Et le vrai-faux garde du corps de Saddam Hussein que vous avez fait passer à l'émission* Le droit de savoir *? »* Réponse, nullement embarrassée, du journaliste vedette de TF1 : *« Son témoignage est inestimable. Avez-vous entendu son réquisitoire accablant, à visage découvert pour la première fois, contre Saddam Hussein. Patrick Bourrat a interrogé cet homme une bonne vingtaine d'heures, et après lui Jean-Paul Mari* du Nouvel Observateur. *Moi-même, je lui ait posé des questions pièges pour vérifier qu'il avait bien assisté fin août, comme il le prétendait, à l'interview de Saddam Hussein. Aucun doute. »* Et PPDA de conclure : *« Et après l'avoir écouté, je comprends mieux qu'il ait fait à ce point peur aux Irakiens ».* PPDA a même trouvé une caution de poids en la personne de Franz-Olivier Giesbert. Le directeur de la rédaction du *Figaro,* révèle *Le Caranrd enchaîné* du 20 mars, a interdit à ses journalistes tout article sur l'épisode, allant jusqu'à prendre la plume pour défendre son confrère. Il faut dire que Giesbert coproduit avec lui l'émission *Le droit de savoir...*

Mieux vaut mentir que perdre sa place, telle est la morale des vedettes médiatiques. Pourquoi se gêner, en effet ? Mais qu'on nous épargne le couplet sur la déontologie journalistique. Qui peut encore les prendre au sérieux ?



MONTAGES CHIRURGICAUX

COMMENT ON MAZOUTE L'INFORMATION TÉLÉVISÉE

ENTRETIEN AVEC XXX, REPORTER TV

◆

XXX est un jeune reporter et travaille en indépendant. D'origine libanaise, il connaît bien le Proche-Orient. Ses reportages ont été maintes fois censurés. Il était donc bien placé pour nous renseigner sur les diverses manipulations que permet la technique audiovisuelle.

Le Choc du Mois : La censure à la télévision est particulièrement efficace et pernicieuse parce que rien ne la signale à l'attention du télespectateur. Chacun devine qu'elle existe et peut s'en rendre compte sur un sujet qu'il connaît bien. Mais comment est-elle mise en place concrètement ?

■ XXX : La censure des images est très facile à la télévision. Elle peut intervenir à n'importe quelle étape de la fabrication d'un film, sur des critères qui ne sont pas professionnels. Dès le départ, le rédacteur en chef de l'émission peut accepter ou refuser le sujet proposé. Les sujets « à risques » peuvent donc facilement être éliminés. Si le reportage est accepté, la censure peut intervenir au moment de la visualisation des *rushes* (images non montées). Ensuite, il y a le montage : rien n'est plus facile que de garder uniquement ce qu'on estime acceptable. Enfin, la diffusion du reportage peut être repoussée indéfiniment.

La télé, c'est l'image, mais c'est aussi le son, le commentaire. Quelles sont les manipulations possibles dans ce domaine ?

■ Le reporter ne fait pratiquement jamais le commentaire de son film. Seuls les reporters en *free lance* y sont parfois autorisés, mais seulement dans les magazines, pas au journal télévisé. Ceux qui font les commentaires sont des journalistes de la rédaction, qui sont généralement incompétents sur le sujet traité. Cela devrait normalement être précisé à chaque fois avec la mention : *récit de…* Il est assez choquant d'entendre des inepties sur les images que l'on a soi-même filmées, d'autant que le reporter, qui connaît son sujet, n'est jamais consulté. Cette division du travail autorise évidemment toutes les manipulations.

La technique moderne offre d'autres possibilités : les fausses liaisons satellites « en direct », qui sont en fait décalées de plusieurs heures. Il existe aussi le direct légèrement différé de trente secondes maximum, qui permet au rédacteur en chef d'entendre à l'avance ce que dit le journaliste et de le couper si son propos ne plaît pas. Le spectateur, lui, croit qu'on laisse le journaliste s'exprimer et n'y voit que du feu. Il est facile également de faire croire à des problèmes techniques de transmission et d'interrompre ainsi un reportage, un entretien etc.

Les problèmes de traduction sont assez fréquents. Lorsque Patrick Poivre d'Arvor et Christine Ockrent sont allés interviewer Saddam Hussein à Bagdad, la traduction des questions et des reponses était très mauvaise. Christine Ockrent l'a reconnu et je l'ai constaté



Collision spatio-temporelle. Par quel miracle un cormoran breton mazouté en 1978 est-il apparu sur les écrans télévisés dans les eaux du golfe Persique, en 1991 ? Les scientifiques s'interrogent...

moi-même puisque je parle l'arabe. Il est toujours possible de couvrir la voix de l'interviewé pour que l'on ne comprenne pas ce qu'il dit. Avez-vous remarqué d'ailleurs que les journalistes parlent de plus en plus à la place des personnes qui apparaissent à l'écran ? On voit parler ces gens mais on entend un commentaire censé résumer leurs propos.

Mais pour qu'il y ait censure, il faut qu'il y ait des censeurs. Les rédacteurs en chef sont-ils des commissaires politiques ?

■ Ce serait exagéré de le dire. Ce sont eux qui décident en effet mais ils doivent faire face à toutes les pressions imaginables. Même s'ils en ont la volonté, ils n'ont pas les moyens d'y résister. Ils ont peur de perdre leur emploi.

Un exemple : j'ai réalisé clandestinement un reportage en Cisjordanie, territoire occupé par Israël. C'était au début de la révolte des pierres, le gouvernement israélien avait interdit l'accès à tous les journalistes après la diffusion sur une chaîne américaine d'images montrant des soldats de Tsahal en train de battre un Palestinien à mort. Je me suis laissé enfermer avant l'interdiction et j'y suis resté pendant un mois et demi. Mon reportage a bien évidemment intéressé Antenne 2. Or, à peine avais-je commencé le montage que l'ambassadeur d'Israël téléphonait à la rédaction. Sa diffusion a été reportée plusieurs fois et finalement mon film n'est jamais passé.

M. Ovadia Sofer a donc un droit de veto à la télévision française. Il est bien évident que s'il ne peut pas s'appuyer sur une volonté politique française, un rédacteur en chef ne peut rien faire face à ce genre de pression. Dans la réalité, sa responsabilité n'est pas devant sa conscience ni devant les télespectateurs (comme il aime à le dire), mais devant les différents pouvoirs officiels ou officieux, français ou étrangers.

Il n'y a aucun moyen de tourner ces différentes formes de censure et de faire quand même son métier ?

■ Si, dans une certaine mesure. C'est pourquoi je travaille en indépendant. Je peux donc refuser que mon reportage passe s'il ne correspond pas à ce que j'ai filmé. Je suis un des quatre ou cinq reporters en France qui exigent de monter euxd-mêmes leurs films. Je prends aussi de multiples précautions en faisant des copies, dont une est déposée à l'INA. Mais un reporter employé par une chaîne, lui, n'a aucun droit sur sa production, qui est propriété de la chaîne. Il ne dispose même pas d'une copie, et ne peut donc rien dire si son travail est saccagé pour plaire à tel parti, tel groupe de pression, ou tel gouvernement étranger. Les techniciens sont eux aussi « tenus », par des contrats à durée déterminée qui ne sont pas toujours renouvelés…

Existe-t-il des différences entre chaînes publiques et privées, suivant les changements de majorité politique, ou encore entre chaînes françaises et étrangères ?

■ La différence entre chaînes publiques et privées est très mince, un peu plus de liberté sur les privées, peut-être. Et encore, toutes les chaînes sont en fait contrôlées, d'une façon ou d'une autre, par l'Etat ou par les amis de ceux qui le détiennent. Les changements de majorité en 1986 et 1988 n'ont strictement rien changé, si ce n'est la composition et le nom de ce qui s'appelle aujourd'hui le CSA, lequel n'a de toute façon aucun pouvoir pour empêcher une censure. Les émissions de reportage d'actualité et de débats disparaissent d'ailleurs fréquemment, car susceptibles de devenir « dangereuses », en tout cas moins faciles à contrôler que des jeux. C'est pourtant ce que la télé peut faire de mieux. En 1986 déjà, *Taxi*, l'émission de Philippe Alfonsi sur FR3, a été supprimée suite à de multiples pressions. Depuis la reprise en main par l'Etat de la Cinq, c'est une véritable hécatombe : *Zoom, Aparte, Duel, Arrêt sur image*… qui apportaient toutes des informations directes.

J'ai travaillé avec de nombreuses chaînes, en Europe et aux Etats-Unis, il y a vraiment peu de différences. ABC, un des trois *networks* américain, m'a une fois reproché qu'il n'y avait pas assez de sang sur mes images ! En France et en Allemagne, ce serait plutôt le contraire. Le mot d'ordre à l'époque n'était pas la « guerre propre » mais le sensationnel à tout prix… Quitte à inventer des événements en payant des figurants, comme la Cinq récemment. Quant aux télévisions du tiers monde, elles sont exclues de fait du marché des images, par leur manque de moyens.

■ **Propos recueillis par François Chesnay**

GUERRE PROPRE

Le Choc : Vous êtes d'origine franco-libanaise, vous avez vécu l'enfer des guerres libanaises. Racontez-nous vôtre expérience de reporter.

■ **XXX : Mon père travaillait à la télévision et à la radio libanaises. J'ai commencé à travailler dès l'âge de 16 ans. J'ai filmé la guerre de tous les côtés, sauf du côté israélien. En 1982, j'ai fait un reportage sur l'opération israélienne au Liban, appelée par antiphrase « Paix en Galilée ». Fait significatif, le général Sharon affirmait déjà que cette guerre éclair contre les Palestiniens serait « propre », grâce à une technologie de pointe. Moyennant quoi, les bombardements sur Beyrouth ont fait 65000 morts civils ! Mon film est passé au Liban, et, longtemps après, dans des magazines télévisés européens.**

J'ai aussi filmé les camps de Sabra et Chatila après le massacre perpétré par les phalangistes sous couvert de l'armée israélienne, dont le QG était à 50 mètres. Je logeais à côté du camp et je m'y suis glissé à l'aube, avant qu'il ne soit nettoyé par la Croix rouge et l'armée pour être présenté aux caméras du monde entier. Mon reportage a été refusé par toutes les chaînes occidentales, seule la télé libanaise l'a diffusé.

Je n'ai réussi à placer un reportage sur les différentes milices armées de Beyrouth qu'avec beaucoup de difficultés (y compris en France !), morceau par morceau. Je vous ai déjà parlé de mon reportage en Cisjordanie, qui m'a valu une interdiction de séjour en Israël.

Pouvez-vous nous donner des exemples de manipulation médiatique à propos de la guerre du Golfe ?

■ **Il y a le fameux exemple des cormorans. Vous savez qu'il y a peu de cormorans dans le golfe Persique. Ceux qu'on a montrés étaient des cormorans bretons, filmés après la marée noire de l'Amoco Cadiz, en 1978 ! Les Français y étaient d'autant plus sensibles, au moment même où Bagdad était pilonnée jour et nuit… Tout professionnel pouvait se rendre compte, d'après la qualité technique des images, qu'elles n'étaient pas récentes. La personne qui a fait le montage n'a pas ménagé sa peine pour éviter les images qui pouvaient rappeler le rivage breton !**

- 90 % des images de l'armée irakienne étaient des images d'archives datant de la guerre Iran-Irak. Les télévisions l'ont rarement signalé, parfois au journal de midi mais pas à celui de 20 heures (le plus suivi), et jamais plus de quelques secondes. C'est encore le cas aujourd'hui.

Un autre procédé a été utilisé : de nombreux spécialistes du Proche-Orient ont été envoyés qui dans les pays de l'Est, qui à Washington, qui à Londres, c'est-à-dire partout sauf là où ils étaient le plus compétent.

Vous n'avez pas été tenté d'aller couvrir cette guerre ?

■ **Non, les journalistes ont été exclus, contrôlés et censurés de toutes parts. Il n'y avait aucun moyen de faire son travail de façon honnête. Depuis la guerre des Malouines, et l'opération de la Grenade l'a confirmé, les gouvernements occidentaux semblent décidés à ne laisser filtrer aucune information. D'autre part, il est difficile pour un indépendant de rivaliser avec les grandes chaînes, qui disposent de moyens de diffusion immédiate, d'autant qu'on n'est jamais sûr que son travail sera accepté.**

Qu'est-ce qui vous a le plus choqué dans le compte rendu de cette guerre par la télévision ?

■ **Le fait que tout a été organisé pour la présenter comme une « guerre propre », avec ses bombardements « chirurgicaux ». Pour avoir vécu toutes les guerres du Liban depuis dix ans, je peux vous dire qu'aucune guerre n'est propre, et que c'est une escroquerie de le prétendre.** ■

ILS NOUS L'ONT GONFLÉE

LA PRÉTENDUE « QUATRIÈME ARMÉE DU MONDE »

◆

Pour justifier la destruction de l'Irak, les Américains ont prétendu que l'armée de ce petit pays du tiers monde était l'un des plus puissantes du monde. Mensonge repris par la meute unanime des journalistes.

◆

Dans le vaste catalogue du bourrage de crâne militaire, politique et journalistique qui a constitué l'une des caractéristiques les plus flagrantes de la guerre du Golfe, le Secrétaire d'Etat américain à la Défense s'est particulièrement distingué quand il a affirmé, après trois semaines de bombardements intensifs de l'Irak, que l'adversaire *« était beaucoup plus fort qu'on ne le pensait »* et que les coalisés se trouvaient en fait devant la *« quatrième armée du monde »*. La formule pouvait apparaître plus que suspecte aux spécialistes militaires condamnés au silence par le devoir de réserve mais elle n'en a pas moins connu un succès médiatique digne des meilleurs moments de la révolution roumaine ou de la profanation incontournable de la capitale du berlingot.

Au sein de l'admirable cohorte des défenseurs jusqu'auboutistes de la bannière étoilée et du droit des honnêtes gens, Dick Cheyney, que ses états de service de « soutien de famille » pendant la guerre du Vietnam placent à peu près au même niveau que l'héroïque vice-président Dan Quayle — planqué loin des rizières, dans une garde nationale du Middle West — s'est donc risqué à des évaluations quelque peu surprenantes, immédiatement relayées par la meute unanime de tous les crétins ignorants, consentants ou vendus qui constituaient, en ces moments terribles, les avant-gardes farouches de l'information « démocratique »...

Dès le début du conflit, il était pourtant évident, pour quiconque prenait la peine de s'informer sérieusement, que le rapport des forces en présence était écrasant en faveur de la coalition mandatée par le Conseil de Sécurité de l'ONU pour punir l'agression perpétrée contre le vaillant petit Etat koweïtien. Est-il besoin de rappeler que l'Irak est un Etat de moins de vingt millions d'habitants, aux capacités industrielles limitées, à peu près totalement dépendant de l'extérieur dans le domaine technologique comme dans celui des fournitures d'armement, et ne disposant pour toutes ressources que de celles que lui procurent ses exportations de pétrole, stoppées depuis six mois par l'embargo et le blocus au moment où s'est déclenchée l'opération « Tempête du Désert ». Il est totalement grotesque d'assimiler Saddam Hussein à Hitler, l'Irak baasiste à l'Allemagne nationale-socialiste, qui était en 1939 la première puissance industrielle d'Europe, avec une population deux fois supérieure à celle de la France d'alors.

Parler dans ces conditions de « quatrième puissance militaire du monde », à propos d'un pays dont le revenu national doit être le trentième de celui de la France, relève de l'affabulation la plus totale ; chacun sait en effet aujourd'hui que la capacité militaire est fatalement déterminée par la puissance économique, le niveau technologique et scientifique, les possibilités de renseignement et la maîtrise de procédures de conduite des opérations qui sont d'une complexité grandissante. Seuls l'URSS et les quelques pays industriels les plus avancés du camp occidental remplissent aujourd'hui les conditions permettant d'accéder au peloton de tête des puissances militaires. Mesurer la force d'une armée au



L'armée irakienne ne pouvait pas tenir longtemps sous les bombardements. En trois jours, les Alliés ont largué plus de bombes qu'il n'en est tombé sur Dresde et Hambourg pendant la Seconde Guerre mondiale. On évalue les pertes militaires irakiennes à 100 000 morts





Il fallait toute la mauvaise foi de certains présentateurs de télévision pour oser comparer l'Irak baasiste, qui est un pays sous-développé de 17 millions d'habitants, avec l'Allemagne nationale-socialiste, qui était la première puissance industrielle d'Europe.

volume des effectifs qu'elle peut mettre en ligne ou à la qualité de matériel terrestre dont elle dispose est tout simplement ridicule. La qualité des armements mis en œuvre, la diversité et la complémentarité des moyens réunis au sein d'un système de forces, le niveau d'instruction et la motivation des personnels, la possibilité de conduire des actions interarmes et interarmées, l'efficacité des chaînes logistiques, la liberté de mouvement que procurent la maîtrise de la mer et le volume des moyens aériens sont autant d'éléments autrement déterminants pour emporter, sur le plan militaire, la décision finale.

Les experts et les journalistes disposaient pourtant de références assez précises à propos de l'armée de Bagdad dans la mesure où ils avaient pu la voir à l'œuvre au cours des huit années de la guerre irano-irakienne. Ce test grandeur nature s'était pourtant révélé concluant. L'invasion du Khouzistan iranien par les unités blindées et mécanisées irakiennes avait été stoppée à Khorramchar par les *pasdarans* iraniens et l'envahisseur avait même dû se replier en abandonnant à l'adversaire une partie de son territoire. A partir de ce moment, les troupes de Saddam Hussein ont mené une guerre essentiellement défensive, appuyée sur des positions protégées et enterrées, en privilégiant l'action de l'artillerie. Comme l'Irak, massivement soutenu par toutes les grandes puissances soucieuses de donner un coup d'arrêt à l'expansionnisme chi'ite, disposait par ailleurs d'une supériorité aérienne totale, on peut considérer que l'armée du raïs de Bagdad a fait preuve d'une extrême prudence dans la conduite des opérations, en se contentant de riposter par sa puissance de feu aux assauts massifs d'une infanterie iranienne dépourvue d'appuis suffisants.

L'isolement de la République islamique, l'impossibilité de renouveler les pièces détachées, la paralysie de son aviation, les difficultés rencontrées pour se procurer les armements et les munitions nécessaires faisaient la part belle aux Irakiens, mais ceux-ci ne surent guère tirer profit d'une situation aussi favorable et la reprise de Fao, qui fut l'un des tournants de la guerre, n'a pas dépassé le niveau du simple succès tactique. Alors qu'il bénéficiait du soutien financier des pétromonarchies arabes, en même temps que des fournitures d'armes soviétiques et occidentales. Saddam Hussein n'a pas été en mesure d'atteindre les objectifs qu'il s'était fixés quand il avait pris l'offensive contre un Iran plongé dans le chaos et dangereusement isolé sur la scène internationale.

Il y avait là une première possibilité d'évaluer à leur juste mesure les capacités de l'armée irakienne, mais les conclusions qu'il eût fallu tirer rendaient alors totalement injustifiables le formidable déploiement de forces de l'opération « Bouclier du désert » et la destruction méthodique des infrastructures du pays à partir du 17 janvier 1991, qui vit le « bouclier » se transformer en « tempête ».

Contre l'Iran des ayatollahs, l'armée irakienne avait conduit une guerre qui rappelait à beaucoup d'égards les combats du premier conflit mondial et, de ce point de vue, elle avait montré une relative maîtrise des tactiques défensives, de l'aménagement et de l'exploitation du terrain en même temps que de l'emploi de l'artillerie, mais ces performances limitées, réalisées dans le cadre d'un conflit régional opposant des puissances militaires tout à fait moyennes ne la mettaient absolument pas en mesure de prétendre affronter durablement les forces déployées à partir du mois d'août dans le golfe Persique et en Arabie Saoudite.

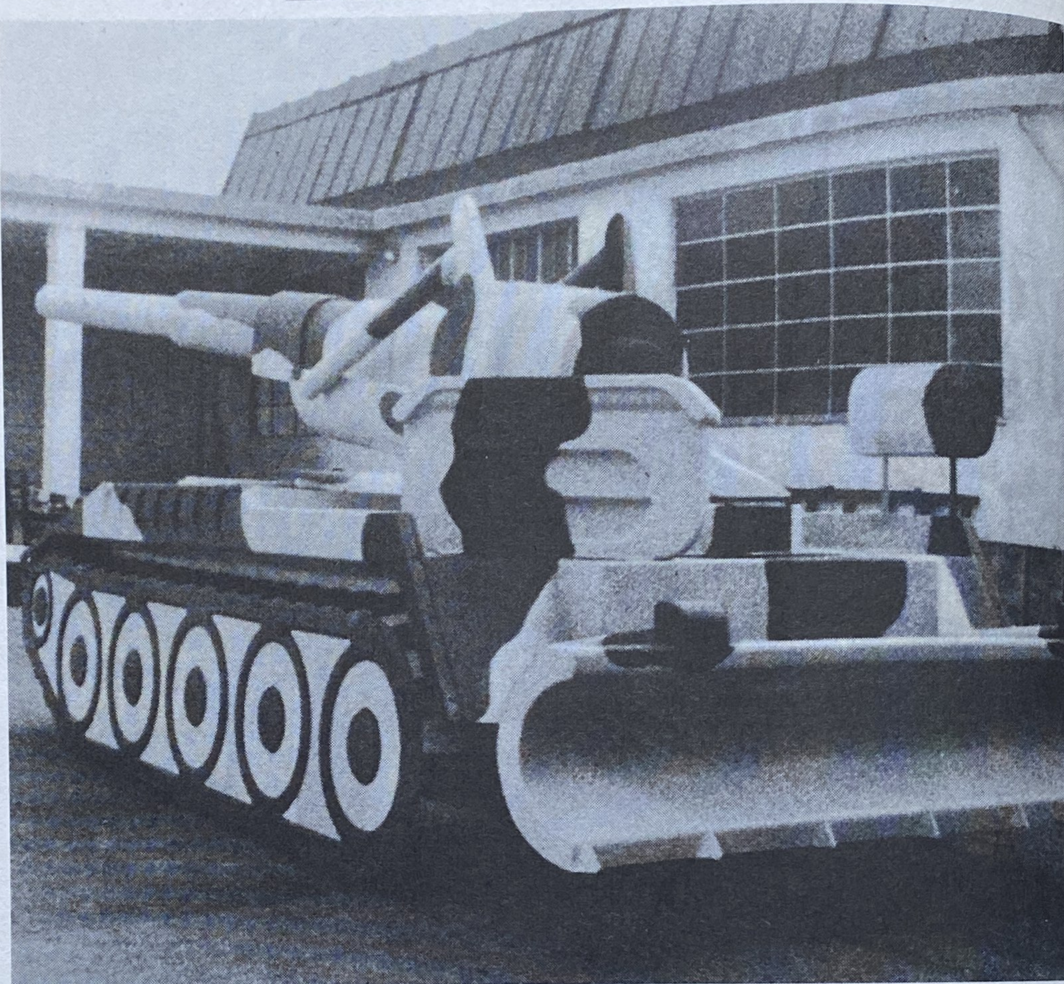
UN PAYS ISOLÉ À COURT DE MUNITIONS

Si l'on examine dans le détail les moyens parfaitement bien connus de l'armée irakienne, la « quatrième armée du monde » révèle rapidement ses limites. Dans le domaine des effectifs, le chiffre de la population du pays limite d'emblée ses possibilités : le million d'hommes annoncé avant les combats doit certainement être réduit de deux ou trois cent mille et le nombre de soldats instruits et sérieusement entraînés ne doit pas dépasser trois à quatre cent mille. Pouvant tenir pendant plusieurs années en position défensive sur le front iranien, contre un ennemi tout juste capable de lancer à l'assaut des vagues d'infanterie promises à des pertes effrayantes, l'armée irakienne n'était évidemment pas en mesure de rejouer Verdun contre le déluge de feu à sens unique qui l'accablait depuis les airs, sans possibilité de camouflage et sans perspectives de voir recompléter en permanence effectifs et dotations comme cela avait été le



cas au Vietnam pour les bo-doïs de Giap.

Le choix d'une stratégie résolument défensive limitait par ailleurs l'importance des forces blindées dont disposait le maître de Bagdad. Le chiffre de cinq mille cinq cents chars prend une tout autre signification quand on précise que seuls huit cents T72 soviétiques étaient en mesure de rivaliser avec les Abrams ou les Chieftain alliés. Neuf cents T62 pouvaient certes se mesurer aux blindés plus légers de la coalition mais les autres modèles soviétiques en dotation dans l'armée irakienne pouvaient tout juste être utilisés comme artillerie enterrée. En réalité, moins d'un millier de chars irakiens étaient en mesure d'affronter dans une grande bataille de mouvement les forces adverses. A condition, bien entendu, que l'espace aérien ne soit pas totalement contrôlé par l'adversaire, ce qui était le cas des premières heures du conflit…



L'Irak possédait de nombreux leurres, du type de ce char gonflable. Mais, dans cette guerre, ce sont surtout lestéléspectateurs qui ont été leurrés.

UNE AVIATION SURCLASSÉE ET UNE MARINE DÉRISOIRE

La conduite d'une bataille de chars, combinée avec des feux d'artillerie et l'appui d'avions d'attaque au sol ou d'hélicoptères antichars exige par ailleurs une maîtrise très avancée du combat interarmes et interarmées, une pratique bien rodée des états-majors, une capacité d'acquérir et de traiter en temps réel le renseignement nécessaire, autant de conditions hors de portée des Irakiens. Leur artillerie, qui avait fait merveille contre les Iraniens, allait fatalement se révéler impuissante face à des forces en mouvement, sans possibilité de surveillance du champ de bataille et sans protection antiaérienne réellement efficace. La prodigieuse consommation de munitions de l'artillerie d'aujourd'hui implique également la mise en place de chaînes logistiques qui doivent pouvoir fonctionner une fois la bataille engagée. Les dégâts infligés aux infrastructures de l'arrière et aux dépôts de munitions par l'aviation alliée rendaient difficile tout engagement coordonné et durable des pièces irakiennes…

L'absence totale de l'aviation irakienne au cours de la bataille a constitué l'une des plus grosses surprises de ce conflit dans lequel, contre toute attente, l'une des deux armées ne s'est pratiquement pas battue. Le mystère demeure quant au départ vers l'Iran des avions de combat les plus modernes des forces aériennes irakiennes, mais, enterrée dans les abris, les appareils irakiens n'ont pratiquement pas pris l'air quand ils ont échappé aux bombardements des Alliés. Le fait de disposer de six cent cinquante avions de combat, dont certains pouvaient paraître tout à fait performants, ne suffit pas à faire une puissance aérienne significative face aux engins et aux pilotes américains, britanniques ou français. Les Irakiens avaient acquis contre l'Iran une certaine maîtrise de l'attaque au sol et du bombardement. Les pilotes de Bagdad avaient appris à larguer des missiles du type « Exocet » ou à utiliser des bombes à guidage laser, mais en faisant toujours preuve d'une grande prudence et dans un ciel pratiquement vide d'avions ennemis. Face aux appareils américains qui représentent la toute dernière génération des avions de combat, l'affrontement était pour eux totalement inégal.

De la même manière, les moyens antiaériens mis en œuvre furent généralement surclassés par les possibilités techniques supérieures de l'aviation alliée. Le fait de disposer de missiles modernes tels que les « Magic » de Matra ou les « Exocet » de l'Aérospatiale ne pouvait servir à grand-chose à une aviation immédiatement clouée au sol. Les missiles sol-sol irakiens, même transformés pour acquérir une portée plus importante, n'étaient pas en mesure d'inquiéter sérieusement les forces de la coalition ou Israël, dans la mesure où le déploiement des « Patriot » leur enlevait l'essentiel de leur capacité de destruction. Leur emploi au cours de la bataille aéroterrestre qui n'eut pas lieu eût été de toute manière rendu très problématique par les destructions immédiates que pouvaient infliger aux rampes de lancement une aviation alliée totalement maîtresse du ciel… Il est inutile d'évoquer la « marine » irakienne, réduite à quelques dizaines d'unités très modestes dont l'anéantissement ne pouvait être qu'une formalité.

CHIMIQUE, BACTÉRIOLOGIQUE, NUCLÉAIRE : LES BOBARDS

Faute de faire le poids avec son arsenal conventionnel, Saddam Hussein pouvait-il compenser avec ses armes chimiques et biologiques — ces

dernières largement hypothétiques — l'infériorité technologique de ses forces ? Pendant de longs mois, les médias occidentaux ont largement glosé sur les horreurs de la guerre chimique, mais tous les militaires savent que l'arme chimique n'a que peu d'effets sur les troupes manœuvrant en ambiance NBC et donc protégées ; elle a surtout pour intérêt de retarder la manœuvre adverse ou d'interdire temporairement une zone en imposant des délais de décontamination et des précautions assez lourde à mettre en œuvre. Efficace contre des civils surpris ou contre les assauts d'une infanterie non protégée, elle ne pouvait en rien changer le sort du conflit et son emploi aurait pu justifier des représailles insupportables. Le potentiel irakien en ce domaine a été par ailleurs très exagéré, tout comme les possibilités pour Saddam Hussein de lancer une guerre bactériologique totalement inadaptée à la situation militaire qui prévalait dans le Golfe. Dans le domaine nucléaire, les informations les plus contradictoires ont été avancées, certains prophétisant que l'Irak pourrait disposer de l'arme atomique en moins de deux ans, d'autres évoquant une période de plusieurs décennies.

PAS DE « TERRORISME »

Au-delà des additions fantaisistes qui transformaient l'armée d'une puissance régionale du Proche-Orient en quatrième armée du monde, les médias officiels ne se sont pas privés d'agiter le spectre du terrorisme. On avait plutôt considéré jusque-là que l'Irak était davantage fréquentable que certains de ses voisins, mais la neutralité libyenne et iranienne tout comme la participation syrienne à la coalition commandaient d'oublier les victimes de la rue Marbeuf, du « Drakkar » et de Lockerbie, tout comme les derniers otages détenus à Beyrouth certains depuis six ans, dans des conditions qui ne sont pas celles de l'hôtel Rachid de Bagdad. Il fallait cependant que « Tempête du désert » apparût comme une action préventive destinée à prémunir les grandes métropoles occidentales contre toute riposte terroriste. C'était oublier que Saddam Hussein n'avait que très peu de possibilités d'actionner des réseaux généralement proches de la Syrie et de l'Iran, ses deux adversaires régionaux, dans des pays avec lesquels il entretenait, il y a encore quelques mois, d'excellentes relations, sur fond de ventes d'armes, de grands contrats et de *containment* de l'intégrisme iranien… On n'en attribua pas moins à Bagdad, contre toute évidence, l'attentat de la rue Copernic et celui de la rue des Rosiers…

L'IRAK ABANDONNÉ

La gigantesque désinformation qui a contribué à surdimensionner jusqu'à un point délirant la puissance militaire irakienne a d'autant mieux fonctionné que le maître de Bagdad y trouvait tout à fait son compte dans la confrontation psychologique et politique engagée avec l'Occident et avec l'opinion des pays arabes.

Saddam Hussein a sans doute cru que les Alliés n'iraient pas jusqu'au bout de la logique de guerre, il a cru que la « rue arabe » ferait basculer certains alliés de la coalition, qu'une réaction israélienne précipiterait les choses et qu'une fois la guerre engagée, il pourrait l'arrêter suffisamment tôt pour apparaître, au moins en partie, comme le vainqueur politique du conflit. On peut considérer aujourd'hui, même s'il parvient à sauver son régime, qu'il s'est lourdement trompé sur ces différents points. A partir de là, les jeux étaient faits.

Totalement dominée sur le plan aérien, complètement aveugle faute de renseignements, sans possibilité de recevoir des soutiens extérieurs, soumise à des bombardements d'une ampleur et d'une précision sans précédent, l'armée irakienne n'était pas en mesure d'opposer durablement une résistance organisée à l'offensive alliée. Sa défaite aura eu, en tout cas, le mérite de révéler au grand jour l'ampleur du mensonge médiatique devenu, à l'évidence, un auxiliaire indispensable à la conduite de la guerre « du droit ». Nous pouvons, quant à nous, être rassurés : le général Germanos, patron du SIRPA, considère en effet que *« la méthode choisie par la France pour sa communication de guerre a trouvé son équilibre… »*

■ **Jacques Berrel**

ÇA NE GAZE PAS

Lorsque les premiers Scud irakiens furent tirés sur Israël dans la nuit du 17 au 18 janvier, les sirènes d'alarme ont hurlé dans tout le pays. La radio a interrompu ses programmes pour diffuser les consignes de la défense civile : *« Une attaque aux missiles est en cours. Personne ne doit descendre aux abris. Enfermez-vous dans une chambre isolée et mettez les masques à gaz »*. Une heure plus tard, les autorités firent savoir que les missiles qui avaient frappé Tel-Aviv et Haïfa étaient équipés de charges conventionnelles.

Mais les Israéliens ne furent pas rassurés pourt autant. Depuis plusieurs semaines, ils avaient été abreuvés d'informations sur l'arsenal chimique de Saddam Hussein. Le Monstre de Bagdad, disait-on, allait poursuivre l'oeuvre de destruction commencée à Auschwitz. Lorsqu'un autre missile conventionnel détruisit un immeuble de Tel-Aviv dans la soirée du 22 janvier, trois personnes moururent d'une crise cardiaque après s'être injecté de trop fortes doses d'atropine. A Ryad et Dharhan, également visés par les Scud irakiens, la psychose des gaz fut entretenue par les correspondants des grandes chaînes de télévision que l'on vit en direct se précipiter sur leurs masques à gaz. Tout le monde s'attendait également, lorsque viendrait l'heure de la confrontation terrestre, à ce que les troupes de la coalition soient attaquées à l'arme chimique. Des images de soldats empêtrés dans leur tenue NBC furent diffusées dans le monde entier. Effet de panique garanti.

Après la déroute de l'armée irakienne, les responsables américains firent l'inventaire du matériel et des munitions que l'ennemi avait abandonnés au Koweit. Pas la moindre trace de gaz de combat ! Certains responsables américains pouvaient alors avouer, avec un oeil malicieux, qu'ils n'avaient jamais pris au sérieux les menaces chimiques des dirigeants de Bagdad.

L'opinion publique internationale était tombée dans le panneau d'autant plus facilement que les médias répétaient depuis plusieurs années que les troupes de Saddam Hussein avaient gazé plusieurs milliers de kurdes à Halabja, une petite ville du nord de l'Irak, en mars 1988. Or, *L'Idiot international* de Jean-Edern Hallier, qui avait lui-même consacré plusieurs articles à ce prétendu massacre, a enfin révélé, dans son numéro du 13 mars dernier, qu'il s'agissait d'une mystification.

On sait aujourd'hui que ce sont les Iraniens qui, après avoir encerclé Halabja et la croyant toujours aux mains de l'armée irakienne, firent usage d'un gaz chimique, le cyanide. Un rapport du Pentagone, cité par le journaliste américain Patrick E. Tyler dans l'International Herald Tribune du 4 mai 1990, confirme que ce gaz n'a jamais été en possession des Irakiens, mais que les Iraniens l'ont utilisé à plusieurs reprises.

Peu après les événements de Halabja, un émissaire des Nations-Unies fut chargé d'enquêter dans le nord de l'Irak. Il acquit la conviction que l'armée irakienne n'avait pas employé de gaz de combat contre les Kurdes de la région. Par contre, un témoin digne de foi, le Dr Abdul Rahman Ghassemlou, secrétaire général du Parti démocratique kurde (PDK) d'Iran, déclarait à l'hebdomadaire arabe Kol Al-Arab avoir vu les troupes de Khomeiny utiliser des armes chimiques contre les Kurdes d'Iran à deux reprises, en 1982 et en 1987.

■ **Jacques Devidal**



MONOPOLE

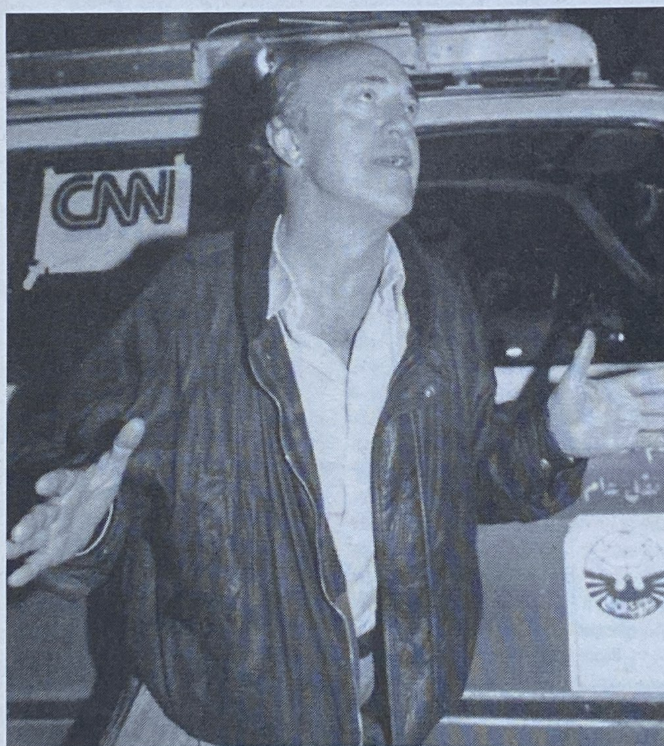
CNN : L'ATOUT MAÎTRE

A côté de la guerre militaire, la guerre des images, comme la guerre économique, s'exerce aux dépens de l'Europe. Le monopole de CNN a donné une inquiétante illustration de la volonté hégémonique des Etats-Unis.

Ted Turner, le patron de CNN, est l'autre grand vainqueur de la Guerre du Golfe. *Cable News Network* a largement dominé la couverture des événements, avec une audience de 10,8 millions de téléspectateurs dans les premiers jours du conflit, selon l'Institut Nielsen. C'est le taux d'audience le plus élevé qu'ait jamais connu une chaîne câblée. Une prouesse « quantitative » qui se double d'une influence sélective. George Bush et Tarek Aziz n'ont pas été les seuls à ne plus pouvoir s'en passer. A Los Angeles, à Washington, à New York, à Ryad comme à Bagdad, de nombreux chefs politiques et militaires ont subi la même fascination. De hauts responsables du Pentagone, indique Jean-François Lacan, avouent que, dans les premiers jours du conflit, *« les rapports des services secrets paraissaient trop lents et trop fades pour lutter contre l'immédiateté des images en continu »* (1). Dans les médias, la contagion a été instantanée et fortement dommageable. *« Il faut imaginer les pressions qui s'exercent sur un reporter isolé sur un coin du front, observe Marc Kravetz, l'envoyé spécial de* Libération *à Bagdad, quand sa rédaction passe son temps à regarder CNN. »* (2). Résultat : rapidement CNN a occupé une position hégémonique. Dans un conflit où les deux camps pratiquent la censure et la rétention de l'information, elle est devenue *la* source d'images et d'informations. Ce mécanisme va conduire CNN à confirmer CNN.

EN CONTINU ET EN DIRECT

« Raconter ce qui se passe au moment où ça se passe » est la belle devise de la chaîne de Ted Turner. Le principe est simple : il correspond à celui de la « couverture » d'une manifestation sportive. Le journaliste, comme le téléspectateur, ne fait que constater ce qu'il voit. Sur l'écran, l'image apparaît frappée du logo *« CNN live »*. Livrée en continu et de préférence en direct, c'est-à-dire en temps réel, l'image-information ne laisse aucune place à l'analyse et au recul. Mais l'impression donnée est celle de l'authentique et de la vision globale chère à McLuhan. Deux ingrédients déterminants pour permettre d'engager une opération d'intoxication. Ils ont permis à CNN d'être un redoutable instrument de guerre psychologique et favorisé largement le dispositif de manipulation médiatique du Pentagone.



Peter Arnett, correspondant de CNN à Bagdad et unique journaliste accrédité. Ou comment maintenir en haleine les téléspectateurs en ne leur montrant que des feux d'artifice.

LES FRANÇAIS PASSÉS SOUS SILENCE

Le succès de CNN tient à la présence à Bagdad, depuis le mois d'août, du trio de reporters formés par Bernard Shaw, John Holliman et Peter Arnett. Ils sont restés seuls en lice grâce à une ligne téléphonique spéciale ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre, reliée à Aman (Jordanie) d'où le signal était émis sur le satellite vers le siège de CNN à Atlanta (Géorgie) Les responsables de CNN avaient négocié l'installation de cet équipement avec les autorités irakiennes depuis l'automne dernier. Leur dispositif dans le Golfe comprenait près de deux cents personnes.

Le 16 janvier à 1 heure du matin, CNN donne, depuis Bagdad, le signal du déclenchement des bombardements alliés sur la capitale irakienne. CNN devient rapidement le principal fournisseur d'images et d'informations. Les chaînes de télévision européennes les diffusent abondamment. Dans un premier temps, ce qui va largement contribuer à créditer la « neutralité » de la chaîne américaine, CNN apparaît comme un fabuleux outil pour Saddam Hussein. La chaîne n'hésite pas à diffu-

ser des directs de Bagdad sans discontinuer. Une interview de Saddam Hussein passera quatre à cinq fois dans la même journée. Les Américains s'en émeuvent. Alan Simpson, ami personnel de George Bush et numéro deux des Républicains au Sénat, dénonce en Peter Arnett, le correspondant de CNN à Bagdad, un *« sympathisant irakien »* marié à une ancienne militante favorable au Vietcong (3). Des Américains manifestent devant le siège de CNN pour protester contre sa façon de « couvrir » le conflit.

OVERDOSE DÉSINFORMANTE

Cette crédibilité acquise, CNN donnera la parole à George Bush et livrera, en direct tous les après-midi, toutes les conférences militaires des Alliés (à l'exception de celles des Français, largement passés sous silence, impérialisme linguistique oblige).

Floris de Bonneville, le directeur de l'Agence Gamma, a, comme tout le monde, installé CNN dans son bureau. Son jugement sur CNN est celui d'un professionnel lorsqu'il affirme que la chaîne de Ted Turner a contribué à *« une sorte d'*overdose *désinformante »*. Il cite l'exemple de l'explosion survenue à Londres, devant le 10 Downing Street, qui sera l'occasion de multiplier les directs, avec gros plan de la porte de la résidence du Premier ministre britannique. Alors même que cet attentat n'avait aucun rapport avec le Golfe. De fait, CNN a souvent tiré sur la corde de l'émotion, n'hésitant pas à annoncer, en direct, une attaque chimique ou à se livrer à la facétie de l'enfilage des masques à gaz. Aux Etats-Unis, il est vrai, la notion du direct relève du relatif : certains journaux télévisés n'hésitent pas à le reconstituer pour faire « plus vrai ». L'information américaine est d'abord une marchandise…

Il y a dix ans, quelques Européens s'inquiétaient de la suprématie américaine dans la collecte et le traitement de l'information. Aujourd'hui, ils prennent la mesure de l'hégémonie audiovisuelle américaine qui impose son point de vue sur un conflit international. Plusieurs projets viennent ainsi de voir ou de revoir le jour. Il serait temps, car la guerre est aussi culturelle et ses agressions peuvent provenir également de celui qui passe pour l'ami.

■ **Eric Eudes**

(1) « Malaise dans les médias » in *Le Monde* (16 février 1991).
(2) Ibid.
(3) Prix Pulitzer, Peter Arnett n'est pas un inconu. Homme de terrain et de réflexion, ce « briscard » de l'information a été reporter au Vietnam pour le compte de l'Associated Press. Il est l'auteur de *Reflections on Vietnam : the Press and America* (Niemann Reports, mars 1972). En 1963, il est le second de Malcom Browne, l'homme qui a pris la photo du moine bouddhiste Quang Duc, photo reprise à la « une » de la presse mondiale. Browne est alors accusé par le régime Diem d'avoir payé d'autres moines pour tuer Quanc Duc. Arnett est « passé à tabac » par la police de Saigon et sa caméra est brisée, pendant qu'il essayait de photographier une manifestation bouddhiste. Le président Kennedy devra intervenir personnellement pour faire protéger les deux journalistes qui ont été arrêtés. Voir Oliver Boyd-Barrett et Michael Palmer : *Le trafic des nouvelles — Les agences mondiales d'information* (Alain Moreau, 1981).

TIENS, VOILÀ DU BIDON !

Karim Dialo est un jeune Noir de vingt-sept ans. Le 22 avril 1990, vers minuit, il se promène sur le boulevard Saint-Michel, à la hauteur de la fontaine Médicis, lorsqu'il est pris en chasse par une bande de skinheads. Il s'enfuit à toutes jambes, le long des grilles du Luxembourg, mais il est rejoint par l'un de ses poursuivants qui le jette à terre. Une voiture, garée sur le trottoir, allume ses phares, fonce sur lui et le renverse. Il tente de se relever, mais sept autres skins lui tombent dessus et le rouent de coups de pied dans le ventre et au visage. Il a tout juste eu le temps de voir s'approcher une 205 noire, dont le passager tient une caméra.

Karim restera trois jours à l'hôpital, avec une fracture ouverte au tibia, des contusions et des points de suture sur le crâne. Puis, le 30 mai, il découvre avec surprise que le *Canard enchaîné* raconte sa propre histoire. Il y apprend que l'homme entrevu à la fenêtre de la 205 est un cameraman de La Cinq, accompagné d'un journaliste de la même chaîne, Pascal Richard, et que les skinheads ont été payés pour commettre cette agression. Bien entendu, le film a été diffusé sur La Cinq. Et, le 29 juin, Pascal Richard est inculpé de « blessures involontaires » et de « délit de fuite » pour avoir disparu sans porter secours à la victime. Ce n'était pas la première fois que la presse suscitait les délits qu'elle dénonçait : des photographes avaient payé des adolescents des Minguettes pour qu'ils mettent le feu à des voitures.

Le 1er juin 1990, « 52 à la une », un magazine de TF1 dirigé par Jean Bertolino, présente un reportage de Denis Vincenti sur *« la faune étrange des sous-sols parisiens »*. Trois semaines plus tard, *Minute* révèle que les scènes ont été tournées dans les carrières de Meudon avec des figurants rémunérés et cite le témoignage d'un inspecteur de la 2° DPJ : *« En douze ans de ronde dans les catacombes parisiennes, je n'ai jamais vu l'ombre d'un skin ni la moindre trace de ces rigolos masqués, les soi-disant dépouilleurs de la Securitate. »*

Dans *Télérama* du 29 septembre, Jean Bertolino tente de se justifier, en expliquant : *« De toute façon, dès que la télévision arrive, les choses ne sont plus tout à fait les mêmes. Moi, je souhaite faire passer l'information à travers des personnages ... »* Et il ajoute : *« Moi, je ne m'amuse pas à couper dans les bons plans pour utiliser des recadrages qui donne une image floue, pour faire croire qu'elle a été prise à la sauvette. »* Une pierre dans le jardin d'Antenne 2, dont le magazine « Envoyé spécial » a diffusé un reportage sur les taggers. Et ce bon confrère met les pieds dans le plat : *« Qu'on ne me fasse pas croire que l'arrivée des taggers dans le champ de la caméra était imprévue. On leur a dit allez-y. De plus, moi, je n'ai jamais filmé des gens qui attaquent les biens publics ! »*

Il est vrai que Bernard Benyamin, l'un des deux responsables d'« Envoyé spécial », est un spécialiste de la mise en scène. En octobre 1990, il décide de consacrer un sujet au pilote d'Air France, qui a dénoncé la thèse officielle de l'accident de l'Airbus A 320, à Habsheim. Celui-ci se plaint d'avoir subi les tentatives d'intimidation d'un inconnu qui l'a suivi dans chacun de ses déplacements. Qu'à cela ne tienne ! Des images seront diffusées, montrant le pilote d'Air France pris en filature par un personnage à la mine patibulaire, qui n'est évidemment qu'un figurant.

Ces méthodes viennent directement des Etats-Unis où elles sont monnaie courante. Plusieurs journalistes des grandes chaînes télévisées, que ce soit CBS, ABC ou NBC, ont été pris la main dans le sac au moment où ils payaient de jeunes Palestiniens pour qu'ils jettent des pierres sur des patrouilles américaines, ou de jeunes Noirs sud-africains pour qu'ils mettent le feu à des maisons de Soweto.

La course à l'audimat ne saurait justifier de telles tromperies. « *Lorsque le journaliste se sert des armes de la fiction sans le dire,* écrit Marc Lecarpentier dans *Télérama* du 29 septembre 1990, *lorsqu'il manipule l'espace scénique et invente la dramaturgie pour mieux émouvoir, ce sont les téléspectateurs qui sont méprisés.* »

■ **J.D.**



MENSONGE EN DIRECT

TIMISOARA : LE PRÉCÉDENT

◆

« *Mieux vaut un faux vraisemblable qu'une vérité banale* », écrivait Malaparte, lequel a fabriqué quelques légendes. La formule éclaire le syndrome roumain dont la télévision a été l'amplificateur et la principale victime en décembre 1989.

◆

La Roumanie fait alors la « une » des médias. La « guerre des rues » se poursuit, hantée par l'ombre des hommes de la *Sécuritate*. les journalistes occidentaux suivent les événements par le biais des agences de presse hongroise (ADN), mais sont persuadés de participer « en direct » à la « Révolution » d'un pays dont ils ignorent tout ou presque. Les rumeurs les plus folles circulent sur les maléfices du « Génie des Carpates ». Certaines sources font état de soixante mille morts.

Le 21 décembre, Nicolae Ceausescu, coiffé d'une toque de fourrure et engoncé dans un grand manteau, apparaît pour prononcer son dernier discours. Il harangue la foule massée « spontanément » sur la place de la République qui fut jadis « royale ». Mais la foule l'interrompt en le huant. Le masque du vieux dictateur se tord, ses yeux trahissent l'étonnement et le désarroi. Il ne comprend pas. Il ne comprend plus. Son monde bascule. Toutes les télévisions diffusent ces images qui donnent à ceux qui les regardent — comme celles qu'ils regardaient hier, au moment du « printemps de Pékin » — le délicieux sentiment de participer à la chute du tyran. Prodige renouvelé de la télévision et de la société de communication qui ne connaissent aucune barrière, car elles avancent au pas de la démocratie (1). Mirage d'une réalité mensongère, plutôt, car déjà la manipulation commence.

Le 22 décembre, la « fuite » du couple Ceausescu constitue l'information dominante. A Bucarest, la foule envahit le siège du Comité central du Parti communiste roumain. Il est midi. Deux minutes plus tard, le poète dissident Mircea Dinescu annonce au monde la chute des Ceausescu. La nouvelle est transmise « en direct » par la télévision roumaine, relayée — grâce au miracle du satellite — par les télévisions du monde entier. La Cinq est sur place, elle a devancé les autres chaînes françaises. A Paris, Guillaume Durand qui, comme Christine Ockrent, a été formé và l'école américaine, tient l'antenne depuis 12 h 30. Pour le 20 heures, il commente les images roumaines avec un « plateau » riche d'invités experts en roumanologie. la Roumanie « fait » l'audience…



Le procès des époux Ceausescu retransmis à la télévision française *en direct* ! Puisqu'on vous le dit...

« 4 630 CORPS »

Le samedi 23, à l'heure fatidique du 20 heures, les télévisions annoncent la *« découverte, la veille, d'un charnier »*, à proximité de la cathédrale de Timisoara, l'ancienne Temesvar hongroise, là même où la révolte a pris naissance et là même où les coups de feu ont été tirés sur la foule, voici quelques jours. Les commentateurs font état d'un chiffre précis — « 4 630 corps » — et livrent les détails : certains corps présentent des signes de torture et de strangulation. Les images ne sont pas très nettes. Elles ont été prises dans la nuit à la lueur des projecteurs qui diffusent une lumière vaporeuse. Ces images permettent de distinguer une trentaine de corps alignés sur des draps blancs qui se détachent dans la pénombre. L'un des « témoins » tire un corps à l'aide du lien attaché au jambes de la victime. Particulièrement insoutenable : le cadavre d'une femme qui tient celui d'enfant.

« Toutes les sources nous confirment qu'on a découvert des charniers » annonce Antenne 2. Sur la Cinq, Guillaume Durand, toujours péremptoire, évoque le chiffre de 4 630 corps comme un bilan *« tristement officiel »*. En fait, il s'agit du chiffre avancé par une dépêche de l'AFP datée du 22 décembre, chiffre reproduit sur la légende d'une photo du « charnier » diffusée le 23 par la même agence. L'envoyé spécial de la Cinq qui vient d'arriver à Timisoara, confirme : *« 3 000 cadavres au moins »*.

Survenant à la veille de Noël, ces images *« fortes »* provoquent l'indignation la plus vive. Sur TF 1, Gérard Carreyrou lance un appel à la formation de brigades internationales pour partir *« mourir à Bucarest »*. Aux journalistes se joignent naturellement les hommes politiques qui se bousculent pour livrer leurs petites phrases d'humanité. Le lendemain, tous les quotidiens paraissent avec de gros





La mise en scène macabre du « charnier » de Timisoara, composé en fait de cadavres tirés hâtivement de la morgue. L'accusation de génocide lors du procès du « vampire des Carpates » se trouve opportunément justifiée. Le nouveau pouvoir communiste est légitimé *ipso facto* par les charognards de l'info.

titres à la « une ». Aucun n'a résisté à la fascination nécrophile et à la vraisemblance du faux. L'envoyé spécial de *Libération* qui avait omis d'évoquer le « charnier », voit son « papier » enrichi par la rédaction parisienne. Procédé similaire dans *le Monde* où le « charnier » est évoqué dans le chapeau de l'article du journaliste dépêché sur place.

« L'ANTÉCHRIST EST MORT LE JOUR DE NOËL »

Les détails les plus macabres fusent. Du « charnier » on glisse très vite à l'imputation de « génocide ». La surenchère médiatique bat son plein et s'alimente de fantasmes les plus fous. Dans l'une de ses éditions, TF 1 explique doctement : *« Ceausescu, atteint d'une leucémie, aurait eu besoin de changer son sang tous les mois. Des jeunes gens vidés de leur sang auraient été découverts dans la forêt des Carpates. Ceausescu vampire ? Comment y croire ? Et pourtant, la rumeur avait annoncé des charniers. On les a retrouvés à Timisoara. Et ce ne sont pas les derniers. »*

Le 25 décembre, le présentateur de la télévision roumaine annonce : *« L'Antéchrist est mort le jour de Noël »*. Lorsque survient l'annonce de la mise à mort du tyran et de son épouse, dans des circonstances, elles aussi manipulées par l'image et la médiatisation, le monde entier respire enfin d'avoir été délivré d'un couple maudit sur lequel les témoignages les plus extravagants sont délivrés sans aucune retenue et, surtout, sans véritables preuves.

Le « charnier » de Timisoara justifie tous les délires, jusqu'à l'exécution décrétée par une parodie de justice. Il faut attendre au moins un mois pour que le montage perde de sa véracité (2). Le 24 janvier, une dépêche de l'AFP fait état de l'enquête de trois médecins légistes roumains, lesquels affirment avoir examiné les registres de la morgue de Timisoara et les corps du « charnier », celui-ci n'a jamais existé. les corps exhibés — certains ont été recousus pour les besoins de la mise en scène — sont décédés de mort naturelle. Ils ont tout simplement été exhumés d'une fosse commune destinée à recueillir les dépouilles des pauvres. Ils donnent des précisions. Par exemple : la femme au bébé a succombé à une intoxication alcoolique. Au même moment, le quotidien local, *Renasterea Banateana*, affirme que seulement quatre-vingt personnes tuées par balles ont été recensées pour la période du 17 au 27 décembre. Le 27 janvier, la journaliste Colette Braeckmann put écrire dans le quotidien belge *Le Soir* : *« La télévision avait tout montré, tout expliqué. Et si c'était passé à la télévision, c'était vrai. Cela devenait vrai. Alors, moi qui n'avait rien vu à Timisoara, j'ai préféré me taire… »*

Dans le même temps et derrière ce rideau de fumée, l'intervention américaine à Panama faisait environ 4 000 victimes civiles (chiffre reconnu par le gouvernement de M. Endara, mis en place par les Etats-Unis). Aucun de ces vrais morts ne fut montré à la télévision, pour la simple raison que le gouvernement américain avait interdit toute « couverture » médiatique de cette « guerre-éclaire propre » à base de « frappes chirurgicales ».

■ Eric Eudes

(1) A l'époque, certains journalistes affirmeront même le rôle déterminant de la télévision dans le processus de démocratisation.

(2) Mais les images restent. La profanation de Carpentras montre que certains manipulateurs n'en ont pas oublié le poids.

À LIRE SUR LES ÉVÉNEMENTS DE ROUMANIE :

Victor Loupan : *La Révolution n'a pas eu lieu…* (Robert Laffont, 1991).

Michel Castex : *Un mensonge gros comme le siècle.* Roumanie, histoire d'une manipulation (Albin Michel, 1990).

CHRONIQUE

CARNETS DE VOYAGE EN ABSURDIE

PAR JEAN-CLAUDE VALLA

Lorsque j'ai appris que les troupes irakiennes s'étaient carapatées devant les chevaliers du Droit international, je n'ai pu cacher ma profonde déception. Ce n'est pas à vous que j'apprendrai que la Démocratie est un combat de tous les instants contre les forces du Mal. Encore faut-il qu'elle ait des adversaires à sa mesure !

◆

AVEC SADDAM, NOUS AVONS CRU TENIR UNE VRAIE BETE, BIEN IMMONDE, MAIS CE N'ÉTAIT FINALEMENT QU'UNE PETITE BESTIOLE

◆

Avec Saddam Hussein, nous avions cru tenir une vraie Bête, bien immonde. Eh bien, non, ce n'était finalement qu'une petite bestiole qui roulait les mécaniques, tout juste bonne à servir de croque-mitaine ! Nos soldats ont eu l'air fin lorsqu'ils se sont retrouvés en moins de deux sur les rives de l'Euphrate, sans avoir tiré un coup de feu, avec des milliers d'Irakiens sur les bras. De pauvres bougres qui n'avaient même pas de fusils et qui s'étaient précipités vers eux en agitant des drapeaux blancs. On se dit que ce n'était pas la peine d'avoir envoyé la Légion et les meilleurs régiments de l'armée française pour embarquer des Arabes et contrôler leur identité. Quelques compagnies de CRS auraient suffi !

Quand on voit ce piètre spectacle, on se dit que nos aînés ont eu de la chance d'avoir à faire à Hitler. Lui, au moins, ce n'était pas un rigolo. Contre un démon aussi coriace, qui ne négligeait aucun détail pour faire le mal, la Démocratie pouvait donner le meilleur d'elle-même. Quand on pense aux batailles hollywoodiennes qu'elle dût livrer contre l'Ogre germanique ! Les nations civilisées en eurent vraiment pour leur argent. Quatre ans de suspense. Des déluges de fer et de feu. Et quelle fin grandiose ! On imagine la Bête immonde, traquée dans son bunker, écoutant pour la dernière fois le *Crépuscule des dieux* sur son vieux gramophone ...

La guerre du Golfe, elle, ressemble à un navet inachevé. Quelle tristesse ! Que l'on ne compte pas sur moi pour applaudir. J'ai d'ailleurs d'autres chats à fouetter depuis que j'ai lu dans les journaux que la cour d'assises de Paris avait eu le culot d'infliger cinq ans de réclusion criminelle à une pauvre femme, originaire du Mali, accusée d'avoir avoir excisé six petites filles.

La cour d'assises pour une banale ablation du clitoris, on croit rêver ! Je sais bien que l'on n'a pas le droit de critiquer les décisions de justice, mais quand même ! J'avoue ne pas comprendre pourquoi la France interdit à ses immigrés de rester fidèles à leurs coutumes ancestrales, quand elle envoie son armée dans le Golfe pour permettre aux émirs du Koweït de reprendre possession de leurs harems. Deux poids, deux mesures !

◆

AUJOURD'HUI, ON FAIT LE PROCES DE L'EXCISION. DEMAIN, ON TRAINERA LES RABBINS DEVANT LES TRINUNAUX SOUS PRETEXTE QUE LA CIRCONCISION EST AUSSI UNE MUTILATION SEXUELLE

◆

Et je m'étonne que Jean Pierre-Bloch, le fougueux président de la LICRA, n'ait pas daigné élever une protestation solennelle. Comment n'a-t-il pas compris que la justice venait de mettre le doigt dans un terrible engrenage ! Aujourd'hui, on fait le procès de l'excision et, demain, on traînera les rabbins devant les tribunaux, sous prétexte que la circoncision est aussi une mutilation sexuelle. Je préfère ne pas y penser !

On ne cesse de nous répéter que l'immigration est une chance pour la France. Oui, mais à condition que nous sachions nous enrichir de ces différences venues d'ailleurs. Hélas ! les Français sont trop imbus d'eux-mêmes pour admettre que la musique rap du groupe NTM (« Nique ta mère ») vaut bien une symphonie de Beethoven. Essayez de faire comprendre ça à ces brutes de CRS qui ont déboulé, le 9 mars au soir, dans un concert organisé sur la place du 8 mai 1945, à Saint-Denis, pour empêcher les jeunes spectateurs de se foutre sur la gueule. Si vous allez expliquer à un flic, même pas trop con, que le baston est consubstantiel à la culture hip-hop, vous risquez de vous faire embarquer pour outrage à agent !

Dieu merci, il y a encore quelques esprits éclairés capables de comprendre les richesses de l'âme africaine. Vous connaissez Georges Lapassade ? Cet éminent professeur de Paris VIII a eu l'heureuse idée d'introduire des travaux pratiques de rap, de graf et de tag dans son unité de valeur d'ethnomusicologie. Le succès a été immédiat, surtout auprès des jeunes Blacks et Beurs des banlieues alentour, à qui l'on ouvrait enfin les portes de l'université.

« Ces jeunes, dit Lapassade, *avait honte de leur créativité. Je leur ai montré que la culture hip-hop est une culture respectable. »* Le 21 mars, ce courageux professeur, qui se trouve aujourd'hui en butte aux jalousies de ses collègues, a été reçu à Matignon par un collaborateur de Michel Rocard, chargé des problèmes de l'immigration. Il était temps que ses mérites soient enfin reconnus !

Paris VIII est une université vraiment épatante. Le 4 mars dernier, elle a permis au rapper black

new-yorkais, Kris Parker, plus connu à la scène sous le nom de KRS 1, de faire une conférence au cours de laquelle il a expliqué comment la Grèce avait procédé à un pillage culturel de l'Afrique par l'intermédiaire de Ptolémée et d'Aristote. Les banlieusards qui étaient venus l'écouter en sont restés comme deux ronds de flan, mais sans doute ignoraient-ils que des universitaires noirs américains, réunis quelques jours plus tôt à Atlanta, ont accusé les *« historiens blancs racistes »* d'avoir *« volé et piétiné le grand passé africain »*.

◆

COMMENT POUVIONS-NOUS IMAGINER QUE JESUS ETAIT NOIR ET QUE L'AFRIQUE AVAIT ETE LE MERE DE TOUTES LES CIVILISATIONS ?

◆

Si j'en crois le *Monde* du 7 mars, qui a rendu compte de ce colloque, un professeur de Portland a expliqué que Napoléon fit délibérément détruire le nez du sphinx afin que son visage ne reflète pas qu'il était africain. Saviez-vous qu'Esope, Ramsès, Toutankhamon et Moïse étaient noirs, tout comme Imhotep, qui inventa la médecine vingt-deux siècles avant ce charlatan d'Hippocrate ? Un autre professeur, de l'Université de Georgie, a révélé que les dieux grecs, les Dix Commandements et la civilisation olmèque dérivent de la culture noire. Sur la base des premières images, il pense que Jésus et Bouddha étaient noirs. Il va falloir passer nos crucifix au cirage ! Dire que nos cardinaux et archevêques ne nous ont pas encore annoncé la bonne nouvelle !

Nous savions tous ce que le XXe siècle doit à la négritude. Nous admirions tous Martin Luther King et Roger Bambuck, Winnie Mandela et Lucette Michaux-Chevry, Louis Amstrong et Joëlle Ursull, Léopold Sédar Senghor et Yannick Noah, Desmond Tutu et Josephine Baker, Harlem Désir et Patrice Lumumba, Cassius Clay et Tina Turner. Mais comment pouvions-nous imaginer que l'Afrique avait été la mère de toutes les civilisations ?

Je suis sûr que Lionel Jospin a déjà donné des instructions pour rappeler à l'ordre les hellénistes de la Sorbonne qui n'ont même pas été fichus de déceler les racines africaines du miracle grec. Il va falloir modifier les livres scolaires. Toute l'histoire de l'humanité est à réécrire. Et, en cherchant bien, on découvrira peut-être que le vase de Soissons était une poterie africaine et que Vercingétorix était un solide gaillard à la peau d'ébène. Après tout, les petits nègres, que nous avons honteusement colonisés, avaient peut-être raison de dire « nos ancêtres les Gaulois » ! Quelles prodigieuses pistes de recherche ! Quel beau chantier pour l'université !

Mais, attention, ne perdons pas de vue qu'un révisionnisme peut en cacher un autre. Sous prétexte qu'il faut rendre aux Noirs ce qui leur appartient, ne spolions pas les Juifs de la Shoah. Le substitut général Jacques Duplat a eu mille fois raison d'en appeler au *« témoignage de six millions de Juifs morts dans les camps d'extermination »*. Ces belles paroles furent prononcées devant la Cour d'appel de Versailles, que l'on ne félicitera jamais assez d'avoir réussi à soutirer 120 briques à Jean-Marie Le Pen. N'écoutons pas les falsificateurs de l'histoire qui prétendent qu'il n'y a eu que 5 999 999 victimes, que les miradors n'ont jamais existé ou que le zyklon B était un vaccin contre le typhus.

◆

ON NE FELICITERA JAMAIS ASSEZ LA COUR D'APPEL DE VERSAILLES D'AVOIR REUSSI A SOUTIRER 120 BRIQUES A JEAN-MARIE LE PEN

◆

Heureusement que les tribunaux ne badinent plus avec ce genre d'énergumènes. Mais je trouve scandaleux que la XVIIe Chambre correctionnelle de Paris, devant laquelle Robert Faurisson comparaissait le 21 mars dernier pour un entretien accordé au *Choc du mois*, ait permis à cet abominable professeur d'expliquer à la barre, pendant quatre heures, que le tribunal de Nuremberg n'avait pas établi l'existence des chambres à gaz. Comme si les Vérités révélées avaient besoin d'être étayées par des preuves ! Maître Jouanneau, l'infatigable avocat de la LICRA, venu avec une bande d'amis, a bien tenté de faire taire le mécréant, mais le substitut du procureur de la République a eu le culot de dire qu'il n'était pas question de « museler la défense ». Quatre heures de blasphèmes, c'en était trop pour les supporters de Maître Jouanneau, qui ont préféré filer à la buvette du Palais.

Pauvre France ! Et, dites-vous bien qu'avec cette affaire Boudarel qui nous tombe sur les bras, il y a de quoi se faire du souci. Comment peut-on reprocher à ce professeur de Paris VII d'avoir tenté de rééduquer, dans des conditions climatiques défavorables, de sales brutes colonialistes ! Certes, ses méthodes étaient un peu archaïques, car le grand vent de Mai 68 n'avait pas encore soufflé sur la pédagogie, mais ses intentions étaient si pures ! Et voilà qu'on ose parler de « crime contre l'humanité », comme si l'on pouvait comparer un enseignant dont la gentillesse et la bonhomie sont attestées par tous ses collègues aux deux bouchers de Lyon !

Le conseil d'administration de Paris VII a cru bien faire en prenant la défense de son prof et en exprimant le souhait «que les historiens de l'université puissent poursuivre en toute sérénité leur travail de recherche scientifique». Mais je frémis à l'idée que le texte de ce communiqué ait pu tomber entre les mains de Robert Faurisson ou de Bernard Notin !

Ce n'est pas tout, hélas ! Dans le *Figaro* du 21 mars, Jean-Luc Domenach a commis une grave imprudence lorsque, voulant voler au secours de Georges Boudarel, il a écrit : *« Le souvenir des morts est sacré, mais il devrait appeler au pardon, en tout cas à la compréhension. »* J'imagine la tête des militants antifascistes qui ont réussi à faire boucler Paul Touvier et qui se sont battus pendant des années pour obtenir l'inculpation de René Bousquet ! Ne décourageons pas les bonnes volontés. Appeler au pardon, c'est de la folie. Quand Serge Klarsfeld, Elie Wiesel et Claude Lanzmann seront sur la paille, qu'allons-nous devenir ?

■ **Jean-Claude Valla**

LA MÉMOIRE LONGUE

LE CAN-BO BOUDAREL

◆

Insoumis, traître à la France, "rallié" au Vietminh comme commissaire politique, commandant adjoint du camp de concentration communiste 113, tortionnaire de centaines de soldats français, « *directement responsable de la mort de plusieurs d'entre eux* », selon les quelques rescapés encore vivants aujourd'hui, Georges Boudarel coule depuis son retour en France, après l'amnistie de 1966, des jours tranquilles au sein de l'Université française. Professeur au département d'histoire et de géographie de Paris VII, il a auparavant enseigné à la Sorbonne et s'attend dans les jours qui viennent à un poste honorifique à l'Ecole d'Extrême-Orient, tenue par l'un de ses anciens compagnons de route, le stalinien Vandermersch. Portrait.

Depuis le 13 février dernier, la vie a basculé pour le petit professeur tranquille de Paris VII qui, depuis quatorze ans, après son retour d'un exil forcé de près de vingt ans, s'était refait une existence discrète, respectable, mais surtout une réputation de spécialiste des questions vietnamiennes, aux points de vue très écoutés dans les milieux gouvernementaux français et étrangers.

C'est justement les heures dramatiques de la guerre d'Indochine qui, ce jour-là, vont remonter à la surface. Avec elles, le rôle joué par l'actuel maître de conférence lorsque, spécialiste du *« dich vân »*, il enseignait une autre matière : les « pensées de l'Oncle Ho ». Avec pour décor, non pas les bancs d'une faculté, mais les barbelés d'un camp de la mort vietminh, « Mien Nguoc », le camp numéro 113, installé dans l'une des régions les plus insalubres du Nord-Vietnam, coincé entre les eaux de la rivière d'Or et une jungle hostile, infestée de maladies tropicales.

ENCORE UN SÉMINARISTE RATÉ

Le professeur Boudarel porte à cette époque un pseudonyme qui est censé à lui seul résumer le combat qu'il mène: « Daï Dong », ou « Fraternité universelle » une fois traduit en vietnamien! Un soi-disant soldat de la paix qui va tout mettre en œuvre, entre 1953 et 1954, pour ramener dans le droit chemin les centaines de brebis égarées dans la « guerre coloniale ». Autrement dit, les centaines de soldats français faits prisonniers sur les théâtres d'opérations qui vont atterrir dans son camp.

Boudarel n'a pourtant rien d'un bon pasteur, tout séminariste raté qu'il est. C'est un *« can-bô »*, un commissaire politique. Un laveur de cerveaux à la solde des communistes vietnamiens confucéo-stalino-maoïstes. Le « rouage » qu'il prétend aujourd'hui avoir été, occupait en fait les fonctions de cadre-instructeur, commandant de camp en second, adjoint de M. Vinh.

Il se comporte en parfait stakanoviste de la reprise en main politique. Il a fait sien un proverbe qu'affectionnent particulièrement les cadres politiques vietminhs : *« Celui qui tient fermement un vase peut y verser ce qu'il veut. »* Comme eux, très vite, il apprend à user contre les prisonniers *« du miel et du vinaigre »*.

De l'avis même d'un ancien rescapé, *« les scènes mises à l'écran dans le film* L'aveu, *c'était de la blague à côté des heures de lavage de cerveau imposées par "Daï Dong". Sa présence même parmi nous était déjà une torture. Nous avions là un Français, proche de l'autorité vietnamienne, il aurait pu nous aider, épargner les plus faibles... il faisait tout le contraire. Il était parfaitement installé dans son rôle du plus zélé, jamais il ne doutait, jamais il n'éprouvait la moindre pitié. Il partageait son temps entre le mépris et l'endoctrinement »*.

« J'ÉTAIS NI UN IDÉALISTE, NI UN SALAUD, J'ÉTAIS UN CON ! »

Autre récit hallucinant d'un rescapé: *« L'arrivant auquel se révèle le camp 113 est frappé d'horreur devant un spectacle dantesque où croupissent depuis plusieurs années des centaines de prisonniers de toutes origines. Cour des miracle ou Buchenwald ? C'est en tout cas un camp de la mort, un bourbier où pataugent de dramatiques et grotesques silhouettes. S'appuyant sur des cannes de fortune, les dysentériques, squelettes barbus, se mêlent aux béribériques, dont le corps et les membres, informes et mous sont gonflés d'eau. Les plus valides ont le regard fiévreux ou hébété, la démarche vacillante... »*

Autant de témoignages accablants dont le professeur, langue de bois à l'appui, se justifie aujourd'hui sans complexe ni remords d'une manière qui prêterait à rire s'il n'y avait la longue liste de ceux qui ne sont jamais rentrés: *« J'étais ni un idéaliste, ni un salaud, j'étais un con ! »* Ou encore, selon l'humeur: *« Moi aussi, j'étais prisonnier. Deux fois prisonnier même.*



Ci-dessus : Georges Boudarel.

Ci-contre : Les prisonniers français libérés des camps du vietminh le 11 juillet 1954.

J'étais prisonnier d'une idéologie, et prisonnier d'une hiérarchie... »

Le 13 février, c'est l'Histoire qui le fait prisonnier. Ce jour-là, il est à la tribune de la grande salle Clémenceau du palais du Luxembourg. Pour parler une nouvelle fois, à l'occasion d'un colloque sur le Vietnam, du sujet qui lui tient tant à cœur depuis vingt ans qu'il enseigne à l'université : *« Guerre et société »*. Dans l'assistance, sont présentes quelques personnes qui ne se sont déplacées que pour lui. Parmi elles, l'ancien ministre UDF des Anciens Combattants, Jean-Jacques Beucler. Depuis des années, à la demande de l'un de ses amis mort depuis, le colonel Mitjavile, il recherche le commissaire politique français du camp 113.

RECONNU PAR SON SOUFFRE-DOULEUR

Pendant presque un an, Mitjavile a été son souffre-douleur. Officier égaré dans ce camp d'hommes du rang, il a cristalisé la haine que portait Boudarel à l'armée française et au système. *« Au point de mourir, même tardivement, des suites de son internement »* dira M. Beucler. En 1986, le colonel Mitjavile, alors mourant, entend fortuitement reparler de Georges Boudarel. Aussitôt, il fait faire à son ami Beucler, président d'honneur de l'Association des anciens prisonniers en Indochine, la promesse de le retrouver et de faire éclater la vérité. Il faudra le hasard de ce colloque au Sénat et de la présence d'un nom sur la liste des participants : *« Georges Boudarel »*.

Lorsque vient son tour de prendre la parole, l'ancien ministre aux Anciens combattants se lève, prend le micro et pose trois questions à l'orateur :

« Etiez-vous en Indochine entre 1950 et 1954 ? »

« Avez-vous déserté au profit de l'ennemi ? »

« Avez-vous servi comme instructeur politique dans le camp 122 (en réalité le camp 113) ? »

Boudarel est enfin démasqué. Il est expulsé du Sénat sous les huées du public. L'affaire devient publique.

Mais les mêmes qui, autrefois, ont aidé à précipiter l'ancienne Indochine dans sa débâcle veillent au grain. L'incident du 13 février à peine évoqué par *Le Figaro*, Georges Boudarel bat le rappel des anciens copains et complices. Plusieurs comités de soutien s'organisent. D'abord autour de *« la justesse et du courage du choix politique de Boudarel en Indochine »*, puis autour *« de ses qualités universitaires »*. On a presque envie de chanter avec Aznavour : *« Ils sont venus, ils sont tous là... »*

UNE PÉTITION DES PORTEURS DE VALISES

Il y a là l'historien Vidal-Naquet, qui a négocié avec le gouvernement gaulliste de l'époque l'amnistie du 17 juin 1966 dont ont bénéficié Boudarel et ses semblables après avoir constitué, en 1964 (déjà !), un comité de soutien à un autre transfuge français de la guerre d'Indochine également tortionnaire dans un camp vietminh. Puis l'historien-éditeur Philippe Devillers qui se bat depuis des années pour faire accréditer la thèse des crimes de guerre français en Indochine ; l'universitaire Jean Chesnaux, porteur de valises en 1947 pour le Vietminh, membre du PCF en 1948 et agent de propagande d'Hanoi avec son ami éditeur Maspéro pendant la guerre américaine ; le médecin Marcel-Francis Kahn, ancien membre du tribunal Russel chargé de dénoncer les *« crimes de guerre américains »*; le mathématicien Laurent Schwartz qui présidait le tribunal Russel ; le géographe Jean Dresch, un vieillard radotant de 91 ans, membre de l'Académie des Sciences d'URSS, militant stalinien de la première heure et grand admirateur du terroriste Curiel. L'anthropologue Emmanuel Terray, aussi, l'historien Pierre Brocheux, Madeleine Rebérioux, l'écrivain Gilles Perrault, très remarqué pour son appel à la désertion lancé aux soldats français pendant le conflit du Golfe, et l'inévitable Jean Lacouture qui, on s'en aperçoit maintenant, a conservé au fond du coeur une tendresse particulière pour les satrapes asiatiques.

Bref, un ramassis « d'humanistes » qui vivent toujours sur la nostalgie de leur combat contre l'Occident, leurs idées tiers-mondistes, et que l'évocation des boat-people fait sourire. Ils dénoncent dans des tracts les *« clameurs diffamatoires »* et le *« révisionnisme en matière d'histoire coloniale »* des victimes du commissaire politique du camp 113. Ils voudraient intervertir les victimes et le bourreau.

Boudarel peut dormir tranquille. La machine de désinformation et de pression qui vient de se mettre en branle pour le soutenir est bien huilée. Elle fonctionnera certainement aussi efficacement qu'elle l'avait déjà fait lorsqu'il avait fallu d'abord arracher au gouvernement gaulliste en 1966 l'amnistie pour les « ralliés » d'Indochine, puis le ramener, au cours de l'automne 1967, discrètement en France avec deux de ses « camarades » provietminhs, Ribéra et Cassius, qui avaient, eux, transité par Moscou et Berlin-Est, Boudarel, alias Boris à cette époque arrivant, lui, de Prague.

Dernière machination de ces « autorités morales » pour sauver la tête de l'ancien commissaire politique : la thèse du complot d'extrême droite. Avec deux objectifs. Discréditer et pire, nier aux yeux de l'opinion publique la demande de justice des rescapés des camps viets. Et faire peur aux modérés engagés dans cette action pour les contraindre à abandonner et laisser précisément l'extrême droite reprendre l'affaire. Ils auraient alors gagné, sachant que toute cause, juste ou non, plaidée par les nationalistes, est aujourd'hui une cause mort-née.

■ **Arnaud Buclet**

RECONSTITUTION HYSTÉRIQUE

Enfin Béhachel vint...

◆

A la fin, non pas des temps, mais du siècle, Bernard-Henri Lévy, messie laïc et quasi-obligatoire, revient juger les intellectuels vivants et morts (surtout les morts). Il appelle les bons à sa gauche et place à sa droite les mauvais, voués à l'enfer... de sa bibliothèque.

◆

L*es aventures de la liberté*. Le titre, prétentieux, n'est pas mensonger. BHL prétend bien nous faire revivre le roman vrai de la grande famille des « intellectuels », depuis la naissance de cette caste nouvelle, à l'occasion de l'affaire Dreyfus, jusqu'à... lui-même. Le sous-titre, plus modeste (*Une histoire subjective des intellectuels*), est aussi plus trompeur ; il n'apparaît d'ailleurs ni sur la jaquette ni sur la couverture, mais seulement à l'intérieur. En vérité, plus que d'une histoire, il s'agit d'un procès des intellectuels qui tour à tour comparaissent devant BHL ; un procès subjectif à coup sûr, puisque l'auteur se fait à la fois procureur et avocat, juge et jury.

Deux questions s'imposent dès l'abord : pourquoi maintenant ? pourquoi lui ?

Maintenant, parce que la boucle est bouclée : l'intellectuel du XXe siècle qui, de Zola à Sartre, se prenait pour un « prêtre de l'universel » prêchant, au-delà du juste et du Bien, le sens de l'Histoire, a vécu. C'est la « foi des prophètes ». Tout simplement parce que plus personne aujourd'hui ne croit que l'histoire ait un sens simple et linéaire. La tâche des intellectuels de demain est à la fois plus humble et plus complexe. Exactement ce qu'il faut à BHL. En attendant, on peut en dresser le bilan.

UNE « FRANCE DE PAPIER »

Pourquoi BHL ? Le dossier de presse du livre nous répond sans ambage : *« Romancier, essayiste et philosophe, d'une renommée et à la pensée d'un rayonnement exceptionnel,* [il] *compte comme une des plus importantes figures de l'intelligentsia française ».*

De fait, depuis plus de 15 ans, il est de tous les combats idéologiques parisiens, n'hésitant pas à se mettre en première ligne face à la mitraille des photographes, au feu roulant des critiques et, parfois même, aux tartes à la crème de Le Gloupier (1).

Il le fait au nom d'une certaine idée de la France : une *« France de papier »*, la seule défendable à ses yeux par opposition à celle du sang et du sol, qui imprègne toute *« l'idéologie française »* (2) et mène tout droit au fascisme.

Au nom de ce manichéisme sectaire qu'il n'a cessé de revendiquer, il n'a jamais tergiversé quand il s'est agi de prendre courageusement position, entre autres, pour François Mitterrand, contre Jean-Marie Le Pen ou pour Israël — sans préciser toutefois, dans ce dernier cas, s'il s'agissait également d'un « Israël de papier ».

Qui était donc mieux placé que lui pour faire défiler à sa barre toute l'intelligentsia française du siècle finissant et juger leurs errances, erreurs et autres errements ?

ERREURS DE GAUCHE ET ERREURS DE DROITE

Aussitôt son petit tribunal mis en place dans sa tête, BHL ouvre le dossier : tous les intellectuels ou presque, constate-t-il d'emblée, se sont trompés.

Comment ? En oubliant la *démocratie* et le *droit*, dont ils auraient dû être les gardiens vigilants.

Pourquoi ? Oui, *« pourquoi un intellectuel se trompe-t-il ?* s'interroge l'auteur ; *c'est la question la plus énigmatique qui soit »* (sic). Il y apporte pourtant aussitôt de solides éléments de réponse. La tentation des utopies totalitaires, d'abord ; c'est vrai ça, cela peut conduire à négliger un peu la démocratie. Le confort ensuite, qui pousse à se réfugier dans une institution dont on est ensuite prisonnier (l'Académie, le Parlement, le Parti).

Et puis un phénomène typiquement hexagonal mis à jour par notre philosophe : il y a en France une *« prime à*



Converti du maoïsme à la tolérance drouadlomiste, BHL n'hésite pas, 45 ans après, avec une liberté d'esprit et un courage rares, à recondamner à mort les intellectuels fusillés de l'épuration.

l'infamie », une « *prime à la saloperie* » telles qu'il faut être bien incorruptible — ou pas très français — pour ne point sombrer dans celles-ci.

Armé de cette grille de lecture, BHL fait donc comparaître tous les intellectuels et opère un premier tri entre ceux qui, ne s'étant jamais trompés, vont directement au ciel — et l'immense cohorte de ceux qui ont cédé à un moment ou l'autre à la tentation totalitaire.

LA *TETE FASCISTE* DE DRIEU LA ROCHELLE

Là, l'auteur introduit un second clivage opératif entre deux types d'erreurs :

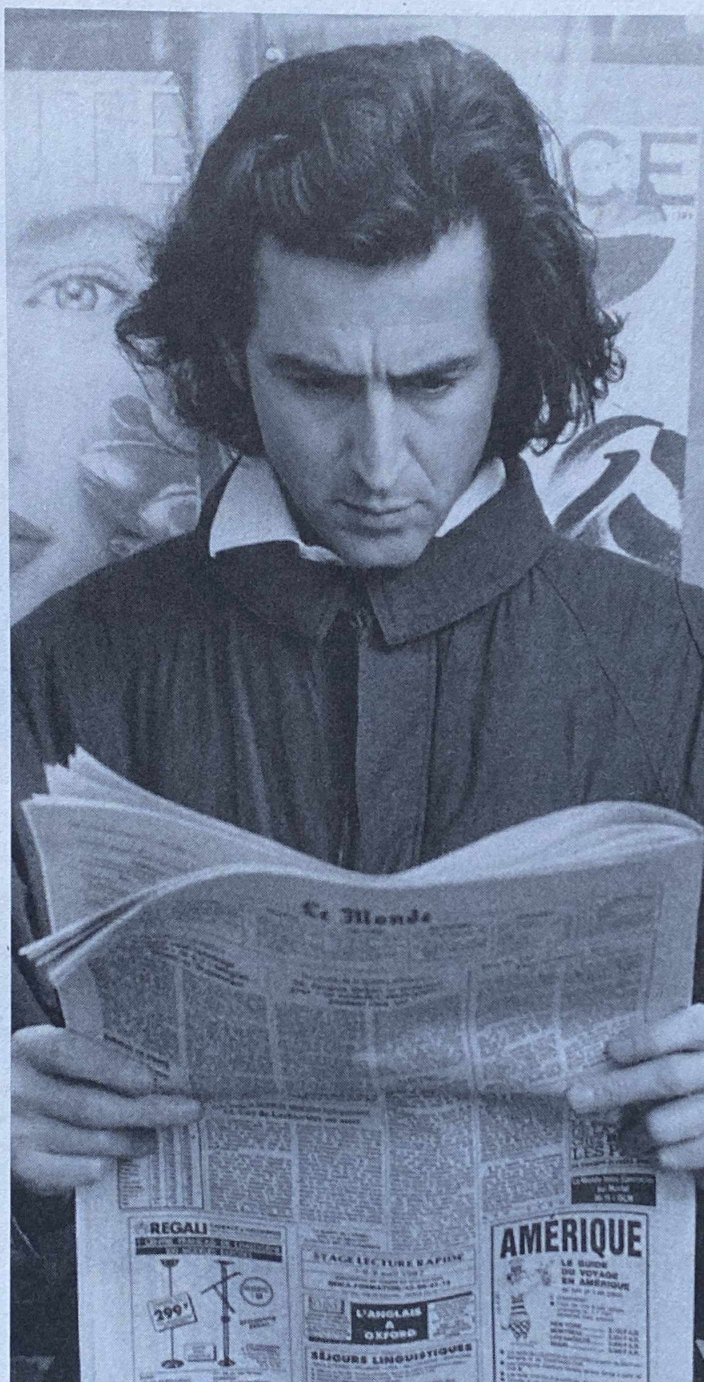
— *l'erreur de gauche*, commise par excès de romantisme idéaliste, est comme extérieure à la personne qui s'en rend donc coupable sans en être vraiment responsable ;

— *l'erreur de droite*, au contraire, est consubstantielle à son auteur et ne justifie donc aucune sorte de pardon.

Pour comprendre la différence, comparez seulement ces deux phrases : « *D'où vient* l'étrange fidélité *de Louis Aragon à ce communisme qui ne lui ressemble guère ?* » et « *Que se passait-il dans la* tête fasciste *de Drieu La Rochelle ?* » Bref, Drieu se résume à son fascisme, tandis qu'Aragon serait étranger à son communisme. Il suffit d'inverser les formules pour apprécier la différence de traitement. Pourquoi cette différence ? Parce que BHL en a décidé ainsi. Parce que le juge se fait partie : autant il trouve impardonnable d'avoir cautionné dix ans de fascisme, autant il estime incompréhensible et humain d'avoir soutenu 70 ans de bolchévisme. N'écrit-il pas, à propos des communistes : « *Si étranger que je me sente à leurs mensonges* [...], *leurs morts sont les miens, leur mémoire est ma mémoire* » ?

Rien d'étonnant, après cela, que le christ du *Twickenham* (3) envoie au purgatoire les compagnons de route du communisme et autres « idiots utiles », alors qu'il voue au feu éternel les fascistes et assimilés.

On notera seulement au passage, au terme de notre réflexion, que cet esprit libre ne fait que reprendre à son compte, quarante-cinq ans après, le jugement des démocraties victorieuses (y compris Staline, SVP), en recondamnant à mort les cadavres fusillés, suicidés, égorgés de l'épuration.



Pour le philosophe BHL, l'horizon indépassable de la pensée en cette fin du XXᵉ siècle consiste à distribuer bons et mauvais points.

Au contraire, l'auteur se fait plus indulgent que jamais pour les aberrations de la génération 68 qui, nourrie de Foucault (communiste, puis khomeiniste), de Sartre (maoïste) et d'Althusser (fou), s'est lancée à son tour dans la bataille pour la Révolution.

Contrairement à ce que de mauvais esprits pourraient imaginer, si Lévy justifie ces ultimes égarements extrémistes, ce n'est nullement parce qu'il y a pris part : c'est parce qu'ils étaient objectivement nécessaires pour découvrir (enfin) que la Révolution est un monstre qui dévore ses propres enfants : « *C'est à partir de là que nous* [les intellectuels] *en avons terminé avec la très longue histoire du désir de révolution* ».

LA PENSÉE GRABATAIRE

L'idéologie qui s'y substitue — celle de la tolérance drouadlomiste, multiculturelle et universaliste — ne marque-t-elle pas la fin de l'histoire des idées ? Le béhachélisme ne serait-il pas l'horizon indépassable de la pensée occidentale ?

L'auteur ne le dit pas clairement. Il ne fait que le suggérer, autant par modestie naturelle que par prudence : car enfin, le fascisme est-il vraiment mort ? Ecoutons le Maître : « *L'important est de voir que l'erreur toujours est possible. Nous sommes vaccinés aujourd'hui contre les mille folies déjà commises et répertoriées. Mais les autres ?* [...] *Le* juvénisme, *qui est au cœur de la tentation totalitaire, est un des éléments les plus récurrents de l'histoire* [...] *Le culte de la jeunesse, l'homme nouveau, la volonté de pureté, le rêve d'une vie regénérée, tout cela peut repartir demain matin — et dans l'assentiment général* »...

Nous voilà prévenus de ce qui pourrait sortir la prochaine fois du ventre encore fécond de la bête immonde. Grâces en soient rendues à Bernard-Henri Lévy, qui nous informe au fur et à mesure des résultats de ses recherches : de même qu'en 74, à peine sorti de sa période maoïste, il nous avait avertis de la nocivité du communisme, aujourd'hui, parvenu à son âge mûr, il découvre les dangers du culte de la jeunesse...

■ Xavier Berthelot

Bernard-Henri Lévy, *Les aventuriers de la liberté*, Grasset, 489 p., 129 F.

(1) Anarchiste belge spécialisé dans l'« entartage » des vedettes de l'intelligentsia parisienne — choisies d'ailleurs avec un goût assez sûr : Godard, Duras, BHL (deux fois !), etc.

(2) Bernard-Henri Lévy, *L'idéologie française*, Grasset 1981.

(3) Pub branché de la rive gauche, QG de l'ancien « nouveau philosophe ».

DÉBAT

DARWIN ÉTAIT-IL UN ÂNE ?

◆

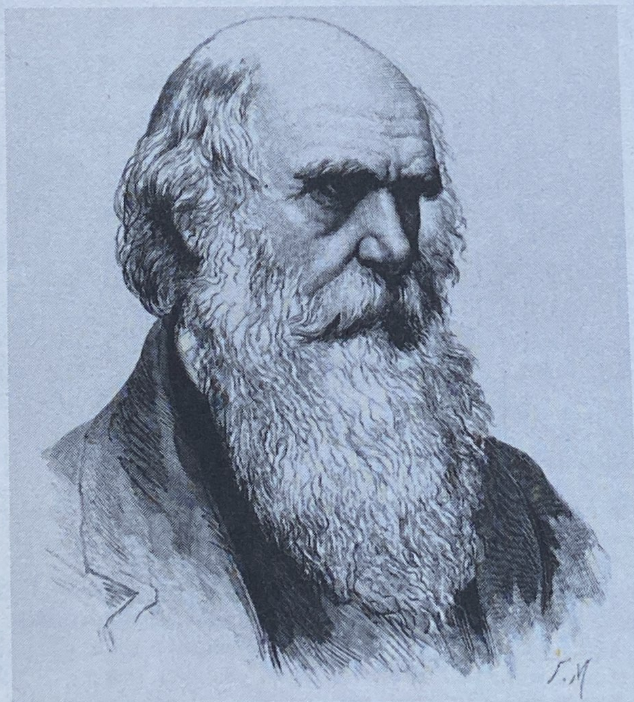
L'évolutionnisme ne serait-il qu'un *« conte de fées pour grande personne »* ? Telle est l'opinion développée ici par notre collaborateur Daniel Raffard de Brienne. *Le Choc* ouvre le débat. A vos plumes !

◆

Nous vivons à une époque mirobolante : grâce à la liberté et à la démocratie, nous sommes informés de tout. La télévision ne nous laisse ignorer aucun éternuement de telle admirable vedette ou de tel dictateur antipodien. L'école nous fabrique 80 % de bacheliers sachant tout (sauf lire et écrire, mais personne n'est parfait).

Mais, si l'on y regarde de plus près, on s'aperçoit que les abondantes informations se trouvent filtrées, canalisées, voire déformées pour alimenter une pensée officielle, juste ou fausse, mais seule autorisée. C'est vrai pour l'Histoire et la politique. Ce l'est tout autant pour les Sciences. Dans ce domaine, il existe une vérité obligatoire : l'évolutionnisme, cette théorie selon laquelle toutes les espèces vivantes, de la plus simple à la plus complexe, sortiraient les unes des autres et, à l'origine, de la matière inanimée. Or l'évolutionnisme a fait faillite au point de ne plus paraître que ce qu'en disait Jean Rostand : *« un conte de fée pour grande personne »*.

Ce conte de fée est enseigné comme un dogme infaillible dès l'école primaire. Il est assené sans discussion ni réserve par tous les médias, les dictionnaires, les *Quid*. Nous feuilletions dernièrement une nouvelle encyclopédie destinée aux enfants. Là, en pleine page, une rangée de personnages montrait la filiation du singe à l'homme en passant par l'australopithèque et le pithécanthrope. Pour mieux marquer cette filiation, chaque sujet avait la même pilosité, la même couleur de peau et le même geste, toutes choses que ne conservent évidemment pas les seuls témoins : les fossiles. Or il faut savoir, pour nous en tenir à deux exemples, que l'australopithèque n'était qu'un singe de prairie africain disparu sans descendance, et que le pithécanthrope a été entièrement inventé à partir d'une calotte crânienne de gibbon géant et d'un fémur humain, deux os trouvés à quinze mètres de distance l'un de l'autre à Java, dans une couche sédimentaire indatable qui contenait aussi des crânes d'homme. On avait bien imaginé en 1922 un autre ancêtre de l'homme, l'hespéropithèque, à partir d'une unique dent ... de cochon sauvage !



Charles Darwin (dessin de Meyer), naturaliste anglais, « pape » de l'évolutionnisme.

Pourquoi tant d'acharnement à maintenir en survie artificielle une théorie périmée ? Réponse : parce que le matérialisme et le progressisme, même chrétien, ne reposent que sur elle.

Dans ces conditions, l'opposition à l'évolutionnisme ne dispose que de bien rares moyens de s'exprimer. C'est pourquoi l'on accueillera avec plaisir la récente sortie d'une vidéocassette consacrée à : *Evolution, Science ou Croyance* (1). Cette cassette, techniquement bien faite, est agréable à regarder et servie par un texte accessible à tout le monde.

UN ARGUMENT CIRCULAIRE

Nous ne trouvons malheureusement pas le fond tout à fait à la hauteur de la forme. Certes, la conclusion de la cassette, due à un généticien polonais, Maciej Giertych, est excellente. Son auteur montre notamment que l'évolutionnisme n'est pas une hypothèse scientifique. En effet, on ne peut dire scientifique une hypothèse que si elle s'appuie sur des faits constatables, mesurables et, en principe, reproductibles en laboratoires, or personne n'a jamais constaté, mesuré ni reproduit un seul fait d'évolution. L'évolutionnisme se présente donc comme une théorie philosophique cherchant dans la Science, comme toute théorie de ce type, des motifs de crédibilité : c'est une véritable escroquerie intellectuelle de l'enseigner en classe de sciences naturelles.

Dans le corps de la cassette, les arguments les plus solides sont présentés par les professeurs italiens Roberto Fondi et Giuseppe Sermonti. Malheureusement le temps trop court qu'on leur a assigné ne leur a pas permis de développer suffisamment leurs affirmations ni de les illustrer par des exemples détaillés.

Les auteurs de la cassette semblent avoir eu pour souci principal de suggérer que tous les fossiles proviennent d'une unique catastrophe qui ne date-



Le sculpteur Emile Derré, devant son œuvre *Dieu fit l'homme à son image.*

rait que de quelques milliers d'années. Une hypothèse aussi surprenante éliminerait l'évolutionnisme à condition, bien entendu, de reposer sur des arguments au moins vraisemblables.

C'est pourquoi il est fait appel à un Américain, Edward Boudreaux, qui expose des réserves justifiées sur la fiabilité des méthodes radiométriques de datation. Mais il y a loin de ces réserves à la réduction de millions de siècles à quelques dizaines ; les erreurs pourraient d'ailleurs se produire dans l'autre sens.

La cassette fait aussi état, longuement, des travaux de Guy Berthault, selon qui les couches géologiques n'ont pas de signification chronologique. Certes Guy Berthault a sans doute raison dans des cas marginaux, mais, pour que son hypothèse puisse être généralisée, il faudrait démontrer que toutes les couches sédimentaires et leurs fossiles résultent d'une unique catastrophe. Il faudrait donc éliminer l'élément temps en ce qui concerne la sédimentation ; et aussi en ce qui concerne l'érosion, car il n'y a pas de sédimentation sans sédiments. Guy Berthault appuie son raisonnement sur une pétition de principe : sa théorie supposant une catastrophe unique, il y a eu une catastrophe unique, sa théorie se trouve ainsi fondée.

Quel savant pourrait accepter une telle méthode (que les évolutionnistes emploient de leur côté) ? Nous croyons pour notre part que l'on peut montrer la fausseté de l'évolutionnisme sans recourir à des voies aussi périlleuses. Dans un récent essai, nous avons accepté par hypothèse toutes les affirmations de la Science officielle et c'est en nous appuyant sur elles que nous avons démontré que l'évolutionnisme est insoutenable (2).

ARGUMENTS CONTRE L'ÉVOLUTIONNISME

Certes, la faune et la flore varient fortement selon les ères géologiques, mais on n'a découvert aucun intermédiaire d'un groupe à l'autre, alors qu'on devrait en trouver à foison. En revanche, de nombreuses formes de vie, de nombreuses espèces traversent les milliers et les millions de siècles sans subir le moindre changement.

Il y a d'ailleurs là une étrange loterie où ce sont toujours les mêmes qui gagnent. Prenons deux souches de poissons crossoptérygiens nageant tranquillement de conserve. L'une serait sortie de la mer et aurait donné naissance aussi bien au colibri qu'à l'éléphant, au serpent qu'à l'homme et à la grenouille. L'autre, celle du coelacanthe, continue à frétiller dans l'océan sans avoir changé la moindre de ses écailles en un million de siècles.

Et puis, il y a la loi du tout ou rien. Pour qu'une seule cellule vivante ait pu se former au hasard dans la matière brute, il aurait fallu qu'elle fût complète d'un seul coup, car aucun stade intermédiaire n'aurait permis sa conservation ni sa reproduction. Il aurait donc fallu que le hasard créât à la fois toutes les molécules organiques nécessaires et les assemblât pour former les machines de cette usine chimique qu'est la cellule, capable de synthétiser 10.000 produits différents, et lui donner son organe directeur composé de millions de gènes enchaînés dans un ordre rigoureux.

Les mathématiciens se refusent à l'admettre comme ils refusent d'envisager la possibilité de l'apparition subite d'un seul organe nouveau, tel que l'œil, car là aussi les probabilités seraient si fabuleusement faibles qu'on pourrait les estimer rigoureusement nulles. Notons que l'apparition par étapes d'un organe ne cadrerait pas avec la théorie évolutionniste, car une ébauche non fonctionnelle d'organe serait éliminée par la sélection naturelle. Le hasard ne peut pas préparer par des inconvénients immédiats des avantages futurs qu'il est incapable de prévoir.

Voilà, très brièvement résumés, quelques arguments que la cassette ne présente pas suffisamment, nous semble-t-il. Il nous reste à souhaiter une nouvelle édition améliorée.

■ Daniel Raffard de Brienne

(1) Durée : une heure. 170 F franco chez M. Peter Wilders, 42 boulevard d'Italie, MC 9800 Monaco.
(2) De nous : *Evolution : mythe ou réalité* (Lecture et Tradition). 25 F franco chez DPF, 86190 Chiré-en-Montreuil.



« L'homme de Piltdown » (Grande-Bretagne), découvert en 1912 par Dawson et Woodward. On pense aujourd'hui qu'il s'agissait d'un faux, dont Dawson était l'auteur.

Samedi 13 et dimanche 14 avril

Palais de la Mutualité
24 rue Saint-Victor 75005 Paris
Métro : Maubert-Mutualité

GRANDES JOURNÉES CULTURELLES DE

NATIONAL Hebdo

Au rendez-vous du nationalisme et de la culture

De nombreux écrivains, philosophes, artistes, artisans, journalistes et associations de notre famille de pensée y participeront.

Samedi :

Journée placée sous la présidence de Carl Lang
Ouverture des portes à 14 h
Spectacle non stop jusqu'à 23 h
Forum. Deux débats :
*** Culture d'Europe - Culture d'Islam**
*** Europe des Régions - Europe des Patries**
et, à 20h 30, grand spectacle sur le thème des provinces de France (chansonniers, groupes folkloriques et Chœur Montjoie)

Dimanche :

10 h 00 : Messe à Saint-Nicolas-du-Chardonnet

12 h 30 : Banquet des Mille sous la présidence de Jean-Marie Le Pen
avec la participation de Roland Gaucher, François Brigneau, Jean Bourdier, Michel Collinot, Bruno Mégret, Marie-France Stirbois...

DIMANCHE 16 h 00 : MEETING avec JEAN-MARIE LE PEN

Spectacle jusqu'à la fermeture des portes, à 20 h.

HOMMAGE À SAINT-LOUP

Une Association des amis de Saint-Loup, constituée au moment de la mort du célèbre écrivain, organise un après-midi d'hommage à l'auteur des *Volontaires* et de *Face Nord.*

SAMEDI 20 AVRIL À PARTIR DE 15 H, À LA MAISON DES MINES
270, rue Saint-Jacques
75005 Paris

Cette réunion sera marquée par diverses interventions, notamment celles d'Henri Fenet et de Pierre Vial, et par la projection d'un film consacré à Saint-Loup.

Un stand librairie permettra aux assistants de se procurer la dizaine de titres actuellement disponibles. Un fonds de livres anciens, actuellement épuisés, sera également à la disposition du public.

Sous la présidence d'honneur de Maître Isorni, l'ANPV organise une conférence avec

FRANÇOIS BRIGNEAU

sur le thème
39-40 et la Guerre du Golfe

Samedi 6 avril
de 15 h à 19 h
SICMF - Domus Medica
60, boulevard de Latour-Maubourg
75007 Paris

Inédit : projection sur grand écran d'une bande d'actualités sur la venue du maréchal Pétain à Paris en avril 1944.

BAR, STANDS DE LIVRES, EXPOSITIONS, DÉDICACES

Participation aux frais : 30 F

Association Pétain-Verdun, 78 avenue d'Argenteuil, 92600 Asnières

AGIT-PROP

TOUT CE QUE VOUS DEVEZ SAVOIR SI VOUS VOULEZ PRENDRE LE POUVOIR

Pour conquérir le pouvoir, il faut une stratégie. La délégation à la formation du Front national vient de faire paraître un vademecum du militant.

Au Front national, militantisme ne rime pas avec dilettantisme. Rue du Général-Clergerie, l'immeuble qui abrite le siège national du FN est une véritable ruche où s'affairent d'industrieuses abeilles : Bruno Mégret, Carl Lang, Martial Bild, Georges-Paul Wagner, Nicole Dorlin, et tant d'autres, célèbres ou anonymes, qu'une page entière ne suffirait pas à citer. Sous l'égide de l'Institut de formation nationale (IFN), qui dépend de la délégation nationale à la formation dont le responsable est Bernard Antony, vient de paraître une brochure qui constitue, selon les termes des rédacteurs, le *« B.A. BA des connaissances à maîtriser par un militant modèle »* (1). Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le Front sans avoir jamais osé le demander ou sans avoir su à qui le demander…

Au XIII[e] siècle, *militer*, du latin *militari*, signifiait encore faire la guerre. Aujourd'hui, d'après le dictionnaire Robert, ce verbe signifie *« agir, lutter, sans violence pour ou contre une cause »*. Un (bon) militant est donc un soldat qui se bat avec des moyens pacifiques pour des idées qu'il espère voir triompher pour le bien de son pays. Le militantisme suppose donc sinon une organisation para-militaire du moins une organisation qui s'inspire largement de l'action et de la stratégie militaires. On ne milite efficacement que dans la rigueur et la vigueur, dans l'ordre et la discipline, dans la volonté et la méthode… Dans une foi sans faille, fondée sur le goût du combat mais aussi sur une culture politique minimum.

Une organisation politique ne peut espérer conquérir le pouvoir, ou s'y maintenir, que par la mise en place d'un appareil fort, d'un réseau de militants rompus à l'action et au débat politiques. L'actuel déclin des partis de l'établissement, s'explique, pour une large part, par une carence dans ce domaine. Si, pendant longtemps, le Parti communiste a su préserver une audience électorale et un semblant de crédibilité politique, qu'il n'aurait jamais dû acquérir, c'est bien grâce à l'efficacité de ses structures et à celle de la formation de ses cadres et militants : stages, école du parti, suivi des militants, présence assidue sur le terrain, multiplication d'organisations satellites, existence de courroies de transmission opérationnelles ainsi que de relais associatifs et syndicaux…



Certes, la vérité finissant toujours par s'imposer tôt ou tard, et le PC n'ayant proposé qu'une politique fondée sur le mensonge, une politique antinaturelle et antifrançaise, ni l'appareil politique, ni la combativité des militants, n'ont réussi à empêcher l'entrée en agonie du parti.

En fait, seule la coïncidence entre la légitimité de la politique proposée et l'efficacité de l'ardeur au combat, peut conduire au pouvoir. Or, le mouvement national a une légitimité historique à conduire la politique de la France. Il en a pour ainsi dire la mission naturelle. Reste pour lui à travailler aux moyens de la conquête de ce pouvoir.

C'est ce que font les dirigeants nationaux du Front depuis quelques années. Depuis leur nomination respectivement au poste de délégué général et à celui de secrétaire général, Bruno Mégret et Carl Lang dépensent sans compter leur temps et leur énergie, dans un but primordial : la formation des militants. Depuis 1989, semaine après semaine, mois après mois, ils se rendent dans les fédérations, organisent des séminaires et des réunions de travail, donnent des conférences ou les font donner par d'éminents spécialistes, sollicitent les cadres du mouvement pour en faire, à leur tour, des formateurs compétents…

La brochure qui vient de paraître reprend l'essentiel de ces cours de formation. Il s'agit d'un véritable *vademecum* du parfait militant nationaliste. Organisation et organigramme du parti, explication de sa stratégie, conseils pratiques pour l'action sur le terrain, aperçu sur les institutions politiques de la France, répertoire d'arguments et de réponses aux objections des détracteurs…, bref tout ce qu'un militant du Front national doit savoir et maîtriser, est contenu dans ce manuel de cent soixante pages. La brochure sera très vite pour tous les nationalistes de notre pays un outil indispensable, un ouvrage de référence.

La France est une accidentée de l'Histoire. Voici, pour tous ceux qui ont la haute ambition d'aller à son secours, une très utile trousse de premiers soins !

■ Robert Scheuer

(1) *Militer au Front*, Editions nationales, à commander à : IFN — 8, rue du Général-Clergerie 75116 Paris, 60 F (port compris).

NON-COMPRENANTS S'ABSTENIR

LE POUVOIR EST AU BOUT DES MOTS

La pruderie américaine exerce ses ravages jusque dans le vocabulaire. Les universités américaines obligent désormais professeurs et étudiants à employer de ridicules euphémismes.

Le magazine américain *Newsweek* a publié récemment un fort intéressant article sur le nouveau terrorisme intellectuel qui règne dans les universités des Etats-Unis. Ce terrorisme semble d'autant plus dangereux qu'il s'exerce au nom d'une notion apparemment inoffensive : celle de *« political correctness »* (correction politique) ou *PC*.

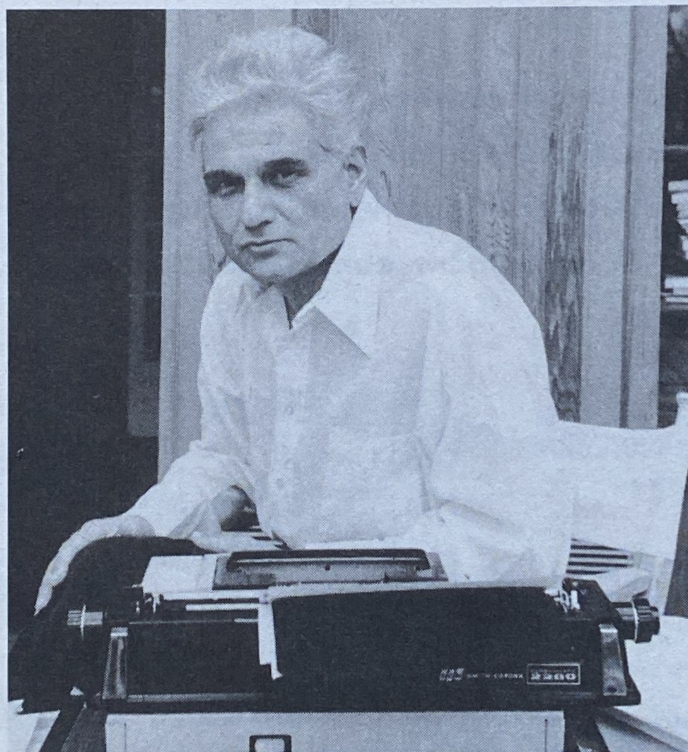
Cette *PC* apparaît comme un succédané du fameux « droit à la différence » cher aux gauchistes soixante-huitards, recuit dans le brouet marxiste des « radicaux » américains de la même période, le tout assaisonné d'une grosse pincée de « multiculturalisme » à la mode SOS-Racisme.

L'affaire est importante, car elle montre qu'Outre-Atlantique certains ont compris la nécessité du combat culturel, et, en particulier, l'efficacité de l'arme du langage. Si Mao Tsé Toung a pu dire que le pouvoir était au bout du fusil, les disciples gauchistes ou néo-droitiers de Gramsci savent qu'il est davantage encore au bout des mots.

Mais venons-en aux faits tels que les rapporte *Newsweek*.

UN GAG SE TRANSFORME EN CRIME

L'an passé, une étudiante de l'université du Connecticut avait inscrit sur la porte de sa chambre une liste de *« gens qui seront abattus sans sommation »*. Plaisanterie estudiantine dont on peut ne pas apprécier le sel, mais qui, à l'évidence, n'était que la manifestation d'un esprit potache peut-être un peu attardé… Seulement voilà : parmi ces gens figuraient non seulement les « bizuts », « les bombes sexuelles » et les « hommes sans poils sur la poitrine », mais aussi les « homos ». Si les trois premières catégories n'ont pas cru devoir protester contre cette inquiétante menace, la dernière y a vu une intolérable violation du code de conduite de l'étudiant. Selon ce texte *« il est interdit d'adresser ou de tenir publiquement des propos injurieux, indécents ou calomnieux à l'égard d'une personne et de proférer des injures ou d'utiliser des qualificatifs relatifs à la race, au sexe, aux origines ethniques, à un handicap, à la religion ou au comportement sexuel »*.



La doctrine du *Political Correctness* est inspirée, outre d'un marxisme grand-papa, du « déconstructivisme » illustré en France par Jacques Derrida. Elle se caractérise par le refus de la notion de hiérarchie.

L'administration de l'université a pris cette réaction très au sérieux, a considéré que l'étudiante facétieuse avait effectivement violé le susdit code et qu'en conséquence elle devait être exclue. Ayant fait appel auprès d'un tribunal fédéral, elle a fini par obtenir gain de cause et a pu réintégrer l'université, mais seulement au bout d'un an.

« CONNERIES ! CONNERIES ! »

Cas exceptionnel, allez-vous penser. Détrompez-vous. Des exemples semblables ont été relevés dans de nombreuses universités. Pour nombre d'enseignants, anciens *« radical students »* des *« sixties »* (rappelons que les premiers mouvements contestataires de 68 sont nés à l'université de Berkeley, en Californie), l'objectif « didactique » majeur est de changer les mentalités de leurs étudiants. Pour ce faire, il faut éliminer leurs préjugés, ceux qui ont cours sur les campus, bien sûr, mais surtout le plus grave, c'est-à-dire celui qui assimile l'histoire de la civilisation à la tradition culturelle de l'Europe. C'est pourquoi tout étudiant se doit non seulement de ne pas injurier les homosexuels ou autres minorités, mais aussi d'étudier leur culture et leurs œuvres.

Forts de cette « obligation morale », les adeptes de la doctrine *PC* mettent en cause les enseignants qui ne dispensent pas ce credo. Ainsi, un professeur, spécialiste de Rabelais, a vu son cours supprimé et remplacé par un autre, plus « conforme » sur la romancière noire — bien connue — Toni Morrison.

A Berkeley, un professeur d'anthropologie qui avait écrit que le programme anti-discriminatoire (donc en faveur des minorités), mis en œuvre dans les universités américaines, défavorisait les Blancs et les Asiatiques, a vu plusieurs dizaines d'étudiants faire irruption dans son cours en hurlant *« conneries ! conneries ! »*

Vous imaginez sans doute que les



A l'université Sarah Lawrence, on a même changé l'orthographe des mots : *women* (femmes) doit s'écrire *womyn*, pour faire disparaître la référence à la race maudite des hommes (*men*). Etonnant, non ?

grossiers perturbateurs furent sanctionnés. Erreur, erreur ! Le président de l'université, l'honorable Chang Lin Tien demanda, au contraire, aux protestataires de faire la critique des cours qu'ils contestaient. Pour être tout à fait exact, il faut préciser que l'enseignant mis en cause (chargé d'un cours d'introduction à l'anthropologie depuis vingt-trois ans) soutenait — *horresco referens* ! — qu'il existe une corrélation entre la taille du cerveau et l'intelligence et que, par conséquent, certaines races auraient des facultés intellectuelles supérieures à d'autres (thèse qu'il n'exposait d'ailleurs pas dans son cours introductif).

Commentaire de celui par qui le scandale est arrivé : *« Il y a des sujets qu'on ne doit même pas évoquer : entre autres la race, le sexe et l'homosexualité. »*

UN THÉORICIEN DE LA « DIFFÉRANCE »

Toujours en Californie, à l'université d'Etat de San Francisco, des étudiants ont exigé que le cours intitulé *« Histoire politique des Noirs »* ne fasse plus partie de l'ensemble « Sciences politiques » mais soit inscrit dans l'unité « Civilisation noire ». A l'université d'Austin (Texas), les enseignants du département d'anglais qui, jusque-là, étaient libres de choisir les thèmes de leur cours de dissertation, doivent désormais établir leur bibliographie à partir d'une anthologie qui a pour titre *Racisme et sexisme : une étude globale*...

Dans un registre peut-être plus anecdotique, mais non moins révélateur, *Newsweek* rapporte le fait suivant : à l'occasion du traditionnel *Halloween*, certains étudiants avaient suggéré d'organiser une petite fête « typiquement américaine ». La majorité du « parlement » des étudiants rejeta violemment cette suggestion, prétextant que des individus masqués pourraient profiter de leur anonymat pour *« frapper, pincer (sic) et insulter »* les femmes et les représentants des minorités !

Peut-être vous dites-vous, ami lecteur, que ces diverses manifestations sont le fait de minorités activistes, mais que celles-ci restent isolées. Là encore, erreur ! La fondation Ford, que l'on ne peut guère considérer comme une organisation subversive, a octroyé un don de huit millions de francs à dix-neuf universités et collèges (enseignement supérieur court) au nom de la « diversité ». L'université Tulane, pour sa part, a reçu une bourse pour *« attirer l'attention de l'administration, du corps enseignant et des étudiants sur le devoir qu'a chacun d'accueillir et d'encourager tous les membres de la communauté universitaire, indépendamment de leur race, de leur sexe, de leur comportement sexuel et de leur convictions religieuses »*. Est-il utile de préciser que le « multiculturalisme » est désormais quasi-officiellement prôné car, comme le dit le responsable d'un département d'études afro-américaines : *« Il n'y a pas trente-six solutions : ou bien vous soutenez le multiculturalisme dans l'enseignement américain ou bien vous approuvez le maintien de la suprématie des Blancs »*.

En termes d'influences intellectuelles, la doctrine *PC*, outre un marxisme de grand-papa, subit celle du « déconstructionnisme », courant de critique littéraire illustré notamment par le français Jacques Derrida, connu également des initiés comme le théoricien de la « différance » (non, il n'y a pas de coquille, vous avez bien lu « différance » avec un *a*) et enseignant aux Etats-Unis.

ORWELL ROI

Ce « déconstructionnisme » (que dénonce violemment le philosophe anglais Georges Steiner, dans son dernier livre *Réelles présences* (1), comme expression du « nihilisme mandarinal ») peut se caractériser par son refus de la notion de « hiérarchie ». A l'origine simple « théorie » littéraire, il s'applique désormais à des domaines beaucoup plus prosaïques. Ainsi, selon une brochure universitaire, on apprend que porter un jugement sur des personnes entraîne dix formes d'oppression, parmi lesquelles : *« L'âgisme* (souligné par nous) — oppression des plus jeunes et des plus vieux par les adultes jeunes et d'âge moyen —, *l'hétérosexisme* — oppression de ceux dont les tendances sexuelles sont autres qu'hétérosexuelles... celui-ci pouvant se transformer en non-reconnaissance de ces individus —, et le *lookisme*... qui normalise la beauté et la séduction ». Ajoutons, *« last but not least »*, *l'aptitudisme* ou oppression de celui qui ne possède pas les mêmes aptitudes. *« L'expression* n'ayant pas les mêmes aptitudes *signifiant que les individus concernés ne sont en aucun cas inférieurs — à l'inverse de termes comme invalide ou handicapé »*.

C'est le règne de l'euphémisme, comme nous le connaissons de ce côté-ci de l'Atlantique, depuis que les sourds sont des « malentendants » et les aveugles des « malvoyants » (sans oublier les « techniciens de surface » que sont devenus les éboueurs...).

Pour *Newsweek*, *« la recherche de pareils euphémismes semble être devenue le grand défi intellectuel des universitaires américain. Par exemple, un étudiant plus âgé que la moyenne de ses congénères sera qualifié d'"étudiant d'âge non-conventionnel" »*. De même, les anciens *« colored students »* sont dorénavant — admirez la nuance — des *« students of color »*. Ces glissements linguistico-sémentiques préviennent, à n'en pas douter, les traumatismes psychiques, générateurs de douloureux complexes.

A l'université Sarah Lawrence, on a même changé l'orthographe des mots : *women* (femmes) s'écrit désormais *womyn*, faisant ainsi disparaître la référence maudite *men* (hommes) !

Avec ce coup d'éclat féministe, la boucle est à peu près bouclée et, à tout le moins, le panorama est édifiant. Cela signifie-t-il que tout est décidément pourri au royaume de George Bush, que personne ne réagit contre cette crétinisation galopante de l'université américaine ? Il serait inexact de l'affirmer. Il y a des résistances, il y a des rebelles à ce terrorisme que *Newsweek* qualifie d'« orwellien » (cf. *1984* de George Orwell).

Une Association nationale des universitaires (*National Association of Scholars*) s'est ainsi créée au sein de la prestigieuse université de Princeton pour *« défendre le discours rationaliste, fondateur de la vie universitaire »*. Bien entendu, ses quelque 1 400 membres sont accusés d'être racistes, sexistes, homophobes. Commentaire de *Newsweek* : *« Les détracteurs du mouvement PC ont le sentiment d'être une minorité assiégée par une horde de barbares, qui n'hésiteraient pas à interdire Shakespeare sous prétexte qu'il n'écrivait pas en swahili »*.

Mais ces « résistants » sont minoritaires, leur voix, leurs protestations sont étouffées sous les clameurs des sectateurs de la religion *PC*, nouveaux inquisiteurs « made in USA ».

S'il est une leçon à tirer de ce dernier avatar de l'*American Way of Life*, c'est qu'il est impératif et urgent de tout mettre en œuvre pour que la « pensée » *PC* n'envahisse pas, telle une marée noire de l'intelligence, les rives déjà bien polluées de l'université française.

■ **Patrick Breton**

Je souscris un abonnement d'un an au Choc du Mois

Nom ....
Prénom ....
Adresse ....
....
....
Code postal ....
Ville ....

Ci-joint mon règlement par chèque bancaire ou postal à l'ordre des Editions Choc.

Je souscris un abonnement d'un an au Choc du Mois

Nom ....
Prénom ....
Adresse ....
....
....
....
Code postal ....
Ville ....

Ci-joint mon règlement par chèque bancaire ou postal à l'ordre des Editions Choc.

PAMIAT ET SOYOUZ

UNION SOVIÉTIQUE : LES REBELLES DE LA "KATASTROÏKA"

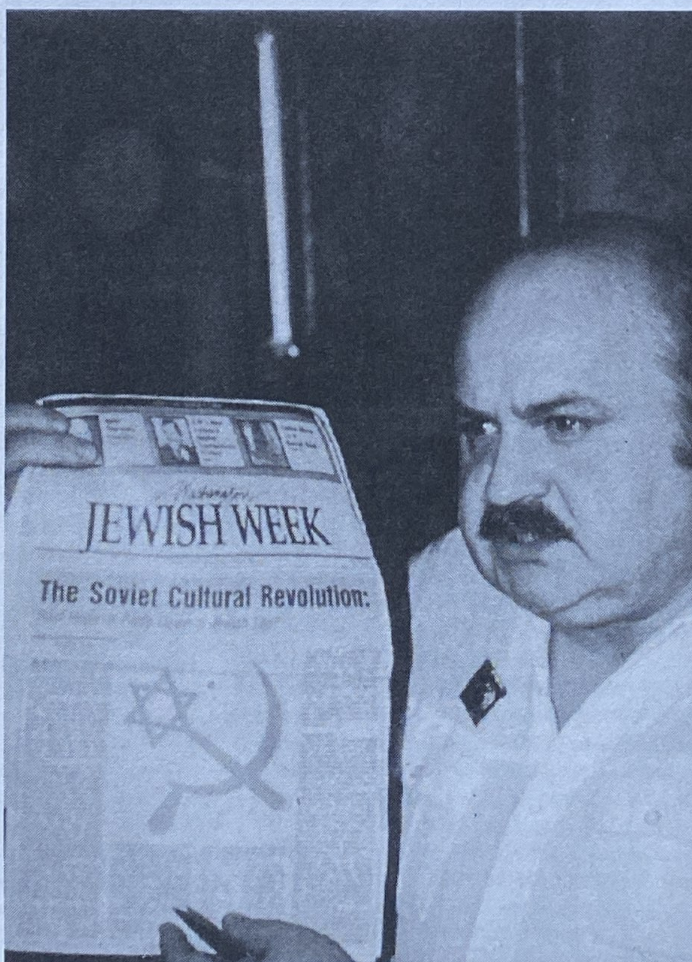
◆

Il est difficile de se faire une idée claire des divers mouvements qui s'opposent en URSS à la débacle politique et économique de la pérestroïka.

Ecrit par un Russe, cet article précise les positions respectives de ces groupes qui sont très loin de constituer un front uni.

Il y a plus de cent ans, Constantin Léontiev (1831-1891) écrivait que *« le peuple qui sert le mieux la civilisation mondiale, c'est celui qui élève les éléments de sa culture nationale à leur plus haut degré de développement »*. Sans être véritablement nouvelle, cette idée semble inspirer aujourd'hui l'essentiel de la mouvance conservatrice en URSS avec, cependant, une différence : à l'heure de la « katastroïka » — pour reprendre une expression de Zinoviev, il est moins question pour les Russes de « servir la civilisation mondiale » que de survivre, purement et simplement, en tant que nation et entité culturelle et traditionnelle.

Dans une lettre adressée au Soviet Suprême et parue dans la revue conservatrice *Literaturnaïa Rossiïa* (« La Russie Littéraire ») le 2 mars 1990, plus de 70 écrivains russes, dont notamment Valentin Raspoutine (le plus connu des « ruralistes ») et Igor Chafarévitch manifestaient leur désaccord avec la politique d'endoctrinement outrancier et antinational du PCUS devenue, aux yeux de beaucoup d'hommes clairvoyants, un relais du « mondialisme sioniste » : *« Au cours de ces dernières années,* dit la Lettre, *les tenants avoués et intransigeants d'un racisme militant se sont manifestés en marge de la pérestroïka idéologique. Derrière les partisans de la "démocratisation" et de la construction d'un "Etat de droit" se dissimulent, sous couvert de "lutte contre le racisme et l'antisémitisme", les forces vouées à la déstabilisation sociale et à l'agitation gratuite. Malheureusement les médias se sont faits les relais de ces mouvements, si bien qu'on en est arrivé à traquer véritablement, à injurier publiquement et à poursuivre en justice les représentants de populations autochtones de l'Etat russe. Il s'agit d'une "chasse à l'homme" sans précédent dans toute l'histoire de l'humanité, et dont le mot d'ordre consiste à déclarer purement et simplement "hors la loi" des peuples qui, comme celui de la Russie ou d'autres ethnies autochtones n'ont, pour le nouvel et mythique "Etat de droit", plus droit à l'existence. »*



Dimitri Vassiliev, un des leaders du groupe Pamiat, qui dénonce le cosmopolitisme de la pérestroïka.



Viktors Alsknis, surnommé « le colonel noir », dirige le groupe parlementaire Soyouz (« Union »). Quoique d'origine lettonne, il est un farouche opposant à l'éclatement de l'Union soviétique et se réfère à l'idée de puissance impériale.

Pour les signataires de cet important document malheureusement peu connu en Occident, la Russie constitue un tout indivisible : briser l'Union signifierait bien plus qu'un simple « réaménagement géopolitique » : ce serait la fin d'une idée — celle de l'Empire millénaire fondé sur la Tradition orthodoxe et la volonté d'une grande nation.

Tous les mouvements d'opposition conservatrice ont pris forme et se sont cristallisés en URSS entre la fin des années 70 et l'époque de la « restructuration » gorbatchévienne. Pour commencer, il faut distinguer ceux qui possèdent un statut officiel, soit en tant que groupes parlementaires, soit en tant que partis politiques déclarés, des mouvements dits « informels », c'est-à-dire n'ayant aucun statut officiel et par conséquent privés du droit de participer aux élections.

SOYOUZ ET LE COLONEL NOIR

Il existe essentiellement en Russie deux blocs parlementaires d'opposition anticommuniste : le groupe *Soyouz* (qui signifie « Union ») — environ cent députés — présidé par le colonel letton Viktors Alsknis, et le Groupe interrégional des députés (GID), de loin le plus important (environ 300 députés), dont le principal leader est Youri Afanassiev. De ces deux groupe, *Soyouz* est sans conteste le plus radical. Baptisé le « Colonel noir » par les démocrates, Viktors Alsknis — bien que Letton — est un partisan inconditionnel du maintien de l'intégrité de l'Union, ce qui fait de lui la bête noire de ses propres concitoyens indépendantistes : *« La guerre civile est inévitable*, dit-il dans une interview parue dans *Les Nouvelles de Moscou* du 10 février 1991. *Nous sommes allés trop loin. On ne peut plus revenir à la paix par une voie pacifique. Pour réaliser leur idée, les adeptes de l'indépendance doivent fourrer quelque part un million d'hommes, soit les tuer, soit les déporter de force. »*

Le groupe *Soyouz* est d'ailleurs une création de V. Alsknis et existe depuis l'automne 1989. Au départ, précise son président dans la même interview, *« j'insistais sur une position purement centriste »*, mais il ajoute aussitôt après : *« A présent, il faut penser à autre chose. L'idée de la création d'un Comité de salut public me travaille. »* Ce comité *« doit proclamer en tout premier lieu un moratoire sur toutes les discussions idéologiques. »* Alsknis propose d'autre part de suivre le modèle économique japonais, et ce au moyen d'un *« facteur de stabilité »* tel que l'Armée dont il est un fervent défenseur. *« Je suis*, dit-il, *partisan des réformes, mais seulement de celles qui serviraient à maintenir une Union puissante* [...] *sans "ismes" et sans dogmes. »* Le colonel-député déplore tout particulièrement l'effondrement du système de défense du pays et souhaite ardemment le départ prochain de Gorbatchev. Selon le colonel, Gorbatchev *« sait qu'il est condamné »*.

BORIS ELTSINE EST TRÈS PROCHE DU GID

La position du GID apparaît beaucoup plus nuancée. Tandis que *Soyouz* défend, au fond, l'idée de la Russie impériale, le GID entend faire de l'URSS une sorte de confédération semblable à celle des Etats-Unis d'Amérique. Tous les dirigeants de ce groupe sont des universitaires et des intellectuels de haut niveau : le président, Youri Afanassiev, est docteur en histoire, Gavriil Popov, son « second », est professeur d'économie, et Anatoli Soptchak est juriste. Ils se montrent partisans d'un mouvement démocratique en dehors des partis, mais entendent toutefois mettre fin aux abus de toutes sortes liés à la débâcle économique provoquée et entretenue, selon eux, par le régime gorbatchévien, en définissant une législation ferme et sans compromis en matière économique et sociale.

Il est à noter que le chef de la fédération russe Boris Eltsine est très proche de ce groupe, dont il avait d'ailleurs été président. Quant à Anatoli Soptchak, l'un des leaders principaux du GID, il préside le Conseil de députés de Leningrad, la seconde « capitale » de l'URSS. C'est dire le poids considérable de ce mouvement parlementaire au sein de la vie politique de l'URSS. D'aucuns vont même jusqu'à prophétiser l'avènement prochain de Youri Afanassiev à la Présidence de l'Union... Ajoutons que le GID nie en bloc l'idéologie marxiste-léniniste et considère ouvertement Lénine comme un ennemi de l'Etat et un traître à la nation.

NOTRE CONTEMPORAIN

Au confluent des nombreux mouvements « informels » se situe la revue mensuelle *Nach Sovréménnik* (« Notre Contemporain »), qui appartient à la fraction « chrétienne-sociale » du « front conservateur » et possède un auditoire considérable en Russie et dans les Républiques : tirant à près d'un demi-million d'exemplaires, elle publie régulièrement en feuilleton des livres de Soljenitsyne, de Valentin Raspoutine, et compte parmi les membres de son comité de rédaction des écrivains connus de la mouvance « ruraliste » tels que V.P. Astafiev, N.L. Bélov, V.A. Soloukhine ainsi que I. Chafarévitch, auteur d'un ouvrage dirigé contre ce qu'il appelle la « russophobie » et dont les convictions politiques vont dans le sens de la monarchie constitutionnelle.

Le ton dominant de cette volumineuse revue renvoie aux thèmes de l'écologie radicale (menace nucléaire, pollution des grands fleuves, sac de la Sibérie par les industries d'Etat, etc.), ainsi qu'à ceux du respect du droit des hommes et des nations. Toujours est-il que *Nach Sovréménnik* reflète des points de vue assez divers et ne saurait être considérée comme l'organe d'un mouvement ou d'une idéologie structurée.

PAMIAT, LA MÉMOIRE

Parmi les organisations d'opposition « informelles », Pamiat occupe sans conteste un rôle privilégié. Dans une interview parue dans la revue *Vétché* (mensuel monarchiste paraissant à Berlin et dirigé par Oleg Krassovsky ; *Vétché* a depuis peu un correspondant officiel à Moscou) en 1988, le principal leader du mouvement, Dimitri Vassiliev, précise : *« Dans notre manifeste (paru également dans* Vétché*), nous avions déclaré clairement que nous formions l'opposition politique à toutes les forces obscures du Parti et de l'Etat. Si les organes du Parti se liguent contre nous, si des gens comme Yakovlev (membre du Bureau Politique, l'un des piliers du régime de Gorbatchev) et beaucoup d'autres se liguent contre nous, n'est-ce pas là une confirmation éclatante de ce que nous disons, à savoir que ce sont de véritables forces obscures et cosmopolites qui luttent contre le Front national et patriotique ? »*

FNP — tel est le sigle qui désigne officiellement la fraction nationale-orthodoxe de *Pamiat*. Les premiers groupuscules d'intellectuels conservateurs se réclamant de Pamiat apparurent à Moscou dans les années 1970 (il est difficile de préciser davantage, étant donné le caractère justement informel du mouvement). Au départ, il s'agissait seulement de défendre les églises et les monuments historiques menacés de destruction ou de « restauration », ce qui n'était souvent guère mieux. Puis le mouvement se radicalise et commence à s'en prendre directement à la situation économique et aux problèmes sociaux et écologiques dont il rend responsable le régime. Il se structure enfin au début des années 80 sous l'égide de quelques hommes issus des cadres de l'industrie ou du prolétariat tels que Kim Andréiev, Alexéï Gladkov, Nicolaï Detkov et Dimitri Vassiliev. Le 6 mai 1987 a lieu à Moscou une grande manifestation conduite par Vassiliev. Les représentants des différents groupements de *Pamiat* sont reçus par Boris Eltsine, qui leur promet un statut officiel, mais en fin de compte « oublie » de tenir sa parole. *Pamiat* n'a donc toujours pas le statut de parti politique, bien qu'elle se proclame l'unique parti d'opposition totalement indépendant voué à la défense des valeurs traditionnelles et de l'idéal monarchique. Elle semble bénéficier en tout cas du soutien de larges couches de la population et d'une partie du clergé séculier. (Dans ses hautes sphères, l'Eglise demeure plus que réservée à l'égard de l'ensemble du mouvement *Pamiat*.) D'après une interview de Vassiliev parue dans une revue nationaliste américaine de langue russe (*Parole Libre de Russie*, mai-août 1989), son parti posséderait des antennes dans une trentaine de villes de la Fédération Russe et pourrait compter sur plusieurs millions d'électeurs potentiels…



Le symbole de Pamiat : le tocsin destiné à éveiller le peuple.

Dans le but de mieux faire passer son message, *Pamiat* ne dédaigne pas de faire usage d'un certain nombre de symboles généralement fort mal interprétés par la presse soviétique (ou occidentale…) officielle : chemises noires (image du renoncement monacal, quoique dans le cadre de la laïcité, à l'instar de certains ordres chevaleresques), cloche (le « tocsin » destiné à « éveiller » la nation), port de décorations militaires de l'ancien régime tsariste… Les murs de l'état-major de *Pamiat* — qui n'est autre que l'appartement même de Dimitri Vassiliev, situé au centre de Moscou, juste au-dessus d'un commissariat de police — sont tapissés de portraits de souverains, de blasons et de slogans peints en caractères slavons, histoire de faire revivre tant bien que mal un passé certes révolu, mais dont *Pamiat* (qui signifie précisément « mémoire ») entend tirer l'essentiel de sa raison d'être.

UN FRONT CONSERVATEUR ?

Lequel d'entre ces mouvements — formels ou « informels » — fera l'avenir de la Russie ? Certes, tout conservatisme s'enracine d'abord et avant tout dans une tradition, et donc dans un passé, qu'il prend pour point de référence et pour base de sa démarche idéologique. Cependant la « mémoire » seule ne suffit pas pour bâtir — son rôle premier étant de préserver, non de créer — ceci en tenant compte, évidemment, du fait qu'une tradition n'est pas nécessairement morte et que, tout en faisant partie du passé, elle peut aussi de plein droit appartenir au présent.

Dans l'appréciation des chances et des perspectives politiques réelles de tous ces mouvements, les sympathies personnelles ne doivent pas entrer en ligne de compte. Seul importe leur dénominateur commun à tous, à savoir : le maintien de l'Union, la défense contre l'américanisation forcenée entreprise par Gorbatchev, ainsi que celle des spécificités des cultures nationales. C'est sur la base de ces trois facteurs que le « front conservateur » peut et doit, à notre sens, prendre conscience de son unité fondamentale pour lutter contre le chaos social, le gaspillage des ressources et le génocide organisé de la nation russe, qui demeurent à ce jour les traits distinctifs de la « katastroïka ».

■ **Alexeï Orlov**

LA CONSTANCE ET LA LUCIDITÉ

La Pologne se définit par elle-même. Elle se reconnaît dans Leszek Moczulski. Il est de cette qualité d'hommes qui n'ont pas à chercher des références hors d'eux-mêmes. Il est de ceux qui trouvent dans leur mémoire et dans leur imagination les motifs de leur combat. Une force unique habite le président de la KPN, Fédération pour la Pologne indépendante.

Son autorité morale a été payée par d'innombrables arrestations. Plus de 200 et deux condamnations à 7 et 4 ans de prison. Plus encore que les mérites passés, c'est sa clairvoyance qui lui vaut l'estime des Polonais. Candidat à la première élection présidentielle, il a réuni 2,5 % des suffrages. Un résultat prometteur pour un parti sorti de prison, ignoré de l'Occident, combattu par l'appareil soviétique. Entre les compromissions des uns et la confusion des autres, Leszek Moczulski est la référence nécessaire.

Diplômé de Droit et d'Histoire, Leszek Moczulski a été remarqué très tôt par ses diverses publications d'histoire contemporaine. Son étude sur la bonne tenue de l'armée polonaise face à la Wehrmacht lui a valu une réputation solide chez les spécialistes. Son combat pour l'indépendance de la presse l'a conduit à créer le premier journal illégal sous les communistes, le mensuel *Opinia*. Fondateur du premier parti politique d'opposition, il dirige aujourd'hui le courant le plus homogène et le plus étendu à travers la Pologne. Né à Varsovie le 7 juin 1930, il démontre par sa constance et sa lucidité que la politique d'une nation est un métier.

PRÉSIDENT DE LA FÉDÉRATION POUR LA POLOGNE INDÉPENDANTE

LESZEK MOCZULSKI : "NOTRE COMBAT EST PLUS NÉCESSAIRE QUE JAMAIS"



Né à Varsovie en 1930, Leszek Moczulski fut le fondateur du premier parti politique d'opposition. Il est ignoré des médias occcidentaux et combattu par l'appareil soviétique.

Le Choc du Mois : La nouvelle liberté dont bénéficie la Pologne vous paraît-elle le résultat d'un combat intérieur, ou bien celui de la décomposition de l'Union soviétique ?

Leszek Moczulski : Aucun de ces deux facteurs n'exclut l'autre. Le fait national me semble le plus important. C'est une tradition constante de notre culture politique de se battre pour l'indépendance. La défaite de l'insurrection de Varsovie est resté un exemple de cette affirmation polonaise. L'expression de l'identité nationale a grandi dans les années 50, contre l'occupation par la Russie. 1980 est une année charnière qui a vu l'invasion de l'Afghanistan et l'état de guerre chez nous. Cette montée en puissance du communisme était en fait le commencement de la fin pour Moscou. Le prix à payer pour garder la Pologne est devenu trop cher.

Est-ce que le pouvoir clandestin de l'Union soviétique en Pologne est resté important aujourd'hui encore ?

■ La situation actuelle a été envisagée et préparée de longue date par l'Union soviétique. Des études approfondies ont été rassemblées depuis longtemps. Dès 1970, lors des grèves et des émeutes de Szczecin, ils ont renoncé au transit entre l'Allemagne et la Russie. Les communications terrestres n'étaient plus sûres pour eux. Ils se sont préparés à perdre le pouvoir de l'Etat, tout en se maintenant aux autres niveaux de la société et en s'infiltrant

dans les nouveaux pouvoirs de l'opposition Ils ont répandu l'idée que la liberté politique des Polonais peut se réaliser dans le cadre d'une alliance militaire avec l'URSS et ils ont affirmé comme une évidence que la Pologne doit rester un partenaire de l'armée soviétique. Notre mouvement rencontre ici un combat qui doit être gagné d'autant plus facilement que la population est hostile à la présence militaire soviétique sur notre territoire. C'est notre armée qui pose un problème. Nos généraux ont été nommés avec le consentement de l'URSS.

Y a-t-il une volonté politique ? On est surpris de voir le premier gouvernement de Walesa, qui reprend autant de ministres de Mazowiecki et surtout Balcerowicz, l'homme du FMI et de la Banque mondiale !

■ De nombreux facteurs contribuent à cette situation. Le premier souci de Walesa est de s'assurer le soutien de Solidarnosc. C'est donc le milieu de la gauche laïque. Ils se disputent, ils se réconcilient, cela fait dix ans qu'ils travaillent ensemble. Et puis, il faut plaire à l'Occident et c'est ainsi que Balcerowicz est choisi. C'est lui qui personnifie l'ouverture du marché libre et les privatisations. En fait, il n'y a eu que cinq privatisations, pendant que 150 000 petites entreprises ont disparu sous le précédent ministère. Ils ont maintenu la parité du dollar et du zloty de manière artificielle. Nous sommes très loin de la liberté économique. Walesa n'est pas économiste et il est très attentif à l'opinion occidentale. Il attend que les gestes concrets suivent les paroles. En fait, on ne sait pas combien de temps va durer cette collaboration.

Quelle est la réalité de l'influence politique exercée en Pologne par le pape Jean-Paul II ?

■ Il ne faut pas exagérer l'importance pratique de cette influence. Le pape garde une autorité morale, avec des conséquences politiques. Ce sont plutôt les évêques et les prêtres de paroisse qui sont présents, selon les circonstances locales, selon les caractères des personnes. D'une manière générale, l'influence de l'Eglise catholique en Pologne a beaucoup diminué. Il était nécessaire que l'Eglise participe à la « table ronde », il y a deux ans, il était normal de consulter le Primat lors de la nomination du Premier ministre. Ce n'est plus nécessaire aujourd'hui. L'Eglise était le contrepoids du pouvoir communiste et cette situation n'existe plus. L'opposition politique passait par l'Eglise, ce n'était pas normal. Aujourd'hui, on se parle directement. Au plan local, il arrive que le curé de la paroisse soit un homme compétent et décidé, alors que la municipalité ne sait pas quoi faire. Dans ce cas, l'Eglise garde un rôle important, à cause de la faiblesse de l'administration locale. Pour revenir à Jean-Paul II, il respecte la différence entre l'Eglise et l'ordre politique, ce qui n'est pas le cas de tous les prêtres polonais.

On a l'impression que bon nombre de ces prêtres sont engagés à gauche, avec des réflexes hostiles à la liberté économique...

■ C'est une grande mystification, partie d'un plus grand mensonge encore. Depuis des années, on essaie de faire croire que la politique polonaise est dominée par la gauche. Adam Michnik se donne une importance en Occident qui n'est pas celle qu'il a ici, dans son pays. Par exemple, on ne connaissait pas Bielecki, le nouveau Premier ministre ; on croit qu'il était absent de la vie publique, alors qu'il est actif depuis de longues années. C'est la même chose pour les prêtres. Il y a quelques prêtres de gauche et c'est de ceux-là qu'on entend parler. Mais la plupart des prêtres peuvent être classés à droite, comme ils l'étaient au XIXe siècle. Quant au Cardinal-Primat, Mgr Glemp, il est critiqué par ses collègues de gauche. Notre clergé polonais serait assez proche de Mgr Marcel Lefebvre, qui est peu connu ici. Le concile Vatican II aurait été interprété comme il le fait, si cet évêque avait été mieux connu.

Acceptez-vous les frontières actuelles de la Pologne, ou bien avez-vous des modifications à demander ?

■ Il n'y a pas de problème de frontières. Nous sommes prêts à confirmer à nos voisins de l'Est les frontières actuelles, comme elles l'ont été avec l'Allemagne. Nous voulons les confirmer à chacune des Républiques et non pas à l'Union soviétique. Il serait souhaitable que ces frontières soient ouvertes, car il y a des liens culturels historiques entre les divers pays d'Europe centrale. Aucun parti ne remet en cause les frontières. Mais les autres acceptent de les confirmer à l'Union soviétique, ce que nous n'acceptons pas. A l'Ouest, il est possible que l'Allemagne pose le problème dans 10 ou 20 ans, mais actuellement et de notre part, il n'y a pas de problème. Encore une fois, il faut souhaiter une Europe où les frontières ne seront plus des murs.

La Pologne a la réputation d'être antisémite. Est-ce que cette réputation vous paraît fondée ?

■ L'antisémitisme est tout à fait marginal. Il est un souvenir d'une génération qui a connu l'installation brutale du communisme en Pologne. La prise du pouvoir par les Soviétiques a été accomplie par des communistes étrangers, dont beaucoup étaient juifs et parlaient mal le polonais. Ce souvenir est vivace dans cette génération. Plus tard, les Soviétiques ont au contraire utilisé l'antisémitisme pour diviser les communistes polonais. Les antisémites étaient accusés d'être contre-révolutionnaires. L'antisémitisme a été employé sans aucune honte par Moscou pour régner à Varsovie. C'était une arme pour changer le personnel de la police secrète qui était souvent d'origine juive. Les jeunes et les moins de 50 ans n'ont pas ce genre de souvenir. Les Polonais sont les héritiers de cette bataille politique à l'intérieur du Parti communiste, entre fractions. L'antisémitisme a été exposé au public durant des années, et surtout dans les années 60, quand Krouchtchev a remplacé les juifs du KGB par des Ukrainiens. C'est un système général en URSS : on utilise des Arméniens pour gouverner les Géorgiens, etc. C'est une technique de contrôle des populations. Nous avons eu ici des gouvernants polonais d'origine française, comme Gierek, qui ignoraient tout de la vraie société. Ils étaient des étrangers, parlant mal notre langue et pleins de mépris pour ce pays. Beaucoup venaient des Brigades internationales d'Espagne. Le communisme est une puissance étrangère en Pologne.

Le déferlement de millions de réfugiés qui viendraient d'URSS est-il une crainte fondée, ou bien une menace de propagande ?

■ C'est un danger qui est bien réel. Il se passe une révolution en URSS. Pourquoi tant de juifs préfèrent-ils quitter un appartement à Moscou pour aller sous une tente en Israël ? Au moins, en Israël, il y a de quoi manger. En URSS, la famine menace, qu'elle soit réelle ou artificielle.Il faut se préparer à une émigration. Ce seront surtout des Russes venus des Républiques non-russes. Des fonctionnaires du colonialisme russe. Ils ne pourront pas, ou bien ne voudront pas, revenir en Russie, alors, c'est ici qu'ils arriveront. Notre combat pour la Pologne indépendante est plus nécessaire que jamais.

■ **Propos recueillis par**

Yves Arzel

"LE PREMIER SOUCI DE WALESA EST DE S'ASSURER LE SOUTIEN DE SOLIDARNOSC. ET PUIS IL FAUT PLAIRE À L'OCCIDENT"

ROUMANIE

LE JEU DU ROI

◆

La Roumanie est confrontée à une grave crise économique et son gouvernement est largement discrédité. Sur fond de faillite du régime néo-communiste, qui cherche à créer une atmosphère de guerre civile pour régner, le roi Michel apparaît aux yeux des Roumains comme le dernier recours.

◆

Le 26 décembre 1990, à l'aéroport international de Bucarest, le roi Michel, accompagné de sa femme Anne de Bourbon-Parme et de leur fille Sophie, sont conduits à bord d'un Antonov 24 de l'armée roumaine et ramenés manu militari dans leur pays d'exil, la Suisse.

Cette expulsion met un point final à une rocambolesque tentative du roi, commencée onze heures plus tôt, de revenir sur sa terre natale. Profitant de l'anniversaire de la chute de Ceausescu, le souverain déchu projetait de se rendre sur la tombe de sa famille à Curtea de Arges. Il n'en aura pas le temps. Sous le prétexte fallacieux que son passeport ne comporte pas tous les visas nécessaires, il est intercepté à 100 kilomètres de Bucarest et reconduit dans la capitale sous escorte militaire et dans un isolement total du monde extérieur. Il déclarera peu après que seule la campagne de presse aussitôt déclenchée en Occident lui a évité les brimades de ses gardiens.

LE ROI EST POPULAIRE

Cette péripétie ne serait qu'une anecdote si elle ne trahissait la peur qu'a le pouvoir néo-communiste roumain d'un rétablissement de la monarchie. Car le roi est populaire dans l'ancienne patrie des Daces. Pendant les manifestations d'hostilité au régime, marquant l'anniversaire de la « révolution » de décembre 1989, son nom était sur toutes les lèvres.

Le 21 décembre, plus de 10 000 personnes traversent Bucarest aux cris de *« Iliescu va-t-en, Michel arrive »*. Le voyage manqué du roi, loin de calmer les esprits, exacerbe le sentiment monarchiste des Roumains. Le 8 janvier, plusieurs centaines d'étudiants scandent des slogans favorables à la famille royale pour célébrer le rétablissement de la citoyenneté du roi, octroyée par le Premier ministre Petre Roman.

Les 11 et 12 janvier, ce sont des processions, à travers la capitale et diverses villes de province, de manifestants brandissant des portraits du roi. Le 1er mars, le défilé de protestation organisé par le GDS (association d'intellectuels) entonne pendant près d'une heure : *« Roi Michel, Roi Michel ! »*.



La carte postale distribuée par les monarchistes en Roumanie : le roi Michel, sa femme et une de ses filles.

Cet engouement du public roumain pour son ex-souverain oblige les différents acteurs de la scène politique et sociale à reconsidérer leurs positions. Tel hiérarque de l'Eglise orthodoxe roumaine multiplie en privé les commentaires flatteurs sur Michel et confie à une délégation française qu'il est dans son archevêché un propagateur zélé de l'idée royale. Radu Campeanu, président du Parti national libéral, fixe pour sa part à plus de 30 % les Roumains aujourd'hui gagnés à la monarchie.

« ATHLÈTE DU CHRIST »

Ce brusque renforcement des partisans de la royauté en Roumanie ne surprend pas. L'idée monarchique est consubstantielle au pays.

Terre chrétienne, pratiquante aujourd'hui à plus de 90 % malgré 45 ans de communisme, la Roumanie, dont la devise millénaire est *« Nihil sine Deo »*, se veut vouée tout entière au service du *Roi du ciel* et n'envisage donc ses rois qu'en tant que pouvoir dans la cité, établi par les puissances célestes.

Depuis l'appellation d'« athlète du Christ » conférée en 1475 par le pape Sixte IV au prince moldave Etienne le Grand, la monarchie est, dans l'imaginaire roumain, comme revêtue de la majesté et de l'autorité de la Croix.

Cette mystique royale, qui peut sembler quelque peu ésotérique, est réveillée par la découverte de leur passé que font les Roumains. Le communisme avait confisqué pendant près d'un demi-siècle la mémoire. La chute du *Conducator* a permis à tout un peuple de se réapproprier son Histoire. De connaître la geste de ses rois, protecteurs éclairés n'ayant rien à voir avec l'image de tortionnaires décrite dans les manuels d'enseignement marxiste.

Ce n'est sans doute pas un hasard si les plus fermes soutiens de Michel sont les étudiants. Certains avouaient



Les filles du roi Muchel sont les plus ardentes propagandistes du retour à la monarchie.

récemment leur stupeur en apprenant le comportement du roi en 1944, sa déclaration de guerre aux nazis pour sauver sa patrie, lui que le Parti présentait encore récemment comme le Hitler des Balkans.

Tous les Roumains n'ont cependant pas attendu la naissance d'une presse et d'une édition libres pour croire à la monarchie. Le sentiment royal est resté très fort dans les campagnes. Paysans d'Olténie, de la Dobroudja, du Banat ou de Maramures, les 30 % de la population qui cultivent la terre sont attachés à leurs traditions.

Conservateurs, ils voient dans le roi la garantie de la stabilité. Un raisonnement que partagent certains hommes d'affaires, escomptant que l'équilibre né du rétablissement de Michel attirera les investisseurs.

Même si rien n'est moins sûr, la famille royale se garde bien de dissiper leurs espoirs. La fondation Margareta, du nom de l'une des filles de Michel, s'affirme l'interlocuteur privilégié des Occidentaux désireux de sauver le patrimoine roumain ou de donner une aide humanitaire.

D'orphelinats en écoles, d'églises en musées, les princesses Sophie, Margareta et Irène sillonnent le pays en distribuant d'un air entendu des cartes postales représentant leur père.

Cartes postales dont fait aussi un abondant commerce, le petit Parti libéral monarchiste. Ce modeste mouvement politique, regroupant quelques milliers de militants, fut fondé par des fidèles de la Couronne en janvier 1990. Sans moyen, dans un immeuble précaire du centre de Bucarest, ses dirigeants, professeurs pour la plupart, luttent avec énergie pour l'avènement d'une monarchie constitutionnelle.

Rêvant du modèle espagnol, ils se plaisent à croire que ces vieilles nations de tradition monarchique que sont la Belgique ou l'Angleterre, leur prêteront appui.

« Notre combat est difficile », avoue Gustave Pantea, l'un des principaux animateurs du mouvement, *« le FSN* [Front de salut national, la formation au pouvoir] *nous a confisqué nos trois élus au parlement sous prétexte d'une irrégularité administrative et le roi garde ses distances ».*

Dans l'entourage de Michel de Hohenzollern, on clame que le monarque se tient au-dessus des partis. Une attitude qui peut n'être que payante au milieu d'un pays divisé. Divisé par les querelles ethniques entre la majorité roumaine et les minorités hongroise, allemande et tzigane. Divisé par les conflits de classe opposant une population paupérisée à la poignée de trafiquants qu'engendre l'économie de pénurie néo-communiste. Divisé enfin politiquement par les rivalités stériles de plus de 150 partis et associations.

Le FSN joue de ces clivages pour asseoir son pouvoir. Pour seul exemple, la manipulation des éléments ultra-nationalistes de l'association *Vatra Romaneasca* (« le Foyer roumain »). Ce groupe volontiers chauvin fut très présent lors des combats entre Roumains et Hongrois à Tîrgu-Mures, les 19 et 20 mars 1990. Ses appels à la violence légitimeront au nom du maintien de l'ordre la résurgence au grand jour, sous le sigle SRI, de la Securitate.

Ion Iliescu et Petre Roman pourraient cependant se révéler des « apprentis sorciers » de la guerre civile. Plus ils créent artificiellement de tensions, plus Michel de Roumanie apparaît à son peuple l'ultime recours, garant de la stabilité et de l'unité de la nation. Peut-être ne reste t-il plus à ces fidèles de Ceausescu, assassinant avant-hier leur protecteur, arrêtant hier le roi, qu'à se proclamer aujourd'hui, en une ultime parodie, monarchistes.

■ Eric Stetten

L'ARME DE LA RELIGION

La chute en décembre 1989 de Nicolas Ceausescu n'a pas modifié grand chose à la situation politique et économique de la Roumanie. Le président Iliescu partage les mêmes penchants totalitaires que le « Conducator » et les queues s'allongent toujours démesurément devant les magasins.

La presse libre du pays (*Expres, România Libera, Baricada*, etc...), prompte à fustiger Roman et Iliescu s'est pourtant réjouie d'une mesure gouvernementale, celle concernant la liberté religieuse. Enseignement religieux à l'école, liberté de presse, d'association, restitution des biens du clergé, possibilité de relations avec les Eglises étrangères, ont fait dire au métropolite Daniel, deuxième personnage de l'Eglise orthodoxe roumaine : *« Nous voilà avec les moyens d'une reconquête spirituelle de la Nation »*. Cette euphorie masquait le piège tendu par le pouvoir.

Appliquant son principe de « diviser pour régner », le régime néo-communiste cherche en fait moins l'épanouissement religieux du peuple roumain que l'exacerbation des conflits entre les Eglises.

Chaque confession souhaite répondre seule à la soif spirituelle du peuple roumain, contraint malgré lui à 45 ans de matérialisme marxiste. Ainsi l'Eglise orthodoxe (82 % de la population, 10 000 prêtres, un patrimoine immobilier aussi secret que conséquent) n'entend pas rendre les lieux de culte de l'Eglise catholique de rite oriental (les uniates), que lui a donnés arbitrairement en 1948 le régime communiste.

Elle critique tout aussi sévèrement l'Eglise catholique de rite latin (1,5 millions de fidèles) dans laquelle elle prétend voir l'instrument de la reprise en main de l'Europe de l'Est par le Vatican.

Et si elle se déclare favorable au dialogue œcuménique avec les protestants, il ne saurait s'agir des luthériens roumains, souvent d'origine allemande, suspectés de faire du prosélytisme avec l'aide financière de Bonn.

Calvinistes, disciples de Luther, catholiques et orthodoxes, se disputent farouchement la communauté des croyants roumains. A leurs divisions séculaires s'ajoute l'appétit des sectes occidentales, gourous indiens, illuminés américains, Nouvelle Acropole et Témoins de Jéhovah, qui proposent le Nirvana à chaque coin de rue de Bucarest,.

Concurrence religieuse inoffensive ? Voire. L'atmosphère enfiévrée qui prévaut dans les Eglises a parfois de dangereuses conséquences. Les 23 000 juifs de Roumanie, beaucoup plus présents dans la vie du pays depuis la révolution, peuvent en témoigner. Leur cimetière historique de Tîrgu-Mures fut profané, la synagogue d'Oradea saccagée. Le réveil spirituel des peuples de l'Est, s'il est chargé d'espoir, aura malgré tout peut-être des conséquences inattendues.

■ E.S.

DIABOLISATION

Le mal, le communisme et Vladimir Volkoff

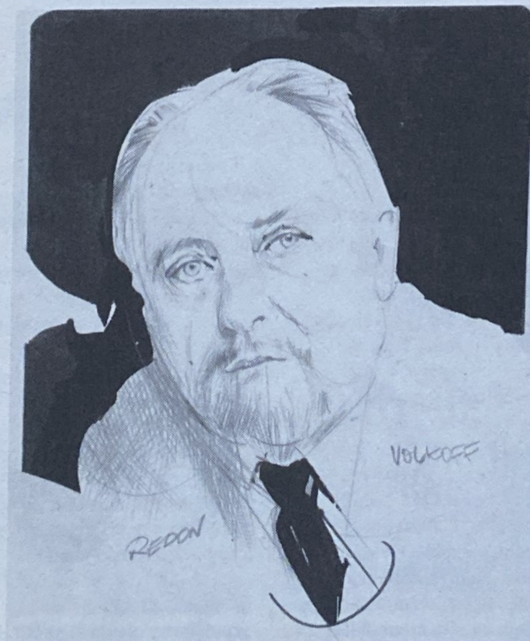
Le grand romancier, dans un essai incisif et impitoyable (1), demande la condamnation officielle du communisme, et le procès posthume des trois fondateurs. Mais un procès peut en cacher un autre...

S'il est nécessaire de condamner le nazisme avec le zèle le plus ardent, il n'est guère recommandé d'en user de la sorte avec le communisme. On doit, si l'on veut complaire aux maîtres du moment et du monde, le critiquer, le dénigrer, mais s'arrêter au seuil où commence l'enfer. Celui-ci est réservé à Hitler et à sa séquelle.
Le nazisme fut condamné par des lois sur mesure, et il s'est agi d'un procès unique, parce que son crime fut unique, a-t-on prétendu, en ceci qu'il avait pour objet des gens dont la qualité transcendait celle des autres hommes.

C'est ainsi que, lors d'événements aussi dramatiques que le procès Barbie-Vergès, le révisionnisme ou le « détail », on a crié à la « banalisation » du nazisme : *« Hitler n'aurait fait qu'imiter Staline »*, s'est-on indigné, et *« Auschwitz, si les chambres à gaz n'ont pas existé, est semblable à n'importe quel goulag »*. Ainsi, comme pour le Dieu Jaloux, il faut affirmer non seulement l'existence du Crime des crimes, mais aussi son unicité.

Et c'est là que le talentueux Vladimir Volkoff bouleverse la règle du jeu. Cet orthodoxe se rend coupable de l'hétérodoxie la plus grave, le crime de polymartyrisme. Il n'est certes pas de ceux qui nient ou minimisent la geste satanique des Adolfins : il se contente de railler les pénibles justifications juridiques du procès qu'on leur fit, tout en reconnaissant l'excellence des fruits que donna un arbre aussi malade : la dénazification, qui fit du peuple germanique des tirelires Olida.

Si donc l'on a jugé les nazis, raisonne M. Volkoff, *a fortiori* doit-on juger



les communistes, dont les victimes sont *« infiniment plus nombreuses »*. On nous rebat les oreilles avec le nazisme, mais ce *« virus »* (sic) a été aboli, tandis que le communisme, malgré les apparences, est un cancer toujours actif.

DIABLE !

Et pour la seconde fois M. Volkoff fait preuve d'une certaine originalité : il affirme, contre la théologie dont il se réclame et contre la logique, dont il ne se réclame pas, la substantialité, et même l'absoluité du Mal, qu'il écrit avec une majuscule. Ainsi en usent les porte-coton de l'« établissement » sioniste : les nazis *« brandissent le glaive satanique »*, suscitent *« l'infernal processus du crime collectif »*, et nous voyons même Me Vergès, *« au bout d'un raisonnement diabolique, relativiser les crimes nazis »* (2) — ce que fait aussi M. Volkoff, qui devrait bien se dire qu'il est aussi dangereux de jouer avec le Mal que de jouer avec un boomerang.

La diabolisation est un travers très contemporain, qui dénonce la nocivité d'une religion résiduelle. Le mal n'est qu'un certain défaut de bien, comme l'erreur n'est qu'un défaut de vérité, *in subjecto* : *« il est impossible qu'il y ait un souverain Mal »*, dit l'Ecole. Et, selon une métaphysique moins religieuse, le bien et le mal sont des corrélatifs, et la *Virtus* est au-delà. L'absolu n'est ni bien ni mal, le mal et le bien ne sont pas absolus.

Le communisme serait *« intrinsèquement pervers »* (*Divini Redemptoris* est de Pie XI, et non de Pie XII !) non seulement parce qu'il est « athée »,

mais aussi parce qu'il s'agirait d'une *« gnose »*, à savoir *« un salut par la connaissance »*. Il convient ici d'en finir avec cette histoire de gnose, qui revient dans les milieux fidéistes aussi souvent sur le tapis que le fascisme chez la gauche bien-pensante. La gnose est la connaissance transcendante, le *photismos* (l'illumination), au-delà de la connaissance discursive. On voit là que le communisme n'a rien d'une « gnose », et nous pourrions dire que là est sa grande faiblesse.

Il est remarquable que les attendus du Procureur Volkoff (une contamination inconsciente du marxisme ?), qui constituent son réquisitoire, pourraient être appliqués à ce qu'il estime être le *Bien*, à savoir au capitalisme colonialiste et impérialiste, béni par l'action missionnaire des Eglises.

« L'absurde croyance en le progrès » n'est pas un travers initialement *« marxiste-léniniste »*, mais le credo de ceux qui ont promu *« un régime représentatif et un capitalisme libéral »* qui eussent échu à la Russie si la *trinité du mal* ne l'avait emporté.

LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE

Quant aux crimes collectifs, à la déculturation, aux « horreurs » commises au nom du « Bien », le système *« libéral et représentatif »* n'a rien à envier au communisme. Le Nicaragua des successeurs de Sandino est la bête noire de Vladimir Volkoff et de ses amis américains, sûrement parce que ce pays a espéré échapper à la tyrannie des compagnies américaines et de leur fondé de pouvoir Somoza. Nous resterons donc dans l'aire méso-américaine, et évoquerons le massacre et la déportation des Indiens Yaquis, au nom du sisal si nécessaire aux yankees démocrates, les massacres perpétrés par le pirate Walker, agent des banquiers Morgan et Garrison, l'écrasement du Guatemala en 1954, organisé par Eisenhower, pour ne citer que quelques crimes notoires, perpétrés au nom de l'économie de marché et de la Finance. Au nord du Rio Grande, nous entendons le juriste T. Fernham dire que *« les ossements des Indiens doivent enrichir le sol »*, et l'Argentin libéral Sarmento lui répondre symétriquement, au sud de l'autre Rio Grande : *« N'essayez pas d'économiser le sang des gauchos, c'est tout ce qu'ils ont d'humain. C'est un engrais qu'il faut utiliser pour le bien du pays »*. Pourquoi, en effet, *« être si indulgent pour les autres holocaustes »* ? Est-ce parce qu'ils seraient dus à l'action civilisatrice, avant laquelle *« nous étions tous des barbares »* ? Comme s'il n'y avait qu'une « civilisation » et que l'empire ploutocratique à la sauce humanitaro-démocratique n'était autre que la barbarie la plus abjecte, *« cette barbarie louche, maussade, qui détruira tout »* (3).

Quand on crée un tribunal, on crée un accusé, et aussi un juge ; on se prosterne ainsi devant des critères, selon lesquels le crime sera déterminé et le criminel jugé : *sine lege, nullum crimen*. Comme donc pour la mascarade de Nuremberg, le représentant de l'humanité, du droit et du Bien sera le chef du monde dit libre, l'Amérique, qui vient de perpétrer encore un massacre au nom du Droit. Ce genre de procès fut imaginé par La Fontaine, quand il écrivait *Les animaux malades de la peste* ou *Le chat, la belette, et le petit lapin*.



Vladimir Volkoff cèderait-il à la manie très actuelle d'une diabolisation un peu vaine ? Le procès qu'il intente au communisme moribond ne vaut-il pas aussi bien pour son frère ennemi, le libéralisme triomphant ?

CATHARSIS

M. Volkoff se félicite que *« les bases pseudo-scientifiques du nazisme soient dissoutes »* et que la *« pseudo-race aryenne »* soit interdite de cité. Il demande qu'on fasse de même avec les fondements idéologiques du marxisme, mais il ne s'inquiète pas du caractère vivace des théories pseudo-scientifiques vantant la prééminence de la pseudo-race américaine. *« Tout l'hémisphère sera, de fait, le nôtre, comme il l'est moralement en vertu de la supériorité de notre race »*, proclamait le président US Taft, en 1912 ; et, en 1968, Robert Kennedy parlait du droit des USA *« à la direction spirituelle de la planète »*.

Comme une actualité très brûlante, et même très vitrifiante nous y convie, nous ne voyons pas de plus grand criminel et de plus grand danger, pour les peuples et les nations, que l'empire ploutocratique dont les USA sont maintenant le centre. Nous reprocherons à Vladimir Volkoff, le spécialiste de la désinformation (4), de n'exercer sa sagacité et de n'adresser sa critique que de façon partiale.

On peut toutefois retenir cette idée de *catharsis*, nécessaire pour les communistes ; mais la carpentrasserie qu'il évoque, le cadavre de Lénine jeté sur la Place Rouge et son transfert dans une église pour un office des morts, nous semble du plus mauvais goût. Ce n'est pas une mise en scène épileptique qui convient. Comme le dit finement Volkoff, *« le communisme ôté du communisme, restent les communistes »*, c'est-à-dire des gens qui auront pris conscience qu'ils n'ont fait que seconder, malgré eux, l'empire capitaliste. Ils sauront alors que leur dessein était convenable, et leur doctrine fautive ; ils seront alors de vrais communistes, c'est-à-dire des nationaux-communistes, animés d'une soif d'identité ethnique et culturelle. Ils pourront alors proclamer, contre l'empire cosmopolite : *« Nationalistes de tous les pays, unissez-vous ! »*

■ **Lucien Renart**

(1) *La Trinité du Mal, ou réquisitoire pour servir au procès posthume de Lénine, Trotsky, Staline*. Editions de Fallois, l'Age d'Homme, 118 p., 90 F.

(2) Voir notamment *Le Nouvel Observateur*.

(3) Gobineau, les *Pléiades*. Un homme profondément cultivé comme Gobineau savait qu'il n'y a pas eu qu'une civilisation, et que l'esprit de ses contemporains « libéraux » n'était qu'une *« lampe fumeuse »*.

(4) Voir *La désinformation, arme de guerre* (l'Age d'Homme).

14-18

Quand l'Europe avait choisi de se suicider

◆

En des termes presque identiques, Marcel Déat et Ernst Jünger ont évoqué les horreurs de la Grande Guerre. La France et l'Allemagne y ont laissé le meilleur de leurs forces vives. Ce fut un immense gâchis dont l'Europe ne s'est jamais relevée.

◆



De braves Gaulois, durs à la tâche, qui font corps avec la terre lorsqu'il faut s'enfoncer en elle pour une interminable guerre de tranchées.

« *Tout autour, sur les collines montent des geysers de fumée, des obus énormes tombent sur les forts, notre artillerie, tapie au flanc des moindres ravins, envoie par rafales de vraies nappes d'obus derrière les hauteurs, vers le nord, sans doute sur des rassemblements signalés par l'aviation. Nous poussons en avant jusqu'à la lisière du bois, mais une série de 150 nous obligent à rétrogader et à nous diluer. Le soir on nous alerte, et nous voilà partis vers le village de Chattancourt, dont les maisons brûlent. L'air est saturé de gaz lacrymogènes, d'extraordinaires lueurs éclairent parfois comme en plein jour ce fond de cuve où nous pataugeons. On nous rassemble aux abords du village, le chef de bataillon, le commandant Thomas, nous explique très brièvement qu'on va contre-attaquer quelque part en avant en direction du bois des Corbeaux. Personne ne sait où sont les lignes ni s'il y en a encore. Nous grimpons, un orage de 150 et de 210 s'abat sur la crête, les compagnies flottent dans le noir sous la pluie des explosifs. Un éclatement énorme m'éblouit, à deux mètres devant moi, je me sens soulevé par le souffle, je fais une pirouette et je retombe la tête la première dans un trou d'obus, le casque amortit la chute, personne n'est touché ; nous attendons à l'abri d'une espèce de talus qui a été la paroi d'un abri éventré et nous nous apercevons que nous sommes assis sur des cadavres.* »

L'auteur de ces lignes, Marcel Déat, est un combattant de 14-18. Il a vécu, pendant quatre ans — une éternité —,

cette descente aux enfers qui a bouleversé l'Europe : il est peu de fracture, dans l'histoire des hommes, qui ait eu une telle portée. Après elle, le monde n'était plus, ne pouvait plus être le même. Les hommes qui ont traversé cela, qui ont survécu à cela, en ont porté, au plus profond d'eux-mêmes, une marque indélébile. *« Cette expérience,* constate Déat, *nous a pour une grande part formés, pétris, façonnés, marqués pour toujours. Car, de vingt à vingt-quatre ans, nous avons été soldats, combattants, et rien que cela. »*

Le normalien Déat, confronté à cet examen permanent qu'est la guerre, a vite compris qu'elle est, aussi, l'occasion — sans doute unique — de remettre les choses à leur vraie place : *« Nous avions récupéré notre saine animalité, ayant enfoncé et mis en morceaux les écrans protecteurs et les interdits d'une civilisation sans profondeur. Nous n'étions pas du tout devenus des brutes. Nous avions au contraire étonnamment gagné en humanité véritable, mais les tabous factices ne projetaient plus aucune honte sur nos fonctions élémentaires. Nous avions refait connaissance avec notre corps, nous savions ses possibilités [...] Nous connaissions maintenant la vraie fatigue, la vraie faim, la vraie joie de manger et de dormir. Nos sens émoussés étaient redevenus aigus et rapides [...] Le soleil, la pluie, la chaleur, le froid, avaient pour nous une signification neuve. »* (1).



« Cette expérience, disait le normalien Marcel Déat, nous a pour une grande part formés, pétris, façonnés, marqués pour toujours, ayant enfoncé et mis en morceaux les écrans protecteurs et les interdits d'une civilisation sans profondeur. »

JÜNGER, ACTEUR LUCIDE

En face, on a les mêmes réactions. L'Allemand Ernst Jünger, engagé dans la tourmente à dix-neuf ans, quatorze fois blessés, est de ces hommes qui, acteurs lucides de l'événement, en laissent un témoignage dépouillé de tout artifice. Tableau sans concession : *« Nous avançons en silence, car l'ennemi pourrait être tout proche. Prudemment, avec de longs intervalles afin de pouvoir tirer dans toutes les directions, nous longeons en nous courbant un élément de boyau peu profond où le combat corps à corps semble avoir pris fin par la conquête du boqueteau. C'est un des rares points où la décision finale ait été réellement encore imposée par une mêlée homme contre homme, où chaque combattant a dû regarder son adversaire dans le blanc des yeux, alors qu'il s'agissait de le détruire le plus vite et le plus sauvagement possible pour n'être pas détruit lui-même. Le terrain a été abandonné par les survivants dans un désordre épouvantable et nous fait l'effet, dans le crépuscule, d'une danse macabre subitement pétrifiée. Ce qui s'est passé dans ce coin, à cet instant, le combattant expérimenté est à même de le lire comme dans un livre ouvert. Tous les trous d'obus sont jonchés de grenades à hampes grises et de boules de fer noires ; sur les parapets, des caisses pleines de grenades dont le contenu s'est éparpillé au moment de les ouvrir fébrilement. Partout dans les entonnoirs se voient de petites dépressions calcinées de la dimension d'une assiette ; là, les grenades à main ont fait explosion en pleine mêlée ; l'effet de ces boules de feu qui, en éclatant à cette distance, soulèvent les corps et les font retomber comme des sacs, est bien visible sur les cadavres jetés les uns sur les autres et restés là dans les attitudes où la mort les a figés. Corps et visages sont troués d'éclats, les uniformes brûlés et noircis par les flammes des explosions. Les traits de ceux qui sont couchés sur le dos sont convulsés et les yeux grands ouverts comme devant un cataclysme sans issue. L'épouvante s'est figée en masques hallucinants qu'aucune imagination ne saurait inventer »* (2).

PAYSANS POUR UN MASSACRE

Entre 1914 et 1918, la France mobilisa environ quatre millions de combattants. De tous âges, de tous métiers, de toutes origines, ces hommes furent jetés dans la même fournaise — même si celle-ci, selon les dates et les lieux, fut d'une intensité variable. De l'épreuve partagée naît un solide mépris pour les planqués, les embusqués — et, plus généralement, pour cet arrière dont l'insousiance, la frivolité, donnent aux permissionnaires l'impression de débarquer sur une autre planète, futile et vaine.

Au front vit une autre humanité, la nation en armes. Elle a pour clé de voûte la paysannerie, qui fournit les trois quarts des combattants. De braves Gaulois, durs à la tâche, qui font corps avec la terre lorsqu'il faut s'enfoncer en elle, pour une interminable guerre de tranchées, après l'inutile « course à la mer » de 1914. Gabions, sacs à terre, caillebotis permettent d'aménager la tranchée, coupée de pare-éclats et de chicanes, avec sa banquette de tir et un parapet où s'ouvrent des créneaux, tant pour le tir que pour l'observation. Vers l'avant s'enfoncent des sapes — postes d'écoute où le séjour est particulièrement malsain. Mieux dotés d'un outillage adapté, les fantassins allemands surclassent leurs adversaires dans l'aménagement des retranchements. Admiratifs, les Français découvrant, après une offensive, les tranchées allemandes, doivent reconnaître que le goût de l'organisation, dont se moquent facilement les Gaulois, a tout de même du bon…

DE LA BOUE JUSQUE DANS LA BOUCHE

Mais les tranchées les mieux conçues résistent mal aux coups prolongés des intempéries. Sans parler des bouleversements que provoquent les pluies d'obus. Aussi les hommes sont-ils condamnés à vivre souvent dans une infâme gadoue : *« Les boyaux ne sont plus que des cloaques où l'eau et l'urine se mélangent. La tranchée n'est plus qu'un ruban d'eau. Elle s'éboule derrière vous, quand vous avez passé, avec un glissement mou. Et nous sommes nous-mêmes métamorphosés en statues de glaise, avec de la boue jusque dans la bouche »* (3).

Même dans un tel cadre, la faim et la soif gardent leurs droits. On attend avec anxiété le pinard, la gnôle, les boules de pain, la soupe (appellation



Engagé dans la tourmente à dix-neuf ans, quatorze fois blessé, Ernst Jünger était persuadé que la guerre avait débarrassé l'Europe de ses oripeaux bourgeois et démocratiques, alors qu'elle fut l'amorce de son déclin.

générique pour désigner le plat unique, magma de « barbaque », de patates, de fayots, de riz ou de pâtes — selon les jours — trop souvent figé dans sa graisse). Bien heureux quand la corvée de soupe, ayant dû franchir des coins harcelés par le tir ennemi, a pu éviter de renverser les bouthéons chargés à ras bord, de perdre dans des trous d'eau les bidons de pinard et les musettes bourrées de pains.

Il faut vivre, ou plutôt essayer de survivre, en côtoyant l'ignoble. En s'accoutumant à l'inimaginable. *« Sur tout le front de la butte de Souain, depuis septembre 1915, les fantassins fauchés par les mitrailleuses gisent étendus face contre terre, alignés comme à la manœuvre. La pluie sur eux tombe, inexorablement, et les balles cassent leurs os blanchis. Un soir, Jacques, en patrouille, a vu, sous leurs capotes déteintes, des rats s'enfuir, des rats énormes, gras de viande humaine. Le cœur battant, il rampait vers un mort. Le casque avait roulé. L'homme montrait sa tête grimaçante, vide de chair ; le crâne à nu, les yeux mangés. Un dentier avait glissé sur la chemise pourrie, et de la bouche béante une bête immonde avait sauté »* (4).

L'indicible. Et cette guerre qui dure, dure… A laquelle on fait face avec fatalisme. Mais aussi avec d'extraordinaires sursauts d'énergie, qui transforment brusquement en héros cet homme que sa famille, ses amis, ses collègues de travail avaient toujours vu comme un père tranquille. Mais c'était il y a longtemps… Dans la vie d'avant…

Bien sûr, il y a les moments et les lieux exceptionnels. Plus que tout autre, Verdun. Où tombèrent, morts, « disparus » ou blessés, 700 000 hommes — uniformes bleu horizon et feldgrau confondus. Dans leur sécheresse, des chiffres éloquents. Le 28 février 1916, après deux jours d'attaque au bois des Caures, il reste 98 des chasseurs de Driant, sur 1 200 ; le 4 mai, la 6e compagnie du 60e régiment d'infanterie contre-attaque sur le Morthomme ; 143 hommes s'étaient lancés à l'assaut, il en reste 11. Vague après vague, de chaque côté les hommes meurent par grappes, fauchés, écrasés, éparpillés. Qu'elle en a bu du sang, cette terre…

Immense gâchis. France et Allemagne saignées à blanc, le meilleur de leurs forces vives resté sur les champs de bataille. Et, à travers les deux principaux protagonistes, le cœur même de l'Europe — le vieux cœur carolingien — atteint au plus profond. Au bénéfice, en fin de compte, de la sanglante utopie marxiste et de l'immonde capitalisme yankee, deux formes d'impérialisme aussi pernicieuses l'une que l'autre, puisque se retrouvant, sur la base de dogmes matérialistes, pour nier l'essence même de l'héritage européen. C'est l'amer bilan que dressa Déat : *« Nous comprendrions en 1918 que la France, saignée à blanc, n'était plus, malgré l'éclat douloureux de sa victoire, qu'un élément secondaire dans une coalition qui débordait l'Europe, qu'elle avait simplement prêté son sol comme champ de bataille après avoir sacrifié l'élite de ses jeunes hommes, et l'on finirait par se rendre à cette amère vérité que la guerre de 1914-1918 n'avait été autre chose qu'une guerre civile européenne, sottement engagée, et dangereusement arbitrée par l'étranger ».*

Mon grand-père, Pierre-Louis Vial, fut un des 1 300 000 soldats français qui ne revinrent pas des combats. Sur une photographie un peu jaunie accrochée au mur de mon bureau, ce grand-père que je n'ai pas connu, engoncé dans son uniforme, a un sourire un peu triste. Il me parle d'un temps où les Européens avaient décidé de se suicider.

■ **Pierre Vial**

(1) Marcel Déat, *Mémoires politiques*, Denoël, 1989.
(2) Ernst Jünger, *Le boqueteau 125*, Editions du Porte-Glaive, 1987.
(3) P. Champion, cité dans Jacques Meyer, *La vie quotidienne des soldats pendant la Grande Guerre*, Hachette, 1966, rééd. 1991.
(4) R. Naegelen, cité dans Jacques

PERSONNAGE HORS-SÉRIE

Simon Sabiani, le fasciste de la Canebière

Simon Sabiani, Corse de Marseille, passé du communisme au fascisme, a toujours bénéficié d'une réputation particulière dans le monde de la collaboration. L'homme, s'il ressemblait physiquement au colonel de La Rocque, n'était pas un conservateur timoré. Ce héros de la Grande Guerre était un meneur d'homme, un fin politique et surtout un militant révolutionnaire dont le souvenir hante toujours la vie politique marseillaise. Une biographie récente (*Simon Sabiani, un "chef" à Marseille 1919-1944*, par Jean-Baptiste Nicolaï) nous éclaire sur le personnage, souvent présenté comme un « parrain de la collaboration ». Bernard Tapie marcherait-il sur les traces de Sabiani ? Les deux hommes se ressemblent assez peu...

En août 1989, une lettre publiée dans la rubrique « Télé-critique-la lettre de la semaine » du journal *National Hebdo* fait sortir François Brigneau de ses gonds. Un lecteur qualifiait Simon Sabiani d'*« étrange canaille socialiste (nationale-socialiste) »*.

« Je ne puis laisser passer le passage sur Sabiani », répond Brigneau. Et il présente alors celui dont il veut défendre la mémoire : *« Simon Sabiani fut un personnage extraordinaire, hors série, aventurier sans doute, mais un homme d'une qualité de coeur et d'esprit exceptionnelle. Trois de ses frères furent tués au combat en 14-18 (François, Joseph, Jean-Luc). Lui-même (né en 88) perdit un œil à Douaumont, eut cinq blessures et reçut la médaille militaire, la Légion* d'Honneur, *la croix de guerre. A l'époque, ça ne se trouvait pas dans les grandes surfaces. Adjoint au maire et député de Marseille, son premier crime fut de voter pour la dissolution de la franc-maçonnerie en 1935. Son second de fonder le PPF avec Doriot. Son troisième de soutenir le Maréchal. »*

Brigneau rappelle la mort de François Sabiani, son fils, sur le Front de l'Est, le 2 juin 1942, sous l'uniforme de la Légion des volontaires français contre le bolchévisme (LVF). L'écrivain Saint-Paulien, dirigeant du PPF et connu à l'époque sous son nom de Maurice-Yvan Sicart lui dédiera d'ailleurs un de ses ouvrages.

Simon Sabiani, « agitateur professionnel » ne pouvait que fasciner le journaliste politique marseillais Jean-Baptiste Nicolaï.

DU SABIANISME AU LEPÉNISME

Localement, en matière de notoriété, Sabiani était en quelque sorte un prédécesseur de Gaston Defferre, adulé ou détesté. L'ancien ministre de l'Intérieur a pris sa suite comme chef de file politique « historique » de la cité phocéenne. Rien à voir avec Jean-Claude Gaudin, le maire Vigouroux ou encore Bernard Tapie, dont seul le côté « apache » peut plaire aux Marseillais.

Personne ne se bouscule pour revendiquer Sabiani : l'histoire du fascisme à Marseille reste à écrire objectivement. Ce qui n'empêcha pas il y a peu *L'Evènement du Jeudi* de publier des tombereaux d'injures sur l'ancien héros de 14-18... afin, bien sûr, d'établir un parallèle entre le « sabianisme » et le « lepénisme ».

Le livre de Nicolaï est indiscutablement l'ouvrage destiné au grand public le plus documenté sur le personnage.



Meeting en avril 1936. Sabiani a tombé la veste.

On y retrouve Sabiani en couverture, faisant le salut « à la romaine », arborant toutes ses décorations sur son uniforme du Parti populaire français. Il n'est pas pour autant exempt de critiques. Ainsi, on peut lire dans le texte de présentation : *« Marseille 1944 : notre homme remet à la Gestapo juifs et résistants tombés entre les mains de ses sbires »*. Une formule bien réductrice pour parler d'un homme qui écrit dans *L'émancipation nationale*, à la même époque : *« Les bourgeois rétrogrades, les bolchéviks et les gens mal informés reprochent notre collaborationisme. Oui ! Nous sommes collaborationnistes ! Cela ne signifie pas pour nous que nous sommes les mercenaires de l'Allemagne* [...] *Si nous étions les valets d'Hitler, il y a longtemps que nous serions au pouvoir en France. Notre pauvreté fait la preuve de notre honnêteté. »* (p. 280).

Bien documenté, Nicolaï ne peut s'empêcher — pour faire accepter son sujet par ses pairs ? — de sombrer dans le commentaire déplacé. Voici sa conclusion qu'il livre à notre méditation en page 305 : *« Certains n'hésitent pas à expliquer les errements de Sabiani à cause de son carractère passionné, de son égocentrisme ou encore de son ambition démesurée. D'autres, plus nombreux, insistent sur un besoin atavique de se battre. La vérité ne serait-elle pas plus simple ? Lui qui passa par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel politique marseillais, n'était-il pas atteint d'une certaine forme de misanthropie liée à une forte dose de mégalomanie ? »*.

En décortiquant la liste des politiciens marseillais des quarante dernières années, et Dieu sait si Jean-Baptiste Nicolaï a dû noicir de pages à leur sujet, on ne trouve guère de ténors locaux tenant la comparaison.

Simon Sabiani, c'était Marseille plus un panache inimitable. Rien à voir avec « Gastounet », faux combattant mais vrai truand politique. Il est vrai que Defferre, lui, eut droit à des funérailles en grandes pompes sur la Canebière...

■ Arnaud Lutin

***Simon Sabiani, un chef à Marseille, 1919-1944,* par Jean-Baptiste Nicolaï. Editions Olivier Orban, 120 F.**

PARADOXAL

Ernst Niekisch, théoricien national-bolchevik

◆

Des idées discutables... Mais ce sont des idées dont on peut et dont on doit discuter ! En ce sens, la publication des *Ecrits nationaux-bolcheviks* d'Ernst Niekisch est un véritable événement, d'autant que ces textes sont éclairés par une préface d'Alain de Benoist, minutieux connaisseur des courants de pensée de ce qu'on nomme « la révolution conservatrice » allemande.

◆

Quand on découvre le prodigieux bouillonnement intellectuel de la république de Weimar, on ne peut qu'être atterré du vide intellectuel de la France de la même époque. La réflexion politique est alors totalement polarisée chez nous par un dialogue de sourds entre les marxistes, staliniens ou troskystes, et Maurras, Maurras, Maurras seul, qui a du moins le mérite de proposer (à défaut d'imposer) un système politico-philosophique cohérent. Sa démarche restera dans l'histoire intellectuelle de notre pays comme une tentative globale d'explication, une véritable « vision du monde », assortie d'une option géopolitique d'Union latine qui, pour rétrécie qu'elle fut, n'en était pas moins une tentative de sortir des frontières de l'hexagone.

Si différent que soient Niekisch et Maurras, on ne peut s'empêcher de comparer les deux hommes dans leur opiniâtreté et leur étroitesse doctrinaire. Et aussi dans leur incapacité à transmuer la théorie en pratique.

Le public allemand d'aujourd'hui ne connaît guère Niekisch et le public



Ancien socialiste converti au nationalisme, Ernst Niekisch fut arrêté par le régime nazi en 1937 et condamné à la prison à vie. Libéré par les Soviétiques en 1945, il mourut à Berlin-Ouest en 1967.

français ne le connaît pas du tout. Pourtant les questions qu'il a posées, plus encore que les réponses qu'il a données, dominent toujours l'avenir de l'Europe.

Une dérive nationaliste de l'Union soviétique est-elle aujourd'hui possible, si l'Est ne choisit pas le libéralisme après avoir répudié le communisme ? Une alliance germano-russe est-elle inéluctable car elle satisferait les intérêts des deux Etats ? Enfin, le rejet de l'Occident, c'est-à-dire de l'Amérique, capitaliste, démocrate, cosmopolite, n'est-il pas une nécessité vitale pour tous ceux qui refusent l'empire marchand universel et croient à la cause des peuples ?

Si les seize textes de Niekisch ici rassemblés s'étagent entre 1926 et 1933, soit sur une très brève période de l'histoire allemande (cette demi-douzaine d'années qui a vu la marche inexorable d'Adolf Hitler vers le pouvoir), Alain de Benoist place en perspective celui qui fut le chef de file de ce qu'on peut aussi nommer le « socialisme prussien » par rapport au « chauvinisme bavarois ».

Prussien, Niekisch l'a été, même s'il naquit en Silésie — sur les marches de l'Empire le 23 mai 1889. Contrairement à presque tous les hommes de sa génération, à commencer par son ennemi intime Adolf Hitler, il n'a pas connu l'épreuve du front : il termine la guerre comme adjudant-gardien d'un camp de prisonniers de guerre russes, près de Munich. On le retrouve dans un Conseil d'ouvriers et de soldats, sorte de soviet à la bavaroise. Il ne suivra pourtant pas les extrémistes spartakistes lors des jours dramatiques du printemps 1919. Il quitte Munich pour Berlin où il va désormais regarder de haut tout ce qui vient du Sud.

Il estime que la révolution socialiste exige la libération nationale de l'Allemagne, « nation-prolétaire », victime du traité de Versailles. L'alliance avec la Russie est alors pour lui une évidence. Ennemi du national-socialisme dans lequel il voit un parti bourgeois, catholique, « romain », fasciste en un mot, il élabore l'idée d'un mouvement social nationaliste, « travailleur » (et non pas *prolétaire* dans le sens marxiste), protestant, prussien, foncièrement antilibéral et anti-occidental.

IDÉES DE GAUCHE POUR HOMMES DE DROITE

Pour défendre ses positions révolutionnaires, il va multiplier les écrits et fonder la revue mensuelle *Widerstand* (*Résistance*). Il s'attire l'amitié active mais provisoire d'hommes comme Ernst Jünger. Mais s'il organise quelques cercles, il est incapable de fonder un parti, une machine à prendre le pouvoir comme le sera le NSDAP. Son rôle est celui d'un intellectuel. Et l'on peut retrouver ici la comparaison avec Maurras, à la différence essentielle que sa tentative s'inscrit dans la multitude de groupuscules et de tendances de la révolution conservatrice (terme que l'on doit au politologue alémanique Armin Mohler et que l'on peut juger discutable), alors que le nationalisme intégral du fondateur de L'Action française s'opère dans un vide intellectuel sidéral, que ne trouble que les petites, très petites revues de ceux qu'on a appelé les « non-conformistes des années 30 » à la recherche d'une impossible Troisième voie.

Ce fut le problème de Niekisch. Avoir peut-être raison dans ses analyses mais prêcher dans le désert, ne jamais convaincre et progresser sur sa gauche, mais seulement donner des idées de gauche à des hommes de droite, venus en général des Corps-francs ou des mouvements de jeunesse. Ses cercles regroupent cinq cents adhérents et cinq mille sympathisants tout au plus !

Ce « prophète » sera totalement pris de court par l'arrivée d'Adolf Hitler au pouvoir le 30 janvier 1933. Il croyait sans doute avoir exorcisé le démon par ses seuls écrits. Il est de fait que nul comme lui n'a annoncé la catastrophe finale. Mais qui y croyait douze ans avant 1945 ?

Sa revue *Widerstand* n'est interdite qu'à la fin de l'année 1934, après une étrange tolérance de près de deux ans, d'autant plus curieuse que Niekisch aurait pu avoir une certaine influence sur des éléments de gauche du NSDAP comme Goebbels, Strasser ou Röhm. Mais il méconnut totalement le lien de fidélité personnelle qui liait le Führer à chaque partisan de son mouvement. Il pouvait dénoncer cette soumission « jésuitique », elle n'en existait pas moins.

Niekisch continue à écrire dans la clandestinité et même à voyager à l'étranger jusqu'à son arrestation en mars 1937. Il est alors condamné à la prison à vie, au début de l'année 1939, et détenu dans une prison de Brandenburg-sur-l'Oder, d'où il sera libéré, en fort mauvais état physique, par l'armée rouge en avril 1945.

Ce prussien indomptable, qui fait parfois penser à Georges Sorel, meurt le 23 mai 1967, sans avoir réussi à jouer un rôle intellectuel important, ni en RDA ni en RFA. Personne ne semble comprendre que l'on puisse être à la fois « nationaliste » et « bolchévique ».

Alain de Benoist est particulièrement à l'aise pour justifier une telle démarche :*« D'une époque à l'autre, les "idées de droite" et les "idées de gauche" sont rarement les mêmes. Est-il vraiment impossible de s'emparer des unes comme des autres pour rendre, au sens propre, leur opposition insignifiante ? Niekisch nous paraît avoir été un homme de droite et de gauche en même temps. »*

■ **Jean Mabire**

Ernst Niekisch : *Hitler, une fatalité allemande et autres écrits nationaux-bolcheviks*, 320 pages, 78 F, Pardès.

LA VIEILLE DAME ET OMER

Avec Daniel Boulanger, le jeune critique littéraire vient aujourd'hui trop tard. On a déjà tout dit sur l'écrivain et sur ses livres. Sa tête chauve de Kojak espiègle, son regard un peu inquiétant et qui tire dans les coins, ses gros cigares plantés comme des mâts dans son visage de pirate de l'imaginaire, son sourire goguenard et faussement naïf de celui à qui on ne la fait pas, ses « retouches » qui font la nique au Créateur, ses coups de plume qui ressemblent à des coups de fourchettes, ses nouvelles et ses romans peuplés de personnages saugrenus, ses talents d'accoucheur insolite et de traqueur de cocasse.

Boulanger le boulimique vient de publier, avec *La confession d'Omer*, son enième ouvrage. Le plaisir de lecture est toujours le même. Fidèle à son habitude, Daniel Boulanger fait jouer entre eux le grave et le léger, l'acidité et la douceur, le réel et l'illusion. Dans cette histoire sur fond d'intrigue vaguement policière, l'ironie ne cesse de le disputer à la tendresse. Celesta, la diabolique et perverse veuve Bugle qui est au centre de la confession d'Omer, assassin repenti, est un personnage haut en couleur. Elle fait partie de ces personnages que le lecteur n'oublie jamais tout à fait. Désormais elle ira intriguer et faire ses mauvais coups dans notre mémoire...

Décidément, Daniel Boulanger est un très talentueux tripatouilleur d'humanité !

■ R.S.

Daniel Boulanger, *La confession d'Omer*, Gallimard, 182 p, 82 F

PAIN BLANC

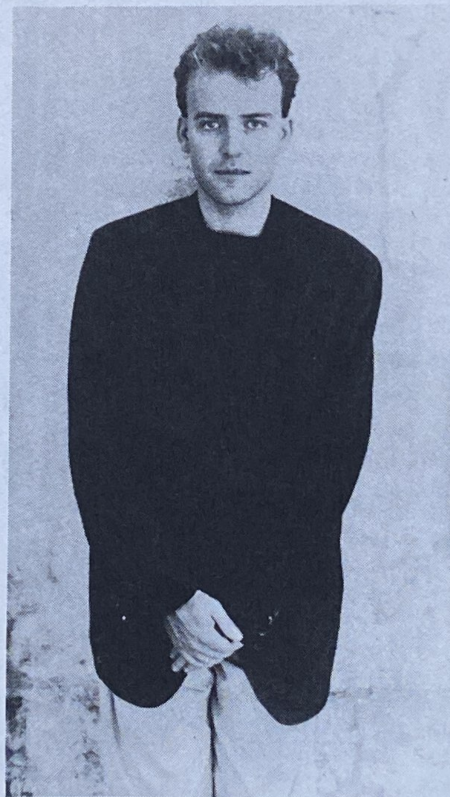
Les larmes d'encre d'Hervé Guibert

Lorsqu'il était passé à « Apostrophes » pour son « roman », *A l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie* (1), Hervé Guibert avait déclaré qu'il venait de publier son dernier livre. Or voici que vient de paraître, contre toute attente, une suite au titre superbe : *Le protocole compassionnel*.

On sait que Guibert est miné par la maladie du siècle, le sida. A trente ans à peine passés, il sait que la mort rôde, insistante, autour de lui, et qu'elle le tarabuste sans relâche. Toute vie est une longue agonie, celle de Guibert, depuis des mois, plus qu'une autre. Que reste-t-il à cet écrivain jusqu'au bout des ongles, qui tel Crevel, ou Rimbaud, ou tant d'autres, mais d'une manière différente de la leur, a mangé très vite — trop vite — son pain blanc, sinon des miettes d'une espérance qu'alimente, malgré tout, l'impérieux besoin d'écrire ? L'art comme suprême et ultime victoire sur la vie à marée basse… Sans vouloir faire de jeu de mots déplacé, on peut dire que chez Guibert le virus de l'écriture est plus fort que celui de la maladie même.

Le livre qui vient de paraître est un journal sans date dans lequel l'écrivain raconte ses métamorphoses, ses espoirs et ses abattements, ses souffrances et ses rémissions ; il décrit, par le menu, mais toujours sans volonté malsaine d'exhibition, la déchéance physique que lui inflige le fléau. Guibert ne nous épargne que peu de détails, mais le ton est toujours celui d'une retenue, voire d'une sérénité quelque peu glaçante.

Guibert ne se lamente pas, ses larmes ne sont que d'encre, que son stylo, tentacule d'un poulpe invisible, répand comme pour éloigner la mort. Jamais l'écrivain ne semble résigné. A peine, perce de-ci de-là un trait d'humour que teinte un soupçon de cynisme : *« Avec la maladie je n'ai plus peur de rien ni des voleurs, ni des égorgeurs, ni de la tempête de la nuit, ni des petits avions cahoteurs à hélices… »* A peine perce de-ci de-là un élan poétique qui concilie étrangement l'espoir de vivre et la vision morbide : *« Fleurs coupées. Cercueil de pauvre, en bois brut mal raboté, cercueil de chêne grossier hâtivement cloué, porté en déséquilibre sur deux épaules robustes.* […] *J'aime les petits cercueils près du corps, fragiles comme des embarcations incertaines, qui voguent sur des mers vides. Ces petits cercueils qu'on contemple longuement, jusqu'à ce qu'une main décharnée en ressorte. Me lèverai-je de mon cercueil comme je me lève de mon lit, en m'agrippant au bords ou en me laissant tomber, maintenant que, grâce au DDI du danseur mort, je crois au mythe de la renaissance ? »*



Hervé Guibert ne nous épargne que peu de détails, mais le ton est toujours d'une sérénité un peu glaçante.

Cher Hervé Guibert, nous ne partageons pas les mêmes repères, ni les mêmes valeurs, tant de choses nous séparent, à commencer par votre goût, pour nous incompréhensible, des garçons. Mais que nul n'attende de nous que nous hurlions avec les loups enclins à prétendre que ce qui vous arrive, vous l'avez cherché. Ce n'est pas tant la maladie qui vous a blessé que la vie elle-même, comme elle sait si bien le faire, comme elle le fait si volontiers, d'une façon ou d'une autre, avec ceux qui, ne se contentant pas seulement de vivre, réclament, en plus de la vie, par-devers et par-delà la vie, le droit de lutiner l'absolu.

■ Robert Scheuer

Hervé Guibert, *Le protocole compassionnel*, Gallimard, 227 p, 88 F.

MURMURES DE LA VIE

« Il n'y a que les gens heureux qui n'ont pas peur de la mort, et je crois qu'il n'y a que les gens amoureux qui sont vraiment heureux. » C'est, tirée du dernier livre de Francis Dannemark, *Choses qu'on dit la nuit entre deux villes*, la phrase qui résume la philosophie — quel vilain terme pour parler d'un roman ! — de ce récit au titre énigmatique et enchanteur, et à l'écriture si délicate qu'elle fait palper l'évidence.

Ce sont souvent les mots les plus simples qui font les phrases les plus belles, et les phrases les plus simples qui font les plus beaux textes. Rarement histoire aussi intense aura été écrite avec des mots et des phrases aussi simples. Rarement récit aussi séduisant, pour ne pas dire obsédant, aura été écrit à partir d'une situation et d'une intrigue aussi minces. Il n'y a presque pas d'histoire. Ou plutôt, le livre raconte l'histoire de deux personnages qui ne font pas d'histoires. Lena et Wolf se rencontrent dans une maison près de la mer, à l'occasion d'un mariage. Mais la fête est reportée. Les invités repartent, sauf Lena et Wolf, deux êtres en quête de bonheur, donc d'amour. C'est l'occasion pour le jeune homme et la jeune femme de s'approcher, de se deviner, de se connaître. Hors du temps et hors de la réalité, dans une atmosphère comme en suspension, ils s'observent, s'attendent, fument, en écoutant de la musique. Et ils parlent. Ils se parlent. Abondamment. Ils se disent de jolis petits rien qui traduisent les frissons de l'âme, les frémissements du cœur.

Puis, la complicité établie jusqu'à l'extrême, Wolf et Lena échangent le plaisir du Verbe contre celui de la chair. Naturellement, sans complication inutile, ils se donnent l'un à l'autre, et cela donne l'une des plus belles scènes d'amour de la littérature. Qu'on en juge : *« Comme les aiguilles d'une horloge dans un cercle d'or, les corps souples de Wolf et de Lena se déplacent au fil des heures dans la chambre à côté du monde ; il est souvent minuit. Et puis viennent les petits sommeils si légers qu'il suffit d'un coup du bout de la langue pour se réveiller, et tout recommencer. »* Tout est dit. La poésie, c'est l'art de toucher, sans avoir l'air d'y toucher.

Mais Lena sait que Wolf n'est pas l'homme de sa vie. Et Wolf sait que Lena n'est pas la femme de sa vie. Leur amour ne peut s'inscrire dans aucune durée. Ils partent, chacun de son côté. Comme dans la chanson, le bonheur, c'est toujours un peu pour demain. Peut-être Lena et Wolf ont-ils lu cette phrase que Jean Guitton : *« Il y a tant de bonheur à attendre le bonheur. »* ?

Le bonheur ? *« C'est peut-être se sentir si bien qu'on en oublie, pour un moment ou pour un longtemps, qu'on va mourir, demain ou dans trente ans. »*

■ R.S.

Francis Dannemark, *Choses qu'on dit la nuit entre deux villes*, Robert Laffont, 122 p, 85 F.

CLAUDE AUTANT-LARAGE

Les beaux rats



Claude Autant-Lara : *in merdam salutis.*

« C'est pas belle, cette photo ? Je les vois, je les entends d'ici, les cafards d'alors, les sorbonicoles, les mouches-bizness, les fouille-merde... » Le ton est donné. Claude Autant-Lara, l'enfant terrible de l'Académie des Beaux Arts, n'en finit plus de régler ses comptes avec *« les "parasites" qui nous dévorent et dégradent notre culture »*.

A l'âge où d'autres déposent les armes et finissent par trouver des qualités à leurs ennemis d'autrefois, Claude Autant-La-Rage, né en 1903, a encore toutes ses griffes, toutes ses dents, et sa langue pas dans la poche. A preuve, le tome 1 de sa *Chronique cinématographique du vingtième siècle* qui vient de paraître sous le titre : *Le Coq et le Rat*. Sous-titre, en latin s'il vous plaît, mais tout le monde comprendra : *In merdam Salutis*.

Le fil conducteur de ce pamphlet biscornu, bizarre, déroutant, un peu dégingandé, est le récit, détails et pièces justificatives à l'appui, des tribulations du cinéaste, avant guerre, dans le monde du cinéma où, déjà, les ladres et les apatrides tenaient le haut du pavé.

Le réalisateur de *La traversée de Paris* n'a rien oublié, rien pardonné. Le feu est nourri contre ceux qui l'ont trompé et qui l'ont empêché de mener sa carrière comme il l'aurait souhaité. Au passage, il en profite pour lancer quelques diatribes contre la société d'aujourd'hui et quelques uns de ses dignes représentants. Le coq monte sur ses ergots, sans ergoter dans ses attaques contre les rats de tous poils. Pas de répit pour les rapiats, pas de pitié pour les pourris ! Telle semble être la devise du cinéaste.

Certes on peut être surpris par l'ouvrage, voire agacé par sa facture pour le moins originale. Parti pris systématique, approximations grammaticales et syntaxiques, grossièreté, à-peu-près, etc. font partie du genre. Dans le pamphlet-gueuloir, seule la bienséance est incongrue. *Le Coq et le Rat* est avant tout, et à tous les sens de l'expression, un livre libre, écrit par un homme libre. C'est un non négligeable mérite.

■ Robert-Paul Chevrier

Claude Autant-Lara, *Le Coq et le Rat*, Editions Le Flambeau, BP 81, 01400 Châtillon-sur-Chalaronne.

Feydeau, suite et fin

L'actualité théâtrale commande que l'on ressorte à nouveau Feydeau de ses armoires à amants et qu'on se replonge une fois de plus dans l'univers frivole et parfumé des cocottes de luxe et des bourgeois trompés. Après « Le fil à la patte » et « La dame de chez Maxim's », le maître du Vaudeville vient une fois de plus illustrer cette saison pourtant féconde en bonnes choses. Point de pièce cette fois-ci mais un livre consacré à l'homme. Dans cette biographie sans surprise, Henry Gidel décrit avec esprit et légèreté la vie de Georges Feydeau. Des rivages de l'enfance aux ravages du grand âge, l'existence de ce grand Parisien du XIXe siècle apparaît comme une histoire romanesque avec ce qu'il convient de conquêtes féminines, de vache enragée, d'amitiés littéraires et d'argent englouti au jeu. Ainsi, apprend-on que le jeune Feydeau, fils d'Ernest l'écrivain, écrivit sa première pièce à l'âge de sept ans. On découvre également que l'auteur de farces fut un collectionneur passionné d'impressionnistes et de jupons. Ami d'Allais, de Tristan Bernard et de Lucien et Sacha Guitry, boute-en-train du Tout-Paris, Feydeau va symboliser l'insouciance, et souvent l'inconsistance de cette bourgeoisie dont il su tant de fois se moquer.



Enfin, les amateurs d'indiscrétions seront probablement contents d'apprendre que Feydeau prisait de la cocaïne dans les toilettes de chez Maxim's et qu'Eros dans sa grande confusion, fit prendre au Dom Juan invétéré le chemin tortueux des amours interdites.

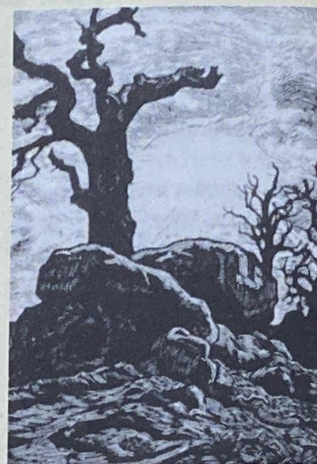
Un livre pour inconditionnels uniquement.

■ **Christian Ville**

Ed. Flammarion. 125 F.

L'EDDA RETROUVÉE

Quoique méconnue, l'*Edda* appartient au patrimoine européen. Rédigée à l'aube du XIIIe siècle, soit plus de deux siècles après la conversion officielle de l'Islande au christianisme (conversion décidée librement par le *Thing*, le plus ancien parlement du monde), elle se présente sous la forme d'un traité de poésie à destination des scaldes et constitue le recueil mythologique nordique le plus complet que nous ait légué le Moyen Age scandinave. Elle témoigne d'une intime connaissance des poèmes mythologiques composés à l'époque païenne, tant en Norvège que dans l'île boréale, la patrie des Sagas. Elle restitue la geste — parfois truculente — des dieux anciens qui ont nom Odin, Thor, Freyr, Loki, tout en livrant la trame des grands mythes fondateurs, de la cosmogonie et de l'eschatologie du monde nordique ancien. A ce titre, l'*Edda* représente un « véritable trésor de mythes scandinaves » qui éclaire l'imaginaire des peuples de l'Hyberborée.



Spécialiste passionné de la Scandinavie ancienne et médiévale, François-Xavier Dillmann, qui est directeur d'études à la IVe section de l'Ecole pratique des Hautes Etudes, en livre une traduction exemplaire, assortie d'une introduction stimulante et d'un impressionnant appareil de notes. Il brosse un portrait érudit et haut en couleur de Snorri Sturluson (1179-1241), l'auteur de l'*Edda*. Aristocrate lettré de l'île boréale qui fut, pour la poésie scandinave ancienne, ce que la Grèce fut à la poésie antique, Snorri Sturluson est à la fois un historien, un poète et un homme politique de premier plan. Il aime les belles armes et les longues chevauchées, les banquets et les bains chauds, le luxe, la gloire et la poésie. Il est l'ami des rois de Norvège pour lesquels il compose le récit de leur lignée, mais il préfère rester fidèle à son Islande et finit par tomber sous les coups de leurs affidés. De Snorri Sturluson, Dillmann ne restitue pas seulement le destin tragique ; il en explique aussi le sentiment — *« proche du paganisme autant par le cœur que par le siècle »* — et la préoccupation : maintenir à la fois la souvenance de l'héritage norrois et la pratique de l'art poétique.

Dillmann nous rappelle aussi que la première traduction française de l'*Edda*, celle de Paul-Henry Mallet, parue à Copenhague en 1756, a exercé une influence considérable sur le préromantisme européen et qu'elle a joué, en même temps, le rôle de déclencheur pour l'élaboration des premières traductions anglaises et allemandes des récits mythologiques de Snorri.

■ **Eric Eudes**

***L'Edda. Récits de mythologie nordique,* par Snorri Sturluson, traduit du vieil islandais, introduit et annoté par François-Xavier Dillman (Gallimard, l'Aube des peuples, 1991, 232 pages).**

LA HACHE DIALECTIQUE

Charles Maurras, professeur d'espérance



Admirateur de Dante, Charles Maurras fut, tout comme le grand Florentin, philosophe et « poète d'une cité ».

◆

L'œuvre de Charles Maurras est délibérément passée sous silence depuis 1945. La biographie d'Yves Chiron nous restitue la personnalité extraordinaire de celui qui a dominé intellectuellement le premier demi-siècle

◆

Des grands écrivains français de la première moitié du XXe siècle, Charles Maurras est sans conteste le plus mal connu et le plus défiguré. Près de quarante ans après sa mort, on continue vaillamment à le dénoncer et à le pourfendre, mais sans permettre au public de s'informer sur lui ailleurs que chez ses détracteurs. N'est-il pas incroyable, en effet, que presque aucun de ses livres ne soit aujourd'hui disponible en librairie, et que les trois ou quatre qu'on puisse acquérir se trouvent chez de minuscules éditeurs ? Il y a là, à l'évidence, une chose voulue, concertée, et contre laquelle viennent buter, dans leur légitime curiosité, les esprits que ne satisfait pas la vérité officielle.

En disant cela, nous pensons aux lecteurs de la méritoire biographie qu'Yves Chiron a consacrée au maître de l'Action française (1). Supposons leur intérêt aiguisé par cet ouvrage, leur désir éveillé de mieux connaître le personnage extraordinaire dont Chiron raconte la vie, comment s'y prendront-ils pour pénétrer sur un territoire intellectuel que, malgré sa luxuriance, nul poteau indicateur ne désigne au regard — un territoire isolé et rendu inaccessible par la volonté de la mafia qui nous domine ? Pour autant, en dressant ce constat assez affligeant, il n'est pas dans notre intention de décourager des efforts ni de doucher des enthousiasmes. Maurras, tout au long d'une existence entièrement placée sous le signe du combat, fut professeur d'espérance, et ce serait trahir son message que de s'abandonner aux ruminations du pessimisme. *« Les plus rares talents, alors même qu'ils sont touchés par la mort, finissent par trouver leurs*

équivalents approximatifs, notait-il, jeune encore, au début du siècle. *D'autres cerveaux, d'autres cœurs, d'autres vies, d'autres âmes humaines viendront servir les causes que nous avons servies. C'est avec cette troupe toujours renouvelée que la cause française saura se maintenir quand nous descendrons chez les morts.* » Reste qu'il y a un ton, un accent, une passion qui n'appartiennent qu'à Maurras, comme n'appartiennent qu'à lui une volonté de convaincre, une puissance de démonstration proprement admirables, et aussi tout un trésor d'idées et de culture que l'on s'est arrogé le droit de nous soustraire. Au nom de quoi ?

UNE SORTE D'ASCÈTE CÉRÉBRAL

Parmi les caricatures qui ont été faites de Charles Maurras, celle du logicien implacable, de l'homme « amputé du cœur », a beaucoup servi. Et il est vrai qu'à sa table de travail, au milieu des monceaux de papier imprimé qui composaient son univers d'écrivain, de controversiste et de polémiste infatigable, de rénovateur de la royauté française, on pouvait le prendre pour « une sorte d'ascète cérébral » soumis aux seules instances de la raison. Toutefois, cette « abstraction parisienne » n'exprimait que bien imparfaitement sa personnalité. Un observateur fort étranger à l'AF, Joseph Kessel, au retour d'une visite qu'il lui rendit à sa maison de Martigues, vers 1928, a souligné la révélation qu'il eut vraiment de Maurras en le voyant sous le ciel de sa petite patrie provençale, auprès de ses dieux familiers. « *Il est assis sous un bosquet, coiffé d'un chapeau de paille,* rapportait Kessel. *Sa figure immobile a une singulière douceur rustique et, sur ce sol d'oliviers, de lauriers, d'orangers et de vignes pareil à celui qui a nourri les plus nobles églogues de Virgile, le geste d'accueil que fait M. Charles Maurras a la saveur d'un fruit naturel de la terre.* » Ainsi, ce terrible lutteur qui, chaque matin, dans son journal, appelait au renversement de la République et entretenait, à travers le pays, un climat de fronde et de rébellion, ce chef, adoré ou haï, d'une milice adonnée quasi professionnellement à la turbulence et à l'agitation, cet opposant, le plus total et déterminé de tous les opposants, était aussi un mistralien fervent, un régionaliste enthousiaste, le pieux défenseur et fidèle desservant des traditions et coutumes de sa chère province natale. N'était-ce pas là, au demeurant, la meilleure des protestations contre le véritable attentat auquel la France, en s'ôtant la jouissance de sa propre histoire, en reniant vilainement son passé monarchique, se livrait sur elle-même ?

A la veille de la seconde guerre mondiale, Daniel Halévy, esprit de haute qualité, très attentif au courant de renaissance nationale symbolisé par un Péguy, un Barrès, louera Maurras pour avoir osé réveiller la monarchie, pour avoir redonné une vitalité à l'expression : ancienne France. Poète, politique, thérapeute, voilà les titres que Daniel Halévy n'hésitait pas à décerner au théoricien de l'AF, regrettant seulement que les résultats obtenus n'aient pas été « *proportionnés à sa valeur, à son génie* ».

L'appréciation date de 1939. Quelques années encore et, au bout des tragédies de la défaite, de l'occupation, de l'épuration, on assistera à ceci : l'éradication de toute une œuvre et de toute une pensée, leur refoulement systématique hors des réseaux autorisés et réguliers de communication, de diffusion, d'influence. Au vieux prisonnier à perpétuité qui avait, pendant si longtemps, harcelé le régime de ses syllogismes exaspérants, Jean Paulhan écrivait, le 28 mai 1949 : « *Je n'avais jamais pensé que vous fussiez si nécessaire...* ». Ça n'a pas cessé d'être le cas.

■ **Michel Toda**

(1) *La vie de Maurras* (Perrin) 500 p., 165 F.

CONDAMNATION DE CALOMNIATEURS

Henry Coston, l'auteur du *Dictionnaire de la politique française* et des *Financiers qui mènent le monde*, fut agressé, on s'en souvient, en mai dernier, par un reporteur-photographe venu prendre des clichés devant son domicile. La plainte déposée au commissariat de police, puis entre les mains du doyen des juges d'instruction, suit son cours.

Quelques jours après son agression, *L'Evénement du jeudi* publiait, illustré d'une photographie, un article gravement diffamatoire contre Henry Coston. A la suite de la nouvelle plainte que ce dernier déposa alors, la première chambre du tribunal de grande instance de Paris a condamné, le 23 janvier, Jean-François Kahn et son journal *L'Evénement du jeudi*, ainsi que les auteurs de l'article, Jacques Weitzmann dit Derogy et Serge Faubert, à verser au plaignant, non seulement le franc symbolique que réclamait notre ami, mais aussi des dommages-intérêts en vertu de l'article 700 du nouveau code de procédure civile ; ils étaient, en outre, condamnés aux dépens. Les attendus du jugement sont particulièrement sévères pour les calomniateurs : les allégations de Derogy et Faubert sont « *incontestablement attentatoires à l'honneur* » de Henry Coston, disent les juges, « *leur affirmation téméraire est exclusive de toute bonne foi dès lors qu'il n'est pas admissible qu'à partir d'une simple déduction subjective et sans la moindre vérification sérieuse, soit publiée une accusation d'une telle gravité* ». Les juges ajoutent que « *l'article en cause est essentiellement polémique* », qu'il « *procède à un amalgame entre les faits relatés, imaginaires ou réels* » et que les rédacteurs de *L'Evénement du jeudi* « *ne justifient pas qu'ils ont pris soin de réaliser une étude historique sérieuse et sincère les autorisant à invoquer de lointains antécédents judiciaires* (Henry Coston, fidèle du Maréchal Pétain, a connu il y a près d'un demi-siècle les rigueurs de l'épuration — N.D.L.R.), *en dépit du souci du législateur de jeter le voile de l'oubli sur une période troublée de notre histoire* ». ■



Henry Coston, la mémoire vivante de la politique française, a eu raison de ses diffamateurs

ET POURTANT ELLES EXISTENT...

Les BD de l'extrême droite

Elle existe, la BD d'extrême droite. Elle est même particulièrement florissante, aujourd'hui, à en croire la revue *Bédésup*, qui lui consacre un dossier spécial, un album de 300 pages. Elle existe et elle commence à avoir ses « papes », ses notables : les Pinatel, Chard (qui illustra *La révolte de Crève-Bouchure* dans *Choc*, entre 1988 et 1989), Aramis ou Korbo.

Elle a ses valeurs montantes, les Prik, Julius, Gommer, Crunch, Marchal (le père des célèbres « Rats noirs »), Harry, Sergueï, Zarma, Minos, Redon, Marty, Hades, Etienne...

Elle a ses ralliés. Le plus célèbre d'entre eux est sans doute Konk. Il dessine aujourd'hui pour *Minute* et *National Hebdo*. Hier, il faisait la « une » du *Monde* et du *Matin de Paris*. Pour cause de révisionisme, le voilà du jour au lendemain « tricard » à gauche. Hier, Konk avait toutes les qualités graphiques et d'imagination. Aujourd'hui, il n'est pas recommandé de citer même son nom. A quoi tient le talent tout de même! Dans la dernière lettre de *Bédésup*, Konk se livre sans complexe : « *En fait, je n'ai vraiment bien gagné ma vie qu'aussi longtemps que j'ai travaillé pour la gauche* »... « *Je ne crois pas que Hitler ait jamais été peintre en bâtiment...et puis quand bien même! Est-ce donc si insupportable de l'imaginer artiste peintre (même médiocre) c'est-à-dire possédant un minimum de sensibilité ?* »... « *[...] j'ai demandé l'asile politique auprès de différents pays après le vote de la loi Gayssot qui permet d'emprisonner ceux qui doutent de l'existence des (censuré). [...] Seuls la Suisse et le Danemark m'ont répondu. Par un refus.* » Décidément infréquentable, l'ami Konk! Dangereusement infréquentable, par les temps qui courent.

Des premiers *Rats noirs* du GUD au dernier *Alternative* condamné par Pierre Joxe en passant par la *Bande à Balder* ou les productions de l'école skinhead, la BD d'extrême droite explose. Le dossier de *Bédésup* en témoigne.



Un des trois albums mythiques des aventures de Vica, dessiné pendant la guerre. Les collectionneurs se les arrachent à prix d'or : 5 000 F le volume.

Avant la dernière guerre, et surtout avant l'épuration, des noms célèbres avaient illustré ce genre : Hergé et son Tintin-Degrelle, Paul Iribe, Ralph Soupault ou Vica.

Un libraire parisien, spécialiste de la bande dessinée ancienne, Roland Buret (6, Passage Verdeau, 75009 Paris), vient précisément de dénicher trois albums mythiques de Vica, trois albums si rares que les spécialistes se demandaient même s'ils avaient vraiment été édités.

Vica au Paradis de l'URS$, *Vica défie l'Oncle Sam* et *Vica contre le service secret anglais* avaient été publiés pendant l'occupation. Ces albums très engagés, comme leur titre le suggère, racontent les aventures d'un marin rondouillard et colérique, qui porte le nom du dessinateur. Ce marin affronte tous les ennemis de Vichy, y compris les francs-maçons et les cosmopolites.

Le dessin est ferme et très visuel, les couleurs sont splendides. Ces trois albums — mythiques — constituent, à l'extrême droite, le pendant de ceux de l'illustrateur Calvo : les deux albums *La bête est morte*, où Hitler est représenté en loup, les Russes en ours, les Anglais en bouledogues et les Français en... lapins !

Avant la guerre, Vica avait illustré de nombreux albums pour enfants (*Vica au Pôle nord*, *Vica scaphandrier*, etc.) A la Libération, il disparaît du jour au lendemain. Est-il entré dans l'anonymat pour échapper à l'épuration ? Ou bien a-t-il été massacré comme tant d'autres, sans que les justiciers se doutent un instant qu'ils avaient ainsi interrompu les aventures du marin Vica ?

Après nous avoir fait découvrir les trésors cachés des années 60 à 90, *Bédésup* ou un autre éditeur nous offrira-t-il la possibilité d'acquérir une réédition des Vica « politiques » ? Car les éditions originales, ces trois albums rares, ont preneur à 5 000 F pièce. Ce qui atteste bien de leur rareté.

Certes, « *scandaleuses quant au fond* », mais « *de qualité quant à la forme* », comme l'écrit joliment le catalogue encyclopédique des bandes dessinées, il paraît normal que tout amateur de bandes dessinées désire posséder aussi ces récits dans sa bibliothèque. Pas pour les lire. Uniquement pour la qualité du dessin. Et pour la collection.

■ **François Berger**

Le dossier *Les BD de l'extrême droite*, 300 pages, format 21 x 29, très illustré, au tirage strictement limité à 1 000 exemplaires, paraîtra le 21 juin prochain.
Prix de souscription : 140 F (650 F pour 5 exemplaires, 1 200 F pour 10). Acommander à Bédésup, BP 14, 13234 Marseille Cédex 4.

MAFIA

Corleone and C° : la chute de l'empire

◆

Pour Francis Ford Coppola, réalisateur du Parrain III, l'évolution de Michael Corleone reflète d'une certaine manière celle des Etats-Unis. Mais en se ressourçant en Sicile, le film de gangsters américains devient une tragédie européenne, nourrie des grands thèmes shakespeariens.

◆

Francis Ford Coppola, le réalisateur des trois épisodes de la saga du *Parrain*, ne manque jamais de souligner que Michael Corleone, héros devenu gangster, puis homme d'argent et de pouvoir, héritier d'un empire bâti sur le crime, représente l'Amérique. « *La mafia*, dit-il, *n'est pas très différente de toute autre grande corporation âpre au gain et acharnée au profit.* » Cette condamnation du capitalisme fait du *Parrain* l'un des films préférés de Fidel Castro…

Coppola dit aussi que *le Parrain* est « *l'histoire d'une famille royale américaine qui tente d'accéder à la légitimité* ». Cette histoire d'un roi de la pègre qui tente de s'imposer, par la trahison et la terreur, dans un pays qui n'a pas de roi, fait du *Parrain* l'un des films préférés de Saddam Hussein…

Mais le dictateur irakien n'a sans doute pas encore vu le troisième épisode : le roi est vieux, fatigué, vaincu et voit finir son règne ; il est trahi par tout le monde dans une société où la corruption est partout, bien plus sournoise et plus meurtrière que la vieille loi du milieu des bandits de la mafia…

Il y a tout juste vingt ans que Coppola s'est lancé dans l'entreprise du *Parrain*, adaptation à grand spectacle du roman de Mario Puzzo. Les *Parrain* I et II connurent, en 1972 et 1974, un succès phénoménal, aussi bien artistique que commercial : trois oscars pour le premier, six pour le deuxième (dont celui du meilleur film pour chacun), et 800 millions de dollars de recettes à ce jour. La Paramount rêvait d'un troisième épisode. Mais elle ne voulait plus entendre parler de Coppola pour le réaliser : trop imprévisible, dispendieux et mégalomane. Et Coppola ne voulait plus entendre parler du *Parrain*. Il aura fallu quinze ans de tâtonnements, une douzaine de scénaristes mis à l'épreuve, une demi-douzaine de metteurs en scène envisagés et quelques millions de dollars dépensés en pure perte pour qu'il apparaisse clairement à tous que le *Parrain* appartient à Coppola, et que lui seul pouvait écrire (avec Mario Puzzo) et réaliser le troisième épisode.



Michael Corleone (Al Pacino), malgré tous ses efforts pour se racheter, purifier sa vie et se mettre en paix avec sa conscience, n'échappera pas à son destin.

L'insistance de la Paramount et son orgueil de créateur, qui ne supporte pas qu'un autre touche à son œuvre, l'ont fait changer d'avis, mais il a imposé ses exigences. D'abord en faisant de cette histoire d'une famille, une affaire de famille où l'on retrouve Talia Shire, sa sœur (rôle de Connie Corleone), Sofia Coppola, sa fille (rôle de Mary Corleone, la fille du parrain) et Carmine Coppola, son père (compositeur de la musique). Puis en faisant accepter ses retards et ses dépassements de budget : 30, puis 44, puis 51 millions de dollars. Enfin en concentrant le scéna-

rio sur le personnage de Michael parce que c'est un homme au bord du vide, qui porte la tragédie en lui. *Le Parrain III* est le dernier acte de la tragédie du dernier des Corleone.

Résumé des chapitres précédents : *Le Parrain I* était la description de l'empire édifié par cette dynastie de gangsters italo-américains, mais déchiré par les règlements de comptes sanglants. A cette époque, Michael ambitionnait une carrière honnête. Il souhaitait se tenir à l'écart des affaires de la Famille. Mais les circonstances l'obligèrent à protéger son père, Vito Corleone (Marlon Brando), mort à la fin du premier épisode, et finalement à lui succéder. Dans *Le Parrain II*, par amour filial et par devoir, autant que par le crime et la trahison, il s'imposait comme le chef incontesté de la Famille et il consolidait l'organisation en faisant payer sang pour sang.

VINGT ANS APRÈS

Dans *Le Parrain III*, vingt ans ont passé. Michael (Al Pacino) a vieilli et blanchi, il est diabétique, désabusé, accablé de solitude, rongé par le doute. Il regrette ses erreurs, se repent de ses crimes. Il est devenu soucieux de respectabilité et de légitimité. Il voudrait se racheter, « blanchir » son âme et sa fortune pour laisser à ses enfants le souvenir d'un homme bon et honnête.

Son fils Tony a préféré devenir chanteur d'opéra, plutôt que de se préparer à prendre la succession paternelle. Sa fille Mary se rebelle contre son autorité. Il a reporté ses espoirs sur son neveu Vincent (Andy Garcia), un bâtard sorti de l'ombre et dont l'ambition féroce lui rappelle sa jeunesse mais, maintenant, l'effraie. Il s'est peu à peu défait de toutes ses activités illégales et, en bon catholique, cherche le salut du côté du Vatican dont la banque est justement en faillite : un trou de 700 millions de dollars que le parrain comble en échange d'un intéressement dans les affaires immobilières de l'Eglise.

Mais il est trahi par ses anciens amis qui sont manipulés par des banquiers véreux, eux-mêmes sous la coupe de la mafia qui, dans l'ombre, tire les ficelles. « *Plus je monte dans la hiérarchie vaticane*, dit Michael, *plus ils sont truands et plus je m'approche de la vraie mafia, du vrai pouvoir* ». On reconnaît au passage, habilement intégrée au scénario, une transposition de l'affaire Marcinkus, ce banquier du Vatican qui fut mêlé au scandale du Banco Ambrosiano et de la loge P2.

RETOUR AUX SOURCES

Le film raconte l'ascension de Vincent au sein de la tribu Corleone et l'affaiblissement, le déclin de Michael à qui la corruption généralisée fait de plus en plus horreur. Sa seule consolation sera de se réconcilier avec son ancienne femme (Diane Keaton) et son fils Tony. Malgré tous ses efforts pour se racheter, purifier sa vie et se mettre en paix avec sa conscience, il n'échappera pas à son destin. Le pourri repenti s'est confessé à plus pourri que lui.

Pour Coppola, l'évolution de Michael reflète d'une certaine manière celle des Etats-Unis. *Le Parrain I* montrait comment la mafia avait su s'adapter à la société américaine et y prospérer. *Le Parrain II* était imprégné de l'ambiance des années Watergate et post-Vietnam : le ton était au soupçon et à la conspiration, avec un Michael paranoïaque qui faisait penser à Nixon. Dans *Le Parrain III*, Michael est pris au dépourvu par l'audace et le défi que lui lance la vieille Europe. Il se fait plus humble, il comprend qu'il a besoin du Vieux Continent.

En se ressourçant dans la Sicile immémoriale et immobile, le film de gangsters américains devient une tragédie européenne nourrie des grands thèmes shakespeariens : le pouvoir, la succession, la trahison, la vengeance, l'honneur, la rédemption…

Ce troisième épisode est à la hauteur des deux premiers. On y retrouve toute la maîtrise de Coppola : l'imagination, l'ampleur, le lyrisme, le sens du rituel et de la violence. Avec des morceaux de bravoure qui resteront dans les mémoires : la procession de San Gennaro sur Elizabeth Street, la rencontre au sommet des parrains à Atlantic City et, surtout, la scène finale, dans l'opéra de Palerme, qui mêle, dans un montage parallèle, haché et haletant, une représentation de *Cavalleria Rusticana*, drame paysan sicilien de Pietro Mascagni, au massacre de la famille Corleone.

On y trouve, en plus, une réflexion profonde et pessimiste sur les valeurs morales et la fatalité du mal liée à la nature humaine.

■ **Dominique Gardes**

MERCI MONSIEUR BLIER !



COMPTE RENDU DU FILM DE BERTRAND BLIER, *MERCI LA VIE*, EN QUELQUES RÉPLIQUES EXTRAITES DES DIALOGUES.

Camille : — *J'ai l'âge que vous voulez. De douze à dix-huit ans. Je peux être belle, je peux être moche, je peux faire n'importe quoi.*

Un malade du sida, contaminé par Joëlle : — *C'est le genre de fille dans laquelle on s'enfonce, qui vous dit « t'en va pas, reste encore un peu », et qui vous serre avec ses cuisses.*

Camille : — *Là où on va, on peut pas vous emmener, c'est trop dur pour les mecs.*

Joëlle : — *A chaque fois que je cherche à m'élever, y a pas d'ascenseur.*

Le père de Camille : — *Je voudrais bien qu'on se mette d'accord sur l'époque dans laquelle on vit. Parce que si c'est l'époque du sida, alors y a pas d'Allemands. Et si c'est l'époque des Allemands, alors y a pas de sida. Et on baise.*

Joëlle : — *Tiens, sens mes doigts qui puent. Tu les sens comme ils puent ? C'est ma moule qui est pourrie !*

Le docteur : — *Quand je serai élu, je serai de nouveau une ordure. Une grosse ordure de droite. Mais pour l'instant je suis un héros.*

La mariée : — *Ca ne sert à rien les toubibs. Ils vous tripotent et puis tchao ! Démerdez-vous les filles ! Remettez votre culotte ! Allez crever plus loin !*

Evangeline : — *J'ai pas envie de les écarter mes cuisses ! Vous l'aurez pas votre scène érotique avec le vieux toubib qui déguste mes sécrétions à la petite cuillère !*

Camille (rôle tenu par Charlotte Gainsbourg, fille de Serge, mort juste avant la sortie du film) : — *S'il te plaît, papa, viens me chercher. J'ai besoin de ta protection. Je suis embarquée dans une histoire qui n'est pas de mon âge.*

Le réalisateur (du film dans le film) : — *Est-ce que le public supportera ?*

Camille : — *N'aie pas peur mon papa, c'est rien que du cinéma.*

Le réalisateur : — *Vous prenez les gens pour des cons ou quoi ? Comment voulez-vous qu'on croie à une histoire pareille ?*

Merci monsieur Blier d'avoir fait, à notre place, la critique de votre film.

■ **D.G.**

SCULPTURE

Arno Breker, Michel-Ange du IIIe Reich

◆

Arno Breker est mort à l'âge de 90 ans. Son œuvre monumentale fit de lui l'artiste officiel du IIIe Reich. Mais son génie transcendait la politique. Le sculpteur préféré d'Hitler fut plus inspiré par le soleil de Grèce et d'Italie que par les brumes du nord...

◆



Arno breker a dix-huit ans lorsqu'il réalise cet autoportrait au fusain. Fils de sculpteur, il a pris la direction de l'atelier paternel en 1916, lorsque son père a été appelé sous les drapeaux. C'est de cette époque que date son intérêt pour l'œuvre de Rodin.

Extrait du dictionnaire Larousse du XXI° siècle :

« BREKER ARNO —*Sculpteur français d'origine allemande, né à Elberfeld Wuppertal en 1900. Grand admirateur de Rodin et de Bourdelle, il est cependant tenté par l'art abstrait. Après un premier voyage à Paris, où il rencontre Jean Cocteau et l'Américain Calder, il quitte définitivement l'Allemagne dès 1927 pour s'installer en France, où il fréquente Charles Despiau, Maurice Vlaminck, André de Segonzac et Paul Belmondo.*

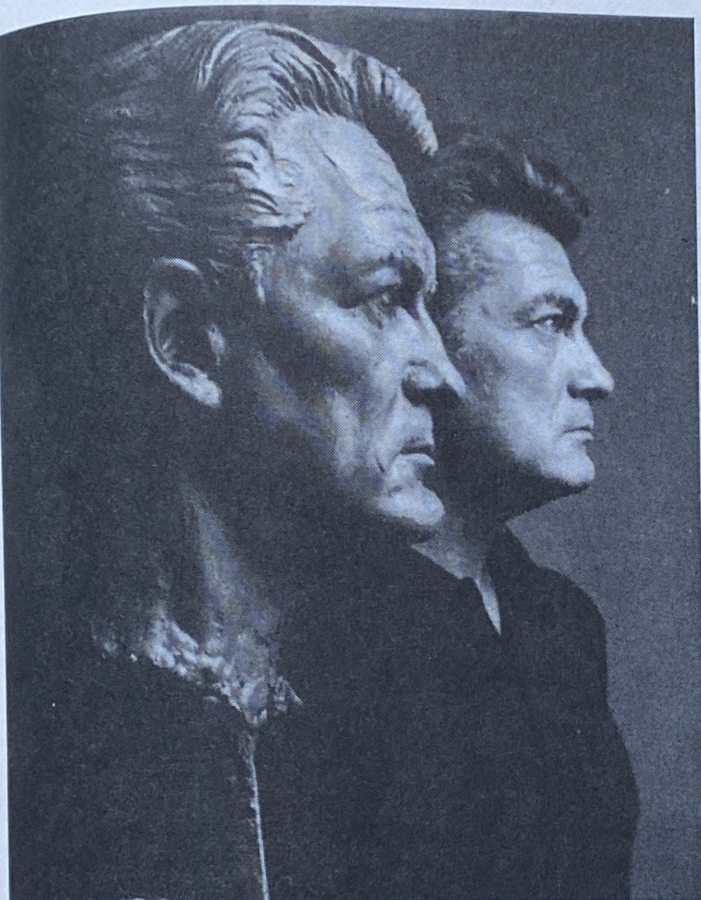
Très lié avec Aristide Maillol, qu'il considère comme son maître, il expose au Salon d'Automne et devient un des meilleurs représentants de l'Ecole figurative française. On lui doit de nombreux bustes de contemporains et des sculptures de petite taille. Mort prématurément en 1933, alors qu'il se trouvait à la villa Massimo à Rome, grâce à un séjour offert par le ministre prussien de la Culture. Très impressionné dans les derniers mois de sa vie par l'œuvre de Michel-Ange, il s'apprêtait à regagner la France, sa patrie d'adoption, pour y travailler dans le milieu artistique et littéraire parisien qui l'avait adopté et que fréquentaient de nombreux émigrés allemands fuyant le nouveau régime de leur pays. On considère Arno Breker, malgré ses origines germaniques, comme le sculpteur le plus parisien de son temps. »

J'APPELLE LA JEUNESSE DU MONDE

Au moment où ses amis parisiens attendent Arno Breker à son retour de Rome, le jeune sculpteur rhénan de trente-trois ans disparaît. On le croit mort. C'est alors qu'un artiste du même âge commence à se faire connaître dans le IIIe Reich national-socialiste.

L'œuvre d'Arno Breker va très vite s'orienter vers un art monumental, fort différent de son style parisien.

Tout commence lors des Jeux Olym-



C'est en 1963 qu'Arno Breker a réalisé le buste de Jean Marais (ci-dessus) et celui de son ami Jean Cocteau, dont il avait fait la connaissance en 1924, lors de son premier voyage à Paris.

piques de 1936, dont l'Allemagne veut faire la grande vitrine internationale du nouveau régime. Tandis que sonne la cloche sur laquelle est gravé *J'appelle la jeunesse du monde*, Leni Riefenstahl tourne le film *Fête des peuples* (que l'on traduira en français fort infidèlement par *Les dieux du stade*, ce qui fait beaucoup plus païen). La médaille d'argent du concours de sculpture est décernée à un inconnu : Arno Breker. Il a présenté au jury deux œuvres, *Athlète décathlonien* et *La Victoire*, où il montre une science de l'anatomie et un lyrisme qui s'inscrivent fort bien dans le nouveau style de son pays.

LA VILLE CONÇUE COMME UN THÉÂTRE

Son ascension commence. Un an plus tard, il enseigne à l'Ecole supérieure des Beaux-Arts de Berlin. Dès 1938, il connaît une promotion fulgurante. Son ami l'architecte Albert Speer le présente à un aquarelliste autrichien, ancien rapin qui vécut naguère en vendant des cartes postales de sa main où ne manquait pas une tuile sur les toitures de Vienne où il menait alors une vie misérable d'artiste bohème, couchant à l'asile de nuit. Ce peintre de bâtiments (et non en bâtiments, comme le prétend une légende tenace) a été désigné, voici cinq ans, par le vieux maréchal Hindenbourg comme chancelier du Reich. Il était depuis 1920 chef d'un mouvement politique, le parti national-socialiste ouvrier allemand dont on ne parlait jamais dans les milieux artistiques parisiens que fréquentait le travailleur immigré Breker. Le sculpteur n'a jamais lu *Mein Kampf*, mais il est fort impressionné qu'un chef d'Etat s'intéresse à lui. Il découvre un homme politique chez qui l'Art, avec un grand A, est la grande et, à l'entendre, la seule hantise. C'est sans nul doute un possédé : ce que Wagner a été pour l'opéra, Hitler veut l'être pour la cité tout entière. Chef d'Etat « urbaniste », comme on dira plus tard, il conçoit la ville comme la scène d'un théâtre, où tout un peuple doit jouer la tragédie de son destin. La musique en sera l'architecture de Speer, avec la statuaire de Breker pour décor.

Celui-ci, qui n'a pas quarante ans, croyait être reçu par un dictateur. Il découvre un metteur en scène qui se garde bien de lui parler de race, d'espace vital, de Reich de mille ans. Il lui propose seulement de collaborer à une œuvre dont les vestiges seront dans un avenir très lointain aussi prestigieux que les ruines de la Grèce antique.

L'artiste, dont l'homonyme parisien était parti pour devenir un sculpteur de salon, sorte de modeleur en relief des dessins de Degas, se voit brusquement proposer un projet véritablement surhumain, ses amis français diraient en souriant « kolossal ».

Il s'agit, entre autres, de faire de Berlin la capitale de l'Allemagne et de la nouvelle Europe, unifiée sous la direction germanique. Speer bâtira les « cathédrales païennes » de son temps. A Breker d'en orner les frontons et les parvis. Seulement, c'est brutalement sauter dans l'art monumental, multiplier par dix la taille des « motifs », qui doivent se découvrir dans une ambiance de plein air.

FIDÈLE À L'ANTIQUITÉ HELLÉNIQUE

L'Arc de triomphe, la Grande Fontaine Ronde, les colonnes de la Victoire, les stades, les palais, les perspectives, tout est gigantesque, conçu non pas pour la population de la seule métropole mais pour celle de l'Etat tout entier.

Seule servitude : exalter non pas tant l'esprit du nouveau régime que se montrer fidèle à l'antiquité hellénique, dans une optique d'ailleurs beaucoup plus grecque et romaine que teutonique.

Dans le sillage de Speer, son ami Breker va tourner le dos au Vieux Nord, exalté par les éléments ruraux et « écolos » du régime — ce que l'on



Arno Breker et Charles Despiau se sont connus à Paris à la fin des années 20.
Au moment de l'exposition Breker à l'Orangerie, en 1942, Despiau consacra à son ami une monographie très élogieuse, publiée chez Flammarion.

peut nommer la tendance « völkish » — pour s'inspirer du Grand Sud.

A lui cependant de résoudre la grande querelle artistique de l'Europe et d'unir classicisme et romantisme, dans une synthèse qui ne peut être que triomphe de la volonté et de l'héroïsme.

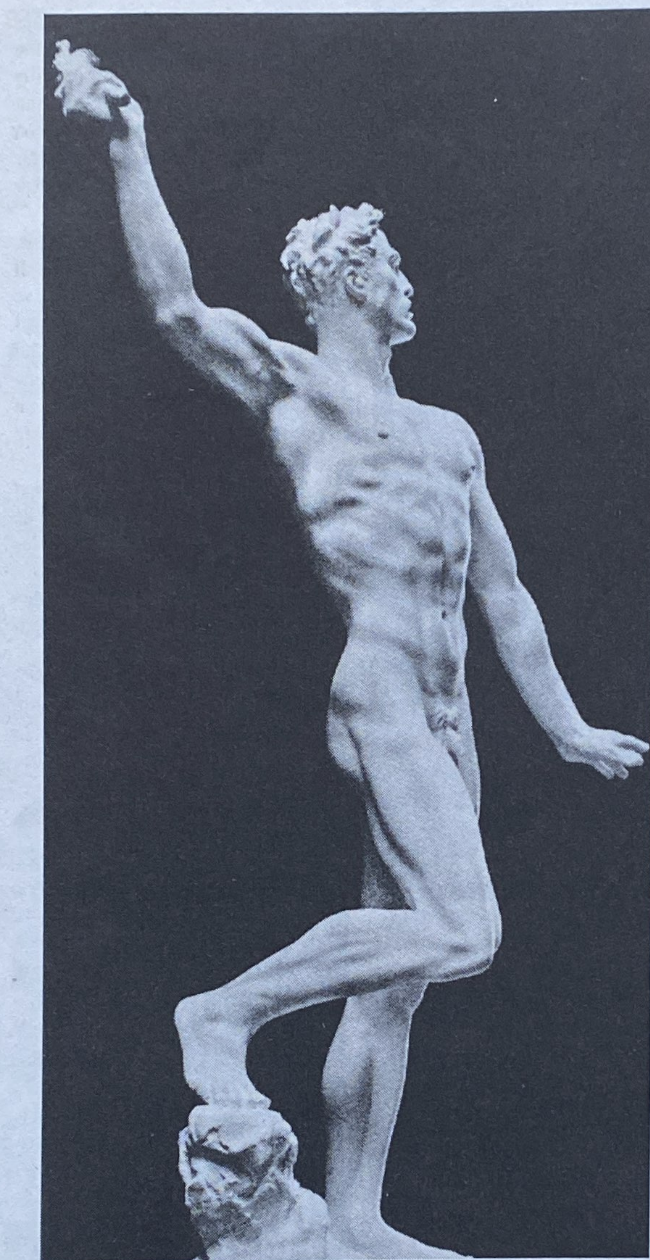
Ce nouveau Michel-Ange va exhiber des muscles culturistes de bronze et de pierre sur les bords de la Sprée. L'imitation du grand Toscan devient parfois pastiche. Arno Breker est devenu par excellence le sculpteur « gibelin » d'un nouvel Empire romain-germanique. Mais ceux qui savent y voir devinent qu'il n'oublie pas la leçon de Rodin et de ses Bourgeois de Calais, vision prométhéenne et nietzschéenne de la sculpture la plus moderne de son temps (1889).

« LE PANZER DE RODIN »

L'art « brekerien » va s'incarner tout d'abord dans les deux sculptures monumentales qui ornent la cour inférieure de la nouvelle chancellerie du Reich : *L'homme à la torche* et *L'homme au glaive*. Certains diront que ces deux géants qui accueillent les visiteurs du Führer sont en réalité le Parti et l'Armée. Athlète et guerrier, ils n'en appartiennent pas moins au monde de ce Penseur de Rodin — qu'Antoine Blondin appelait malicieusement « le panzer de Rodin »...

De la même veine rodino-michelangesque apparaissent *Le guerrier blessé* et surtout *Les camarades* qui sont d'incontestables réussites, mais exigent le recul qu'impose l'ambition d'un art à la fois populaire et grandiose.

Qu'il le veuille ou non — et qui, à sa place, n'en serait pas flatté ? — Arno Breker est devenu le sculpteur quasi officiel du IIIe Reich et sans doute le préféré d'Adolf Hitler, alors qu'il n'est pas, loin de là, le seul de son style.



Ce Prométhée inspiré par Goethe devait mesurer 7 mètres de haut. Il avait été commandé à Arno Breker en 1936 par la ville de Weimar. Cet art monumental est très différent des œuvres qu'il avait réalisées à Paris entre 1927 et 1933.

Il va alors inlassablement multiplier, en quelques années fiévreuses, ces colosses et ces géantes qui incarneront à jamais la conception que le national-socialisme se fait d'Adam et d'Eve. Le couple Siegfried-Vénus est inlassablement répété dans une débauche de biceps agressifs et de hanches fécondes.

Les esquisses de glaise ou les moulages de bronze valent mieux qu'une pierre trop blanche, inlassablement polie jusqu'à effacer la moindre rugosité. On le verra bien dans les ébauches de cavaliers et de lutteurs qui décalquent les frises du Parthénon et comblent les fantasmes d'un Führer plus ébloui par le soleil de la Grèce que par les brumes du Nord, qu'il abandonne à Rosenberg et autres nostalgiques des pays baltes et des chevaliers teutoniques.

L'exposition d'Arno Breker à l'Orangerie des Tuileries en 1942 fut sans nul doute le sommet de la propagande métapolitique allemande dans le Paris occupé.

Elle fut inaugurée par Abel Bonnard, ministre de l'Education nationale du gouvernement de Vichy entouré de nombreux officiels en tenue vert-de-gris, pas fâchés de démontrer que la France n'avait plus le monopole de la « Kultur ». Ce fut une belle bousculade. On parle de quatre-vingt mille visiteurs, à commencer par les enfants des écoles pour qui ce fut la découverte d'un nouvel *Or du Rhin*, contrepoint plastique de la musique du maître de Bayreuth ! Malheureusement, la plupart de ces œuvres ne supportaient pas d'être entassées dans une salle bien trop modeste pour une telle démesure.

Etait-ce la caution de Despiau qui écrivit le texte d'un somptueux album édité pour l'occasion ? En tout cas, personne ne critiquera Breker en tant qu'artiste. Que ses sculptures nous soient arrivées « dans les fourgons de l'ennemi » parut par contre choquant à plus d'un. Il y avait un peu trop de touristes en uniforme dans les files d'attente...

On sortait de là épuisé par une sorte de trop-plein qui évoquait un peu le bazar. Mais le style Breker nous avait frappé en plein visage. A preuve le succès des cartes postales qui rendaient leur dimension humaine à ces Hercule. Durant l'exposition, on avait surtout admiré les bustes, à bonne hauteur. Celui du Führer n'était pas le plus réussi, mais Frau Bormann était bien belle (que n'a-t-il connu Eva Braun, femme brekerienne entre toutes !).

90 % DE SES ŒUVRES DÉTRUITES

Cela ne pouvait que très mal finir pour l'artiste et ses admirateurs. Breker le magnifique devient Breker le maudit, tandis que son ami Maillol disparaît dans les remous de l'épuration. Quatre-vingt dix pour cent des œuvres du « sculpteur d'Hitler » sont détruites, la plupart volontairement. Il s'agit d'exorciser le démon. Pierre brisée et bronze fondu, l'autodafé s'inspire de la grande crémation des bouquins par les étudiants nazis.

Breker se réfugie en Bavière. En 1950, il retourne à Düsseldorf. Lui qui n'était pas hitlérien dans les années triomphales se refuse à dire le moindre mal d'un homme qui a fait sa carrière. Cette fidélité posthume à ce qui fut sa « grande époque » le classe parmi les nostalgiques d'un Reich dont il n'a jamais approuvé les conquêtes, même s'il a un jour de 1940 revêtu l'uniforme

de la Waffen SS pour servir de guide (en allemand *Führer*) au chancelier Hitler alors en visite dans Paris occupé.

Dix ans plus tard, ceux qui avaient naguère connu vers 1927 un certain Arno Breker voient revenir à Montmartre un vieux monsieur dont le crâne dégarni et les sourcils de sombre broussaille leur rappellent quelque chose ou plutôt quelqu'un. *« Comme vous ressemblez à ce jeune sculpteur qui était parti à Rome en 1933 ! »* Il sourit à sa manière énigmatique et se met au travail. Il prend pour premier modèle un vieux jeune homme qui se nomme Jean Cocteau.

Voilà qui le change du lansquenet Sepp Dietrich (voir une célèbre photo en couleurs dans *Signal* montrant Breker statufiant, pour le Panthéon des reîtres, le commandeur de la garde personnelle du chancelier).



Abel Bonnard et Jacques Benoist-Méchin (à gauche sur la photo) inaugurèrent le 18 mai 1942 l'exposition organisée au musée de l'Orangerie. ***« Je ne viens pas faire de la propagande, avait déclaré Arno Breker, je viens simplement soumettre mes travaux au pays de Rodin, de Maillol et de Despiau, envers qui j'ai, en tant qu'artiste, une dette de reconnaissance à payer. »***

PAS LE PLUS NAZI, MAIS LE PLUS DOUÉ

Les années passent. Breker est redevenu une sorte de sculpteur officieux de la république fédérale allemande. On lui commande les bustes de Ludwig Erhard et de Konrad Adenauer. Le temps passe, l'oubli s'installe, hors du cercle international des fidèles. A Paris, Roger Peyrefitte publie un hommage à Breker pour ses quatre-vingts ans. Dix ans plus tard, il vient de mourir. Il aurait eu quatre-vingt onze ans le 19 juillet prochain.

A qui ne se laisse pas emporter par les phantasmes de la propagande, il est évident qu'Arno Breker ne fut pas le grand sculpteur du régime national-socialiste, mais seulement le plus connu à l'étranger — et sans doute le plus talentueux. Certains diront le plus génial.

Un gros album paru l'année dernière aux éditions Grabert à Tübingen et rédigé par un amateur britannique du nom de Mortimer G. Davidson, replace fort justement Breker dans son époque, parmi ses pairs. Cet ouvrage restitue par l'image les principales œuvres de près de deux cents sculpteurs ayant travaillé sous le III[e] Reich. Breker n'est pas le plus nazi si on en juge par Josef Thorak par exemple. Il est seulement le plus doué, celui dont le registre est le plus large et le plus libre.

De Thorak, nous connaissons au moins les groupes qui ont figuré sur le parvis du pavillon allemand de l'Exposition de 1937. Pourquoi ne pas avouer qu'ils s'inscrivaient tout à fait dans l'esprit de l'architecture du tout neuf palais de Chaillot, ensemble mussolinien qui parut sans doute « futuriste » dans les années 30 et représente une des dernières tentatives de monument symétrique « à la française » (voir Versailles, les Invalides ou l'Ecole militaire), avant l'ère de la pyramide-verrue et de l'arche de la Défense entourée de gratte-ciel semés en désordre comme autant de gigantesques morceaux de sucre.

UN ART ORGUEILLEUX ET GLACIAL

L'album de Davidson, *Kunst in Deutschland, 1933-1945*, est le premier d'une série de quatre volumes. Il y en aura deux sur la peinture (dont seul le tome I est paru) et un, pour terminer, sur l'architecture.

Une telle publication a du moins le mérite de donner à voir ce que fut réellement l'art germanique des douze années hitlériennes. Ce sont là des documents irréfutables enrichis d'utiles notices biographiques en allemand, anglais et français.

Autant le volume sur la sculpture est passionnant et exaltant dans son parti pris de robustesse masculine et d'élégance féminine, autant celui sur la peinture déçoit par l'accumulation de chromos pour calendriers des postes. Ce qui émerge de tant de scènes paysannes ou militaires coloriées par des barbouilleurs de village, ce sont les gravures de von Dombrowski, de Karl Hennemann, de Switbert Lobisser ou encore les dessins du militant Mjölnir ou du correspondant de guerre Hans Liska. Les nudités blondes aux formes généreuses et les obligatoires portraits du Führer deviennent vite lassants. Heureusement que l'on découvre les vastes paysages et les étranges tapisseries de Werner Peiner. Seule grande révélation de cet album — mais ce n'en est pas une pour ceux qui avaient la chance de connaître le grand artiste frison : Wilhelm Petersen domine de très haut cette galerie d'art, qui ne marque aucune rupture avec le XIX[e] siècle.

L'album promis sur l'architecture montrera sans nul doute la lutte interne en Allemagne nationale-socialiste entre la construction « völkisch », tout imprégnée de traditions médiévales, et un art néo-grec, orgueilleux et glacial, auquel paradoxalement, les statues d'Arno Breker devaient apporter une touche de fantaisie et de grâce, plus françaises qu'on ne l'imaginerait.

■ Jean Mabire

Mortimer G. Davidson ; *Kunst in Deutschland 1933-1945* (édition trilingue : français, allemand, anglais), Editions Grabert (Postfach 1629, D-7400 Tübingen). Deux volumes parus : la sculpture (534 pages, 838 illustrations) et premier tome de la peinture (504 pages, 1 102 illustrations). Chaque volume : 189 DM.

Il ne choquait que Michel Droit et le comte de Paris

Gainsbourg part en fumée

L'homme à la tête de chou ne fut qu'un pseudo provocateur à qui manquait le génie. Reste cependant le talent d'un compositeur qui sut magistralement exploiter les modes.

Jack Daniel's et la SEITA sont en deuil. Serge Gainsbourg s'est éclipsé sur la pointe de ses pompes blanches en payant l'addition de ses excès.

Le roi de la provoc facile, le narquois professionnel, le chanteur approximatif et l'homme à femmes cohabitaient de plus en plus mal à l'intérieur de ce corps usé par les abus d'un langage dont la chanson française est désormais privée.

« Ah ! ça va être unanime, la perte du grand tendre, les larmes des bourgeoises sur le provo au cœur d'artichaut d'or, le singe sensible qui souffre… ». Marc Edouard Nabe ne s'était pas trompé lorsqu'il écrivait en octobre 89 dans *L'Idiot International*, *« L'article de la mort »* de Serge Gainsbourg. Des inénarrables branchés à la foule anonyme en passant par les déclarations des personnalités (même Mitterrand, dont on aimerait pareille compassion pour les soldats morts dans les méandres de sa politique ensablée), la mort de Gainsbourg s'est au moins aussi bien vendue que la guerre du Golfe.

Hommages (celui de Lang est une perle : Gainsbourg *« incarnait avec sensualité l'idéal rimbaldien de la liberté libre* […] *»* larmes de crocodile (celles de Drucker que Gainsbourg qualifiait d'empaffé) et toute une littérature indigeste dont on s'était déjà servi lorsque Brel et Brassens avaient cassé leur pipe, ont accompagné la dépouille du cher disparu jusque dans sa dernière demeure.

Et pourtant, au milieu de ce déferlement de couronnes et détresses, d'émotions débiles et d'envolées lyriques, il convient de raison garder.

Mal élevé, mal rasé et malheureux, Gainsbourg n'a eu de cesse d'endosser les défroques successives de « l'artiste » en devenant une caricature de lui-même. L'alcool, le tabac et les maux d'esprit devinrent l'image de marque du produit « Gainsbourg ». Provocateur ? Si l'on veut… Et pourtant il n'est parvenu à choquer que les vierges effarouchées de la morale victorienne. Faire chanter à France Gall *Les sucettes* ou à Brigitte Bardot et Jane Birkin *Je t'aime moi non plus*, quelle affaire ! Il a chanté *La Marseillaise* façon reggae ? Et alors ? Alors Michel Droit s'est indigné, les paras ont chahuté et le fan club du Comte de Paris a protesté. La Monarchie au secours de l'hymne révolutionnaire, il fallait y penser… Depuis cette affaire, l'affreux jojo est devenu la coqueluche de la Légion, Michel Droit est parti à la chasse et tout est rentré dans un ordre que personne n'avait jamais ébranlé. Bien sûr, il y eut l'histoire du billet de 500 francs. Le milliardaire du microsillon en quête de pub mit le feu à un bifton de cinquante sacs en direct à la télévision. On en parla dans les journaux, on attaqua même ce pourfendeur des valeurs de l'Occident, on le somma de s'amender, ce qu'il fit en versant une somme rondelette à quelque bonne œuvre… Le mouton enragé finit par rejoindre le troupeau.



Dessin de Konk paru dans *L'Idiot international* du 6 mars 1991.

Après le sexe, la patrie et l'argent, vinrent les rumeurs d'inceste, dues tout bêtement à la chanson *Lemon incest*, dans laquelle le beau Serge simule quelque relation sulfureuse avec son laideron de fille. Tout le monde ou presque trouva cela d'un chic absolu, mais comme pour le reste, tout était bidon.

Ainsi malgré ses efforts, Gainsbourg n'est pas parvenu à devenir l'Antonin Artaud du Top 50, ni même le Dali ou le dadaïste illuminé de la chansonnette. La provocation est un art difficile et dangereux et l'homme à la tête de chou ne put, faute d'ailes, y brûler que ses poumons.

Restent le compositeur aux géniales fulgurances, le manieur de mots et l'auteur au talent incontestable. Du *Poinçonneur des Lilas* au dernier album de Vanessa Paradis dont il a été le producteur — et dit-on, davantage — Gainsbourg a aligné les tubes avec une constance impressionnante. Trente ans de succès, et toujours la même recette qui consistait à humer l'air du temps et du tempo à la mode. Ainsi, du son « anglais » des années 60 à celui américain ou jamaïcain de ces derniers temps, Gainsbourg a su s'adapter à presque toutes les situations et à en tirer le meilleur profit. Un seul couac dans le concert d'éloge, sa chanson intitulée *Nazi rock*. Allez savoir pourquoi…

Poupée de cire, poupée de son, *Je t'aime moi non plus* (interdit sur les ondes anglaises en 68) et surtout *Melody Nelson* et *Initials B.B.* demeurent de pures merveilles. Quant à sa vie privée, ses petites audaces et ses jean's élimés, nul doute qu'ils feront l'objet d'analyses très sérieuses de la part de gens non moins sérieux. Un artiste est mort, une fausse légende est née…

■ **Christian Ville**

JOVIAL

Klauss, sans la moindre réserve...

Je m'en veux de ne pas avoir signalé plus tôt « L'Alsaco », un restaurant épatant.

Il n'est pas encore trop tard pour le découvrir bien qu'il commence à être connu.

C'est souvent le paradoxe sous forme de dilemme : ou bien on a déniché un « chouette petit bistrot » et on se le garde jalousement entre soi, ou bien on estime que ledit chouette petit bistrot mérite tellement mieux que l'anonymat dans lequel il végète et on se met à en parler et en écrire. Mais à Paris, dès qu'une « boîte » est dans le vent, on peut tout craindre. Ce n'est pas une appréhension mais une constatation quasi mensuelle.

Michel Piot, dont je m'enorgueillis d'être plus qu'une simple relation, tient la rubrique gastronomique du *Figaro* depuis bientôt 25 ans. Il remarque, souvent en le déplorant, qu'à la suite d'un de ses articles, un cuisinier méritant et méconnu hier, placé aujourd'hui sur orbite par le pouvoir exorbitant des médias, tombe demain dans la banalité. L'afflux exagéré de client nouveaux peut être aussi funeste qu'une poussée de tension artérielle.

Ces inquiétudes excessives ne visent pas l'*Alsaco* Klauss Steger. Je le sens homme assez solide pour ne pas prendre la grosse tête et savoir raison garder.

Une preuve ? La présence à sa carte d'un menu à 75 F avec — entre autres — hors-d'œuvre de fabuleux filets de harengs marinés servis avec des pommes de terre tiède assaisonnées à la perfection. Ce n'est pas de la cuisine, dites-vous ? Mais essayez de trouver des filets de harengs d'une telle onctuosité dans Paris ! Il faudrait pouvoir les comparer à leur congénères célébrissimes de chez Lipp qui s'est fait en la matière une réputation mondiale. Je ne suis pas certain que le boulevard Saint-Germain l'emporterait sur la rue Condorcet.

La choucroute qui suit, par contre, relève de la « vraie » cuisine, avec un jarret de porc et la préparation du chou qui cachent un tour de main indécelable qui donne un « goûteux » étonnant. Enfin, un fromage ou un dessert. Avec un pichet de sylvaner extra, le moins cher des blancs ; on arrive à peine à une addition de 120 F. Difficile à battre.

Mais il n'y a pas que des choucroutes. La carte est riche, très riche, à des prix très doux. Le plat le plus cher doit atteindre 80 F. Il y a notamment une préparation régionale dont j'ai oublié le nom pour ne l'avoir pas noté. En « français de l'intérieur » cela se traduirait littéralement par « four du boulanger ».

Je me souviens d'y avoir goûté lors d'un passage à Strasbourg. Comme nous l'explique l'ami ADG, il s'agit d'une préparation aux trois viandes additionnées des inévitables pommes de terre marinées dans le vin blanc. On l'emportait chez le boulanger pour le faire cuire comme nous faisions pour la dinde de Noël.

Si le cœur vous en dit et que vous aimiez cela, vous découvrirez une gamme exceptionnelle d'alcools blancs dont une spécialité unique dont j'ai aussi oublié le nom.

Si nous ajoutons à la joviale chaleur humaine du chef patron, le charme de la patronne qui gère la salle, on n'a qu'une phrase en sortant de chez eux et cela malgré nous : *« Quand allons-nous y retourner ? »*

■ **Jean Nouyrigat**

L'Alsaco, 10, rue Condorcet 75009 Paris. Ouvert de 7 h à 23 h, fermé samedi et dimanche. Tel 45 26 44 31.

LA PAULÉE DES VINS DES PAYS DE LOIRE

Depuis neuf ans en ce lundi de mars qui suit la clôture du Concours général agricole, Chartres la Beaucerone devient pour un jour la reine des vins de Loire.

C'est en son très confortable établissement du *Grand Monarque* que M. Georges Jalleray ressuscita en 1983 la « Paulée des Vins des pays de Loire ».

La paulée originelle se veut bourguignonne. C'est une tradition qui consistait à prendre en commun un repas après la fin des vendanges. Tout le monde y participait : propriétaires et vignerons. Chacun apportait ses meilleures bouteilles qu'on débouchait devant de solides nourritures.

Chaque année les vignerons (rarement les mêmes) des pays de Loire apportent le vin de leur dernière récolte et commentent avec passion devant les invités de M. Jallerat et sous la présidence bonhomme du prince des œnologues, Jacques Puisais, de Tours, la manière dont s'est enfantée leur dernier-né et les promesses qu'ils mettent en lui.

Ce n'est pas un secret. 1990 après 89 sont, en Loire, deux millésimes exceptionnels. L'ordinateur le plus sophistiqué n'aurait pas fait mieux que Dame Nature (c'est rassurant...). Tout fut réuni pour faire deux très grandes années : ensoleillement, absence d'humidité. Tout ce qui faut à la vigne pour enfanter d'une vendange rarissime. A l'homme, après, de jouer. On n'a pas le droit de gâcher de tels dons du Ciel. Les vignerons, comblés, s'en gardent bien. M. Huet, ancien maire (peut-être même est-il en activité) de Vouvray qui est un très grand Monsieur et un vigneron émérite nous disait :

« Je n'aurais jamais osé envisager que dans ma vie je connaîtrais trois années fantastiques : 1947. 1989. 1990... »

Ainsi, autour de sept plats, il nous fut servi par les élèves sommeliers du collège A. Bayet de Tours, seize vins.

Un grand moment. De Saint-Pourçain (par son affluent) au Muscadet, la Loire, fleuve royal, nous offrit ses joyaux : blancs, rosés, rouges, tous aussi parfaits.

Parlons, pour ne pas être ingrat, des nourritures solides qui mirent ces divins nectars en valeur.

Friture de Loire (et oui ça revient...), quenelle de brochet, langue d'agneau avec « sa sauce dure et ses pommes douces, carré de bœuf, crème renversée, poire entière au fumet de chinon.

Le *Grand Monarque* s'est vu retirer son étoile au Michelin il y a quelques années. Il serait bon que les inspecteurs du livre rouge révisent leur jugement. Sur la prestation de l'autre lundi, le *Grand Monarque* devrait réintégrer la cour des grands.

Avec le *Bistrot de la Cathédrale* qui jouxte ladite cathédrale et que connaissent bien les pèlerins de la Pentecôte, le *Grand Monarque*, pour faire une fête gourmande (200 à 300 F), sont mes deux adresses en cette ville qui a vu le sacre du meilleur de nos rois. (oui, je suis chauvin...). Mon compatriote béarnais, Henry IV...

■ J.N.

Le Grand Monarque
22, place des Epars, Chartres
37 21 00 72.

Vous nous avez écrit...

Je suis scandalisé par un projet, complètement occulté par les médias, qui vise, à l'instigation de la Caisse nationale des monuments historiques, à installer un parc d'attractions du type Disneyland dans l'enceinte du château de Chambord, sous prétexte de concurrencer ... le projet américain d'Eurodisneyland. Des pétitions circulent déjà au Havre et à Rouen. Il faut que vos lecteurs se mobilisent et prennent contact avec l'Association pour la défense de Chambord (10, rue Pierre-Leroux, 750007 Paris). Longue vie au Choc !

E.D. (Le Havre)

Ayant vécu la Seconde Guerre mondiale, je proteste vigoureusement contre l'article partisan que vous avez publié sur les bombardements américains en France. Comment en 1945 la France pouvait-elle être libérée, si ce n'est au prix de bombardements massifs qui ne pouvaient pas ne pas causer quantité de victimes parmi la population civile. Les Allemands n'avaient-ils pas mérité les bombardements meurtriers de Dresde, Hambourg et autres lieux ? Quant à la destruction d'Hiroshima et de Nagasaki, elle eut le mérite de mettre fin immédiatement à la guerre, épargnant ainsi combien de vies humaines ?

A.S.

Les bombardements massifs sur la France n'ont pas commencé en 1945 et presque tous les historiens sont d'accord pour estimer qu'ils n'ont en rien aidé à la libération du pays. Par contre, des dizaines de milliers de civils ont été tués inutilement. Nous publions ci-dessous le témoignage éloquent d'une lectrice qui a vécu le bombardement de Saint-Etienne, le 26 mai 1944. Il faut, bien sûr, distinguer le cas de la France de celui de l'Allemagne, qui était un pays belligérant, mais notre correspondant ferait bien de lire le livre de l'historien britannique David Irving, cité dans notre article. Il y apprendrait que la ville de Dresde, où deux cent cinquante mille personnes ont été brûlées au phosphore, était dépourvue d'objectifs militaires. Quarante-cinq ans après, Il faut une bonne dose de cynisme (et beaucoup d'ignorance) pour justifier ces raids de terreur.

Vous avez eu tout à fait raison de publier un aperçu des destructions faites par les bombardements américains durant la dernière guerre en France. A votre liste il faut ajouter notre magnifique Saint-Malo intra muros, détruite à tout jamais. Quant au bombardement de Saint-Etienne, que vous évoquez, ce fut affreux. Le dépôt de chemin de fer près de la gare de Chateaucreux était l'objectif. Une seule bombe est tombée dans ce secteur, mais sur l'abri ! Tous les occupants sont morts, dont une jeune secrétaire de 16 ans. Les autres bombes sont tombées plus loin, sur les civils. L'une d'elle a frappé l'église Saint-François (à quelques kilomètres de là) qui servait d'abri pour le quartier. Tous ceux qui y étaient réfugiés sont morts. Le plus horrible fut la bombe qui tomba tout près d'un centre de consultation prénatale. A la mairie, les corps des femmes enceintes furent alignés ..., certaines étaient à terme. Ceux qui ont vu ça ne sont pas près d'oublier.

Mme G.G. (Puy-de-Dôme)

Le texte du « mémorandum » du groupe Stern, que vous avez publié dans votre numéro de mars, est d'une importance capitale. Si j'en juge par le premier alinéa du texte, constituant une sorte d'introduction, des Juifs représentatifs conviennent, au début de 1941, que les Allemands souhaitaient se débarrasser des Juifs, non par leur extermination, mais par leur évacuation. Il me semble qu'ils n'auraient pas fait une offre de cobelligérance aux Allemands s'ils avaient su - et ils ne l'auraient pas ignoré - que ceux-ci avaient planifié l'extermination de leurs congénères européens. Malgré leur haine des Anglais, les organisations sionistes de Palestine n'auraient pas accepté de payé un tel prix pour l'établissement d'un foyer juif.

P.M. (Charente-Maritime)

Bien que je sois membre du Front national, je ne suis pas d'accord avec les propos de Jean-Marie Le Pen, que vous citez dans votre numéro de janvier, concernant ces « millions de Russes qui menacent aujourd'hui de venir manger le pain de nos Arabes ». Il faut savoir ce que l'on veut : les Russes sont des Européens, comme tous les peuples de l'Est. Nous manquons de naissances. Leur venue ne pourrait qu'être favorable. Ils seraient facilement assimilables et, en outre, leur arrivée aurait un caractère répulsif sur l'immigration tiers-mondiste, dont les défenseurs ont déjà exprimé leurs craintes. Laissons venir les Allemands, les Polonais, les Russes, etc. Qu'ils mangent le pain de «nos» Arabes !

D.G. (Rennes)

Il vaut mieux, en théorie, accueillir des immigrés européens que des immigrés du tiers-monde, mais il n'est pas sûr que l'arrivée des uns décourage l'arrivée des autres. D'autre part, nous avons de bonnes raisons de croire que les «risques» d'une émigration massive de Russes ont été exagérés, avec la complicité des autorités soviétiques qui ont ainsi exercé un chantage financier sur les Européens de l'Ouest. Sur le fond du problème, nous pensons que, pour un peuple, le déracinement n'est jamais la meilleure solution à ses problèmes. Quand les slaves d'URSS en auront fini une bonne fois pour toutes avec le communisme, ils retrouveront peut-être l'espoir de vivre mieux sur la terre de leurs ancêtres.

Grille N° 39

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X
1										
2								■		■
3					■					
4		■								
5				■						
6			■			■		■		
7					■		■			
8										
9	■			■						■
10										

HORIZONTALEMENT

1. Ils ont toujours des mots entre eux. 2. C'était, dit-on, parfois l'état de Churchill. 3. Assortir. 4. Voit une débauche de prières. 5. Ingrat, à sa fleur. Le truc de Pierre. 6. Sur une peau d'âne. Symbole. Lettres en littérature. 7. Ne réfléchit pas. Les poules y abondent. 8. Donc, réserve d'espoir. 9. Coloriées par un génie. Etoile des champs. 10. Grave est celle de l'esprit.

VERTICALEMENT

I. Fait qu'un rideau se lève. II. Sacré monarque ! III. Vit le triomphe d'un patriarche. Reviendra-t-il jamais en Russie, on en a parlé. IV. Préféré par un de la pléiade. Entendu au Maghreb. V. Phonétiquement : peut s'ébattre dans l'air. VI. S'oppose à l'igloo. Généralement citronné. VII. Des monuments dans une botte. Sera sainte avec des lettres d'Isabelle. VIII. Chiffre d'un qui fut un peu précieux… 6 de suite et c'est un jeu. IX. Utilisent des daviers mais ne sont pas dentistes. X. Commence un repas par la sortie.

SOLUTIONS DE LA GRILLE N° 38

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X
1	G	U	I	L	L	O	T	I	N	E
2	A	T	L	A	S	■	R	N	■	D
3	S	E	■	I	D	I	O	T	I	E
4	T	R	O	T	■	L	U	E	■	N
5	R	U	B	A	N	I	E	R	S	■
6	O	S	E	N	■	O	■	E	O	P
7	N	■	I	C	O	N	E	S	■	A
8	O	R	S	E	L	■	T	S	A	R
9	M	A	S	■	I	C	T	E	R	E
10	E	T	E	■	M	O	U	R	I	R

SOLUTION DANS LE PROCHAIN NUMÉRO

COMPLETEZ VOTRE COLLECTION

ANCIENS NUMÉROS

☐ N° 2 : Les collabos de Moscou (30 F)

☐ N° 3 : Pourquoi Chirac ne sera jamais président (30 F)

☐ N° 4 : Mitterrand : le parrain et ses mafias (30 F)

☐ N° 5 : Immigration, chomâge, insécurité… Et si Le Pen avait raison ? (30 F)

☐ N° 6 : L'extrême droite en France (30 F)

☐ N° 7 : Sans accord avec Le Pen, le suicide de la droite (30 F)

☐ N° 8-9 : La fiche de police de François Mitterrand (30 F)

☐ N° 11 : Ces juifs qui en font trop (30 F)

☐ N° 12 : Derrière les grèves, le retour des trotskystes (30 F)

☐ N° 13 : L'armée française est-elle de droite? (30 F)

☐ N° 14 : Bicentenaire de la Révolution : le ras le bol (30 F)

☐ N° 15 : La police déchaînée. Extrême droite : la chasse aux activistes (30 F)

☐ N° 16 : A quoi sert un homme politique ? (30 F)

☐ N° 17 : Adolf Hitler aurait 100 ans (30 F)

☐ N° 18 : Enquête au cœur des sectes (30 F)

☐ N° 20-21 : Services secrets : rien ne va plus (35 F)

☐ N° 22 : La France des Noirs (35 F)

☐ N° 23 : Qu'avons-nous fait de nos enfants ? (35 F)

☐ N° 24 : Qu'est-ce qui oblige la droite à défendre les riches ? (35 F)

☐ N° 26 : Immigrés : 2 Français sur 3 d'accord avec Le Pen (35 F)

☐ N° 27 : Pays de l'Est : pendant les travaux, le communisme continue (35 F)

☐ N° 30 : L'amnistie votée pour « couvrir » Emmanuelli (35 F)

☐ N° 31 : Jean-Marie Le Pen : l'irrésistible ascension (35 F)

☐ N° 32 : Nouvelles lois : vers la fin des libertés (35 F)

☐ N° 33 : Saddam Hussein, l'homme de l'année (35 F)

☐ N° 34 : Socialisme : le grand reniement (35 F)

☐ N° 35 : Va-t-on juger les collabos de gauche ? (35 F)

☐ N° 36 : Les dangers qui menacent la France (35 F°

☐ N° 37 : Les Juifs ont-ils poussé à la guerre ? (35 F)

☐ N° 38 : Armée française : le gâchis (35 F)



BON DE COMMANDE

Nom : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

....

....

Code postal : ....

Ville : ....

....

Je désire recevoir les numéros suivants :

☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐

Je vous envoie la somme de ☐ F (+ 5 F de port)

Chèques à l'ordre des Editions Choc,
25 rue Jean-Jacques Rousseau 75001 Paris

Date :


LE CHOC
DU MOIS
Ces juifs qui en font trop
Bicentenaire de la Révolution de 1789 :
ARGENT, SEXE, GOUROUS, MANIPULATIONS...
Enquête au cœur des sectes et sociétés initiatiques
Mafia de l'art : Jack Lang compromis
La seconde mort des
QUI EST CETTE FILLE ?
Une étrange affaire de famille derrière cette photo
DOCUMENT
Le testament politique du duc d'Anjou
Plus loin que Le Pen
LES ARABES DANGER OU ALLIÉS
Les pro-arabes de Le Pen
IMMIGRÉS
TOUS LES SONDAGES LE PROUVENT
2 Français sur 3 d'accord avec LE PEN
QU'EST-CE QUI OBLIGE LA DROITE A DEFENDRE LES RICHES ?
ATTENTAT CONTRE LE CHOC : UNE BOMBE QUI DEVAIT TUER. NOTRE RÉCIT.